
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01306906 7

LA VIE D'EDGAR A. POE

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIE

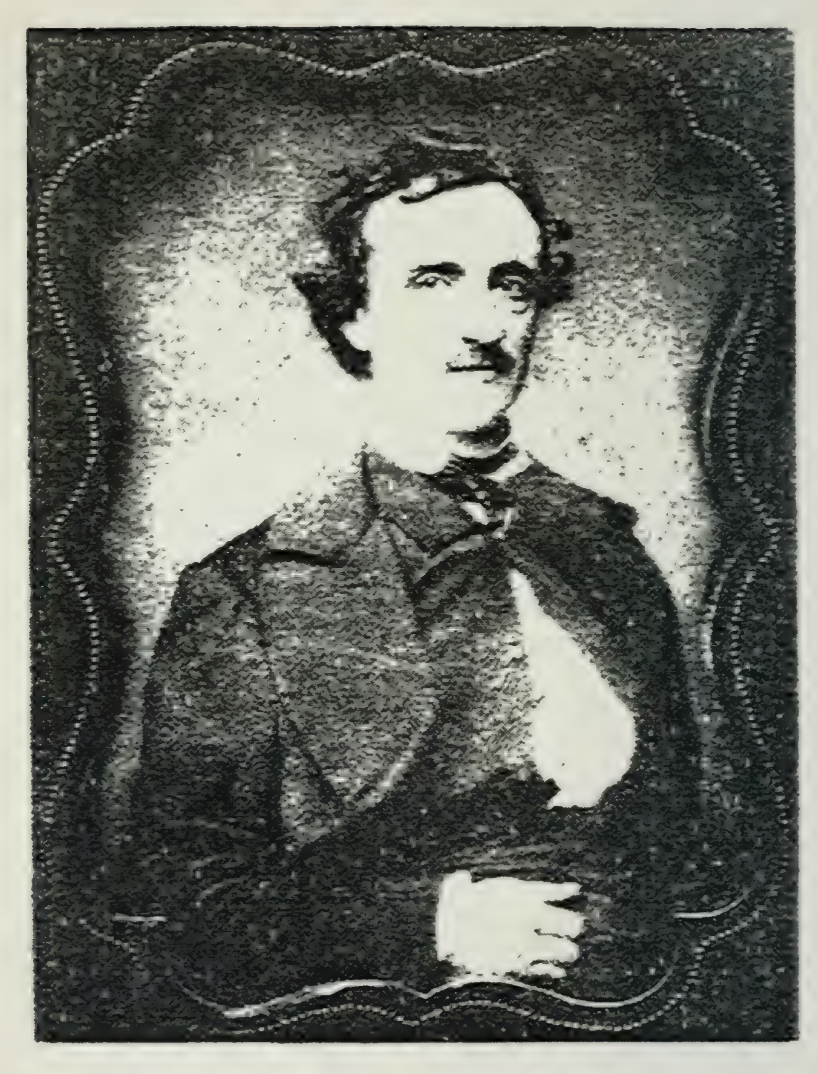
LE SANG DES FLEURS. .. .. 1 vol.
LES VERGERS ILLUSOIRES .. .. 1 vol.
NUITS D'ÉPIPHANIES. .. .. 1 vol.
LES ESTUAIRES D'OMBRE .. .. 1 plq.
CRÉPUSCULES .. .. 1 vol.
LE JARDIN DES ILES CLAIRES .. .. 1 vol.
LA NEF DÉSEMPARÉE .. .. 1 vol.

PROSE

L'ORNEMENT DE LA SOLITUDE.. .. .. 1 vol.
LE FRISSON DES ILES.. .. .. 1 plq.
L'INDÉCIS. .. .. 1 vol.
HISTOIRE DE LA PEINTURE FRANÇAISE AU XIX[e] SIÈCLE.. .. .. 1 vol.
HÉLÈNE PRADIER . .. . 1 vol.
FRANS HALS. .. .. 1 vol.
LES ÉTANGS NOIRS .. .. 1 vol.
LE PORT D'ANVERS . .. . 1 plq.
PAYSAGES ET SOUVENIRS DE BELGIQUE .. .. 1 vol.

TRADUCTION

DE L'ASSASSINAT CONSIDÉRÉ COMME UN DES BEAUX-ARTS, DE THOMAS DE QUINCEY.. .. .. 1 vol.
CINQ POÈMES, DE JOHN KEATS .. .. 1 plq.
L'AMOUR MODERNE, DE GEORGE MEREDITH.. .. .. 1 vol.



Edgar Allan Poe.

ANDRÉ FONTAINAS

La Vie d'Edgar A. Poe

AVEC UN PORTRAIT EN HÉLIOGRAVURE



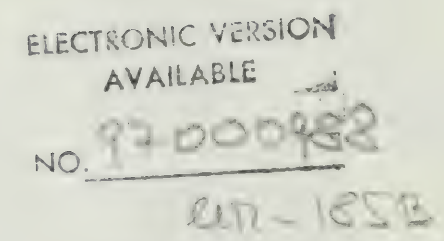
PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIX

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Quinze exemplaires sur papier de Hollande numérotés à la presse de 1 à 15.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



A LA

SAINTE ET FRATERNELLE MÉMOIRE

DE

CHARLES BAUDELAIRE

ET DE

STÉPHANE MALLARMÉ.

INTRODUCTION

Sans la guerre, ce livre aurait paru durant l'automne de 1914. L'auteur avait achevé de l'écrire, l'éditeur en avait reçu le manuscrit vers la fin du mois de mai. L'attention générale était absorbée; l'éditeur ni l'auteur ne songeaient à poursuivre leur œuvre commune; leurs préoccupations étaient celles du public.

Tant et tant de mois se sont écoulés. Certes nul ne se désintéresse des infortunes, des anxiétés universelles, et, au milieu de la tourmente, d'égales espérances attirent vers l'aube d'un avenir plus radieux. Mais chacun a repris ses habitudes dans la mesure du possible, et son labeur coutumier. On travaille; la pensée, l'art tressaillent du prestige qui au-

trefois les enveloppait. On écrit, jusque dans les tranchées de première ligne. Peut-on, à l'arrière, mener une existence oisive et inquiète, abandonner le dessein de produire, abdiquer toute activité intellectuelle ?

J'apporte en faveur d'Edgar Poe, martyr de son temps et des préventions de ses contemporains, un plaidoyer fervent. Son œuvre, discutée, méprisée tant qu'il vécut, ne rencontre plus de détracteurs aveugles. Des travaux très nombreux, en France, en Angleterre, en Amérique, la publication d'une partie de ses lettres ont montré sa vie dans une lumière plus éclatante. Le mystère se dissipe. Les biographes et commentateurs évoluent peu à peu. On n'ose plus le frapper d'ignominie sans quelque atténuation. John H. Ingram, seul jusqu'à présent, s'est permis de lui être entièrement sympathique, pitoyable, indulgent, et même de l'admirer. Il a défendu sa mémoire avec une énergie toujours en éveil, mais le loisir ne lui a pas été accordé de mettre en œuvre, dans la poursuite de ce but, les documents les plus récents et les plus révélateurs.

J'avais espéré qu'il donnerait à l'effort que

je tente le grand appui de son nom et de son autorité. Mais il est mort, à Brighton, en février 1916. Il avait exalté son poète avec une passion admirable, et, grâce à lui, un peu de vérité avait été tirée du fatras odieux des calomnies entassées par Griswold.

J'aurais également désiré l'approbation de notre Remy de Gourmont. Je me suis permis, au cours de mon étude, de prendre à partie, avec une véhémence sans doute un peu vive, une opinion de ce critique sensible et sincère, de ce lettré délicieux. Il eût, j'en suis sûr, été heureux de se reconnaître insuffisamment renseigné; il se fût rangé à mon avis. J'admire son œuvre, et, sauf dans l'espoir de provoquer son adhésion, de la forcer peut-être, je me serais servi, en lui parlant, d'un langage plus déférent. Mais qui, en mai 1914, se serait douté qu'il allait si tôt disparaître ?

En quatre années, bien des contributions, aux Etats-Unis, ont été apportées à la plus complète connaissance de la vie et de l'œuvre d'Edgar Allan Poe. Aucune ne m'a paru de nature à affaiblir ni à discréditer mon point de vue. Plusieurs s'en rapprocheraient, au con-

traire. J'aurais pu introduire dans les pages qui suivent des détails plus précis, certaines explications qui élucident des parties encore mystérieuses. Je n'ai été troublé par rien qui me contredise essentiellement.

Voici, d'entre ces études, celles que j'estime les plus intéressantes :

J'ai connu, trop tard pour m'en servir, bien qu'il eût paru en novembre 1911 *dans* « The Colorado College Publication », *le curieux travail intitulé* « The Supernatural in Hawthorne and Poe » ; *je regrette, plus encore, de n'avoir pu citer certaines lignes d'une lettre que l'auteur de ce travail, M. le Professeur Benjamin Mather Woodbridge, m'a fait l'honneur de m'adresser.*

M. Killis Campbell a fourni à « The Dial », *de Chicago,* (*n°* *du* 17 *février* 1916) *de nouvelles notes sur les années d'enfance de Poe ;* « The Publisher and Retailer » *de New-York, les a aussitôt reproduites, et, dans* « the Dial », *du* 25 *mai, M. Lewis Chase en a confirmé un point particulier : ce n'est pas, comme on le croyait, à l'école du Révérend Docteur Bransby que Poe fut tout d'abord placé, à Londres, mais chez Mlles Dubourg, dans Sloane Street :*

le nom de Pauline Dubourg est celui d'un témoin dans le « Double Assassinat dans la rue Morgue ».

Différents journaux ont inséré des communications plus ou moins intéressantes, entre autres la lettre de M. Whitty, dans « the New-York Times Book Review», *du* 17 *juin* 1917, *relative à la correspondance du poète, inédite encore en grande partie.*

Pour comprendre mieux Poe, il faut lire l'ouvrage de Mrs Caroline Ticknor : Poe's Helen *(New-York, Charles Scribner's Sons,* 1916), *et principalement,* The Poems of Edgar Allan Poe, edited by Killis Campbell, Associate Professor of English in the University of Texas *(Boston, Ginn and Company; Copyright* 1917).

Je ne connais d'aucun auteur une édition critique, plus remarquable que celle-là. Les textes y sont étudiés avec la plus impartiale et complète érudition, dans leurs moindres variantes; ils sont comparés et mis en valeur avec sagacité. Une introduction présente sobrement et nettement les faits principaux de la vie du poète; on ne s'y heurte à aucune pré-

vention pour ni contre lui; elle explique avec quelle minutie la leçon préférable de chaque poème a été établie, car le poète reprenait constamment, remaniait, modifiait, améliorait son texte : il existe, du Corbeau, *quinze présentations sensiblement différentes ; — elle étudie ce que Poe avait puisé chez d'autres poètes plus anciens, ou ses contemporains, ce que d'autres poètes lui doivent, et, enfin, elle expose face à face les jugements follement contradictoires qu'ont portés sur cette œuvre les critiques les plus écoutés.*

Des Notes, savantes, précises, commentent chaque poème, et résument les documents biographiques, critiques, interprétatifs, qui en rehaussent et en complètent la parfaite intelligence.

On vit, en lisant ce livre, avec Poe, dans sa vie même, dans l'intimité de son travail et de sa pensée.

Il me reste enfin à adresser ici mes remerciements aux personnes qui, à des titres divers, ont consenti à faciliter ma tâche : en France, M. Gabriel Mourey, le traducteur habile des Poésies Complètes d'Edgar Poe, *M. Henry-D.*

Davray, M. Théodore Stanton, le poète russe C. Balmont ont bien voulu mettre à ma disposition les ressources de leurs bibliothèques; — aux Etats-Unis, M. George E. Woodberry, M. J.-H. Whitty, M. le professeur C. Alphonso Smith, de l'Université de Virginie (1). *Qu'ils veuillent trouver ici l'expression de ma sincère gratitude.*

*Mrs Isaac M. Dyckman, de New-York, a autorisé la reproduction, dans le présent ouvrage, d'un portrait daguerréotype de Poe et d'un manuscrit d'*Annabel Lee, *qui sont sa propriété; je la prie d'agréer l'hommage de ma profonde et respectueuse reconnaissance.*

Paris, 30 *mai* 1918.

(1) Actuellement professeur à Naval School, Annapolis, Maryland.

Not only do I think it paradoxical to speak of a man of genius as personally ignoble, but I confidently maintain that the highest genius is but the loftiest moral nobility.

Edgar A. Poe.

I

LES ANNÉES D'ENFANCE

1809-1825

Des martyrs de l'art et de la pensée, il en est peu pour qui la vie ait été aussi constamment, aussi inexorablement accablante et hostile que pour le grand poète américain Edgar Allan Poe. Sans cesse résolu à des tentatives nouvelles qui logiquement eussent dû le sortir d'embarras, voué à des besognes qu'il acceptait d'une âme forte, ardent en ses affections comme en ses espoirs et en ses rêves toujours lucides, d'un courage que les déceptions ont parfois lassé, mais jamais abattu, en proie à une tourmente d'horreurs, de souffrances, d'inimitiés qui se prolongèrent par delà les jours de son existence terrestre, égaré au milieu d'un monde nouveau dont les préoccu-

pations positives ne pouvaient comprendre ni admettre son intellectualité dédaigneuse et exclusive, déchiré dans les affections les plus tendres où il avait cru trouver le refuge, le repos, la fontaine fraîche et persuasive dont les ondes claires endorment et ensevelissent les pensées amères et douloureuses et exaltent la foi vers un avenir plus radieux, jouet de la misère, victime de l'inconstance et de l'inintelligence des hommes aussi bien que de l'implacable fatalité qui ne mit sur son chemin pour qu'il les aimât d'amour que la plus cruelle succession de femmes vaines ou indifférentes — à l'exception d'une seule, qui lui aurait été la plus douce consolatrice, la plus fervente et la plus sûre conseillère si elle n'eût été ravagée par la maladie à laquelle elle succomba trop tôt, — tel, orphelin dès le berceau, traversé dans toutes ses entreprises, environné d'une nuée grandissante d'ennemis acharnés et puissants, frappé même par les amis en qui il avait placé sa confiance, Edgar Poe subit les quarante années angoissantes de sa lamentable destinée.

Certes, il n'est plus possible, comme l'ont tenté les premiers défenseurs qui se levèrent pour laver sa mémoire de la lie honteuse des outrages et de la calomnie, de prétendre (ce qui a été essayé, avec aussi peu de raison et de clairvoyance, au sujet de maint autre homme de génie) qu'Edgar Poe vécût exempt de faute et de faiblesse, que les vices qu'on lui prêta fussent entièrement imaginaires, et qu'il ait concentré en lui l'image parfaite de la vertu, comme dans un miroir qu'on ne saurait démentir. Edgar Poe fut un homme, un homme indubitablement noble, grand par le cœur autant que par la pensée, un des plus admirables modèles de ce que peut réaliser de beau et de pur la splendeur de l'esprit humain conscient et volontaire, mais il eût été destitué de ce caractère d'humanité s'il n'eût, comme les autres, cédé par instants devant quelques-unes des séductions du jeu, de l'ivresse, de l'égoïsme universel ou de l'orgueil. Mieux que pour beaucoup d'autres, on pourrait invoquer en sa faveur l'excuse de son isolement, de ses découragements momenta-

nés, de sa nervosité torturée sans rémission et même de son hérédité. Mais, comme excellemment l'écrivait dans une lettre intime le poète Edmond Clarence Stedman, qui fut toute sa vie avec fermeté un de ses meilleurs apologistes, « les pires ennemis qu'ait eus son renom, ce furent, à mon sens, les nicodèmes, les barbouilleurs mélodramatiques à demi cuits de l'un et de l'autre sexe, qui ont toujours essayé de se mettre eux-mêmes en évidence en accusant le monde de s'être ligué contre son génie et contre sa mémoire... J'estime qu'Edgar A. Poe fut avant tout un *homme* — comme Burns et comme Shelley, — comme vous, comme moi et comme n'importe qui... Il y a eu, il y a, dans la vie et la gloire de Poe quelques lignes pénibles, mais qui n'en supporterait cent fois autant pour aboutir à sa faveur universelle et à sa renommée inoubliable ? (1) »

L'idéal auquel, par les seules forces de la

(1) *Life and letters of Edmund Clarence Stedman*, Lettre adressée à M. Michael Monahan, le 30 mars 1905.

raison, il avait résolu d'atteindre déconcertait ceux-là même qui autour de lui avaient groupé leur attentive admiration. Ce n'est qu'au loin ou ce n'est que plus tard que ses semences furent fécondes. Le poète anglais Robert Browning, sa femme, Elizabeth Barrett-Browning, dont l'art avait inspiré à Poe une estime telle qu'il lui offrit la dédicace de ses poèmes réunis, Charles Dickens entrevirent sur le champ la grandeur nouvelle de son génie ; plus récemment, Swinburne le commenta et le louangea comme il convient ; mais c'est surtout en France qu'il fut accueilli en novateur, en inspirateur bienvenu, et par Baudelaire, et par Mallarmé, et par Villiers de l'Isle-Adam, par bien d'autres encore qui lui doivent plus qu'ils ne supposent.

Mais quand, de toutes parts harcelé d'attaques, d'outrages, d'injustices incohérentes et folles, le poète écœuré et brisé implorait le secours de la féminine caresse et des regards aimants, dont la fange des plus obstinées insultes et des agressions malavisées ne saurait ternir la pureté ni lasser la tendresse, il ne

rencontrait à ses côtés qu'une pauvre, bien douce, bien frêle malade ; il n'osait lui confier, pour ne pas ajouter à ses douleurs physiques une effrayante douleur morale, ce que la vie lui infligeait de déboires redoutables et de honte imméritée ; il l'épargnait, il renfermait en son cœur l'excès de ses affres, il saignait solitaire, maudit, inconsolé ; son grand courage s'effondrait, ses certitudes étaient mortes. Pour échapper à lui-même, il buvait alors jusqu'à l'ivresse, jusqu'à l'oubli. Avant qu'il eût rencontré la délicieuse puérile créature dont il allait faire sa femme, — ensuite, lorsqu'elle eut disparu de la terre, le martyre désespéré l'obséda le plus cruellement : celles qu'il avait élues, dans ses affections, dans ses délires, dans ses déceptions, comme de pures, de bienveillantes, d'intelligentes auxiliatrices qui auraient pu l'aimer, le fortifier, le comprendre, ne tardèrent pas à se montrer d'âme sèche, mesquine, méfiante, asservie à de sottes et artificielles conventions, et, saisies d'une vaine, indicible terreur sinon pétries d'une lourde et mondaine indifférence bien que

subissant pour toujours l'ascendant de son prestige, à s'éloigner de lui, à le repousser.

Dans ses tout enfantines années, à un âge où on ne les apprécie guère, il reçut les soins chaleureux des plus attentifs dévouements. Sa mère mourut le 8 décembre 1811, deux ans à peine après lui avoir donné le jour. Elle avait connu au théâtre maints succès, quoiqu'on en ait voulu prétendre. Une notice, envoyée au *Norfolk Herald,* le 26 juillet précédent, au sujet de sa dernière apparition sur la scène dans cette ville, en fait foi :

« Permettez-moi, y est-il écrit, d'attirer l'attention du public sur le *bénéfice* de Mrs. Poe et de Miss Thomas, qui aura lieu ce soir, car elles sont grandement en droit de compter sur la générosité des spectateurs de Norfolk. Je me souviens (j'avais alors treize ans), quand la première de ces dames parut ici pour la première fois, qu'elle fut accueillie par des applaudissements sans fin. On disait qu'elle était une des plus belles femmes d'Amérique ; elle était à coup sûr la plus belle que j'eusse jamais vue. Jamais elle n'entrait en scène sans qu'un

murmure général parcourût le théâtre : « Quelle créature admirable ! Dieux, quelle beauté ! quelle physionomie animée et expressive ! Comme elle joue bien ! — Et sa voix, aussi ! — Sûrement, il n'y a jamais rien eu d'à moitié aussi agréable ! » D'année en année elle a continué de provoquer ces explosions d'enthousiasme spontané parmi ses auditeurs de Norfolk, et de les mériter, car jamais personne dans sa profession ne s'est appliqué à plaire autant qu'elle. Mais maintenant « la scène a changé ». L'infortune s'est abattue sur elle. Abandonnée, unique soutien d'elle-même et de plusieurs enfants en bas âge, sans amis, sans protection, elle ne soulève plus la même admiration que naguère. Honte au monde qui tourne le dos dans la détresse à la même personne qu'il avait accoutumé de chérir dans la prospérité. Et cependant elle est aussi exacte à plaire que jamais, et bien que le chagrin ait pu ravir à ses joues quelques-unes de leurs roses, elle conserve toujours la même douceur d'expression, le même agrément dans la figure et dans les traits. Elle se risque, ce soir,

à un bénéfice, avec le bon espoir que les habitants de Norfolk se souviendront de ses services passés... (1) »

Divers journaux, dans les différentes villes où elle parut, ont décerné des éloges analogues à son talent et à sa beauté. Il semble toutefois qu'elle ait obtenu des succès plus certains quand elle chantait ou quand elle tenait un emploi de comédie légère que dans les grands rôles tragiques, même les plus touchants, Desdémone, Juliette ou Ophélie.

Elle jouissait d'un excellent renom moral, particulièrement rare en ces temps-là, surtout en Amérique, chez les femmes de théâtre. Aussi était-elle loin de connaître la fortune. Les deux acteurs de sa compagnie, que successivement elle épousa, C. D. Hopkins et David Poe, étaient assez médiocres, et le ménage ne subsistait que par les gains de la femme. Lorsqu'elle fut tombée malade, ses amis firent

(1) Cité par George E. Woodberry : *The Life of Edgar Allan Poe personal and literary with his chief correspondence with men of letters* (Boston and New-York, 1909), t. I, p. 363.

appel à la générosité du public ; on organisa en sa faveur des bénéfices, des souscriptions. A sa mort, ses trois enfants : William (1807-1831), déjà débile comme il ne cessa de l'être durant sa courte vie ; Edgar, né à Boston le 19 janvier 1809, et Rosalie, (1810-1874), se trouvèrent abandonnés dans le dénuement le plus complet (1).

Quand mourut Mrs. Poe, on ne sait ce que David Poe était devenu. *Abandonnée*, est-il

(1) Une curieuse communication de M. le professeur C. Alphonso Smith, de l'Université de Virginie (à laquelle Poe a appartenu) met en lumière, dans le *Public Ledger* de Philadelphie, en date du 25 mai 1913, les recherches entreprises sur son initiative par les étudiants de cette Université, membres de la *Raven Society* (*Société le Corbeau*), en vue de découvrir le lieu de sépulture de la mère du poète et l'âge qu'elle avait lorsqu'elle mourut. L'âge qu'on lui prêtait généralement, 24 ans, avait été mis en doute par M. Woodberry, par la raison que, dans ce cas, elle aurait débuté sur la scène à neuf ans. Or, précisément, M. Smith a déniché, dans le numéro du 28 novembre 1796 de *The Eastern Herald and Gazette of Maine*, qui se publiait à Portland, un article où il est parlé de Miss Elizabeth Arnold (le premier nom de Mrs Poe) comme d'une actrice « qui, *quoique âgée de neuf ans seulement*, possède un talent que lui envierait

dit d'elle avant cette époque, et l'on prétend que son mari l'avait quittée, que jamais on ne le retrouva. Edgar Poe pensait que son père était mort, à Richmond également, presque à la même époque que sa mère. Rien ne vérifie, rien n'infirme cette assertion.

C'était le fils d'un général réputé de la Guerre d'Indépendance, à qui La Fayette témoignait l'estime la plus grande. Sa famille était d'origine irlandaise et normande, et le nom primitif aurait été Le Poër. De sept

mainte comédienne plus âgée ». — L'âge que lui assignait M. Ingram, le premier biographe sérieux de Poe, se trouve ainsi confirmé : elle avait 22 ans quand son second fils est né, et 24 ans quand elle mourut. — La sépulture de Mrs. Poe n'était localisée que vaguement, dans le vieux cimetière Saint-Jean, à Richmond (Virginie). M. Whitty a découvert qu'une seule inhumation y fut faite en 1811, et il a été facile d'en déterminer l'emplacement. A l'instigation d'un étudiant, M. Samuel Pendleton Cowardin, un monument ne tardera pas à être élevé pour rendre hommage « non seulement à celle qui fut la mère d'Edgar Allan Poe, mais à l'épouse méconnue, à la mère mourant sur la paille en plongeant des regards désespérés dans les yeux de ses jeunes enfants ».

enfants, David était l'aîné ; son engagement dans une compagnie théâtrale l'avait brouillé avec sa famille, tous liens avaient été rompus. Ce furent des étrangers qui, émus par la misère des orphelins, consentirent d'abord à en prendre la charge. Des amis de David recueillirent William, à Baltimore, plus tard il fut élevé par le Général, son grand-père ; — Edgar fut réclamé par Mrs. Allan, de Richmond, et Rosalie par Mrs. Mac-Kenzie, de la même ville.

Mrs. Frances Keeling Allan, jeune femme de 25 ans, était mariée à un négociant en tabacs, d'origine écossaise, âgé de 31 ans. Bien que le ménage n'eût point d'enfants, ce ne fut pas sans déplaisir tout d'abord que John Allan accéda aux vœux de sa femme et accueillit chez lui le petit Edgar. Peu à peu, nous assure-t-on, touché par sa beauté, par la vivacité de son regard, par la précocité de son intelligence en éveil, Allan s'accoutuma à le traiter comme s'il eût été son fils véritable, et même, en présence de tiers, tantôt l'élégance de sa chevelure bouclée, tantôt la grâce de ses

réparties ingénues lui arrachaient, paraît-il, des exclamations d'orgueil.

Lorsque, au mois de juin 1816, Allan, pour ses affaires, retourna en Angleterre, il emmena le jeune garçon à qui il donnait son nom, en même temps que sa femme et sa belle-sœur, « tante Fanny » ; il le fit entrer comme élève à Manor-House School, dans un faubourg de Londres, Stoke-Newington.

Poe, dans *William Wilson*, avec le souvenir démesuré qu'on garde des scènes et des paysages de l'enfance, a utilisé les particularités de sa vie d'écolier. Le chef de l'institution, le principal, le Révérent docteur Bransby, dont il trace un portrait si étrange, estima tout de suite « le jeune Allan » comme on disait, arriéré dans ses études, quoiqu'il ne fût âgé que de 7 ans ; mais lorsque, cinq ans après, il fut retiré de l'école et ramené en Amérique, en 1821, « il était capable de parler français, d'expliquer tout auteur latin point trop difficile, savait plus d'histoire et de littérature que bien des garçons plus avancés en âge... » Le docteur Bransby en parle comme

d'un enfant vif et bien doué, qui aurait pu être un très bon élève « s'il n'avait pas été gâté par ses parents. Ils le gâtaient, lui accordaient des sommes extravagantes d'argent de poche, ce qui lui rendait possible de se livrer à toutes sortes de méfaits. Cependant, j'aimais cet enfant, ajoute-t-il ; le pauvre diable, ses parents le gâtaient. »

La discipline de l'école était sévère, les journées longues et monotones, mais le souvenir s'en grava précieux dans l'esprit d'Edgar Poe. « Le cerveau fécond de l'enfance n'exige pas un monde extérieur d'incidents pour s'occuper ou s'amuser, et la monotonie en apparence lugubre de l'école abondait en excitations plus intenses, que toutes celles que ma jeunesse plus mûre a demandées à la volupté... En général, les événements de l'existence enfantine ne laissent pas, sur l'humanité arrivée à l'âge mûr, une impression bien définie. Tout est ombre grise, débile et irrégulier souvenir, fouillis confus de faibles plaisirs et de peines fantasmagoriques. Pour moi, il n'en est pas ainsi. Il faut que j'aie senti dans mon enfance,

avec l'énergie d'un homme fait, tout ce que je trouve encore aujourd'hui frappé sur ma mémoire en lignes aussi vivantes, aussi profondes et aussi durables que les exergues des médailles carthaginoises (1). »

Son étrange sensibilité, l'inquiétude de son esprit, le goût si sûr de sa dialectique nette et précise se sont éveillés dès l'école. Tel nous le reconnaîtrons dans les années de lutte, de souffrance, de découragement ou de volonté, il s'y forme peu à peu avec tout l'éclat de sa personnalité. Il note de façon inoubliable tout ce qu'on lui donne l'occasion d'apprendre, mais, par contre, il n'admet pas qu'on restreigne, qu'on amoindrisse ses plaisirs, ses fantaisies, ses caprices. Sur ceux qui l'approchent, il prétend exercer l'ascendant de son intelligence, mais ne souffre ni qu'on le domine, ni qu'on porte atteinte au prestige, justifié ou non, qu'il s'attribue, et tout de suite s'épanouit, magnifiquement ou douloureusement selon l'occurrence, cette tendance à se montrer en toutes

(1) *William Wilson*, trad. Baudelaire.

choses excellent, à ne pouvoir supporter ni un maître ni un chef.

Allan, revenu avec sa famille à Richmond, habita pendant un an environ chez son associé, M. Ellis. A l'école voisine, où fut alors envoyé Edgar, il étudia les auteurs classiques, il se perfectionna dans la langue française, et surtout occupa son temps, le plus qu'il lui fut possible, à composer des vers latins. On se plaignait de son manque d'application et de docilité, mais on reconnaissait en lui un élève vif et brillant. Déjà il avait acquis chez ses condisciples la réputation d'être un poète, et le maître se souvenait qu'un jour M. Allan lui avait montré un cahier de ses vers manuscrits « dédiés aux jeunes filles de Richmond ».

Cependant, c'est surtout aux exercices physiques qu'il s'adonnait alors avec passion. Nul ne courait, nul ne sautait mieux que lui ; il faisait un peu de boxe ; il s'engagea dans le corps des volontaires, Junior Morgan Riflemen, de Richmond, et il y obtint bien vite le grade de lieutenant : quand, en 1824, La Fayette vint visiter la ville, Poe l'accom-

pagnait en qualité de garde du corps. Son triomphe était la natation ; tous ses biographes rapportent comme un fait extraordinaire que, à l'âge de 15 ans, il réussit, par une journée brûlante du mois de juin, à remonter le courant impétueux de la rivière sur plus de six milles, après quoi il redescendit vers la ville sans aucune trace de fatigue.

Si fier que de ses prouesses dussent être ses camarades, ils ne l'aimaient pas. Lui qui n'était qu'une sorte d'enfant trouvé, il se permettait de tels regards de supériorité et de dédain vis-à-vis de ceux qui appartenaient aux meilleures, aux plus riches familles du pays, qu'ils supportaient malaisément d'être dans les sports dominés et dirigés par lui. En faveur de rares favoris, il adoucissait cette rigueur, leur manifestant un attachement profond, et sensible à leur affection.

Vers cette époque, M. Allan, de qui les affaires supportaient une crise, se trouva contraint de diminuer ses dépenses et ses libéralités : Edgar Poe, au milieu de ses camarades riches, subit une situation de gêne. L'humi-

liation qu'il en éprouva compte peut-être pour beaucoup dans l'origine de l'antipathie qui grandissait entre le père et le fils. D'ailleurs, l'esprit positif du père d'adoption ne comprenait rien à cet enfant primesautier, capricieux, volontaire, dont les accès de tendresse étaient à ses yeux des boutades et les mouvements de fierté des entêtements qu'il importait de briser.

Toute autre était Mrs. Allan, qui, elle, le choyait, le chérissait, ainsi que sa sœur « tante Fanny ». Sa vie durant, il se souvint de leur bonté, de la douceur de leur affection, de la suavité de leurs voix.

Mais un désir de rencontrer auprès d'une femme choisie les sources de la consolation, de la ferveur, de la pure beauté de l'âme et de la pensée, s'exaltait en lui déjà, à la suite d'un incident récent : un de ses condisciples l'avait emmené chez lui, et sa mère, Mrs. Jane Stith Stanard, l'avait accueilli de façon si simple, si cordiale, si ardemment cordiale, que sur le champ, sans y réfléchir, il ne put s'empêcher de l'aimer idéalement, comme aime un jeune

garçon de 15 ans à peine, et que jamais dans la suite ne s'effaça l'ineffable douceur de ce premier amour.

Il a été raconté bien des choses, des légendes se sont formées au sujet des relations qu'il aurait eues avec Mrs. Stanard. L'intérêt de cette dame, peut-être un peu sa compassion s'étaient évidemment éveillés tout de suite, et, avec bonté, elle s'était informée de tout ce qui le touchait, de ce qui l'attristait, et de ses espoirs. A en croire même une lettre que, beaucoup plus tard, écrivit sa tante et belle-mère, sa « plus que mère » comme il l'appelait, Mrs. Clemm, « quand il était malheureux chez lui (ce qui était souvent le cas) il allait chercher auprès d'elle de la sympathie, des consolations et des conseils (1). »

La vérité, c'est qu'il n'a vu Mrs. Stanard qu'une seule fois (2) ; il conserva d'elle un souvenir reconnaissant et ébloui ; mais elle était morte le 28 avril 1824, à l'âge de 31 ans.

(1) Cité par M. Emile Lauvrière : *La Vie d'Edgar A. Poe*, Paris 1904, p. 33.

(2) Woodberry, p. 29.

On a raconté (1) et répété sans examen que Poe, tourmenté par la pensée qu'elle gisait seule, abandonnée dans son cercueil, passait au cimetière de longues nuits horribles et glaciales, car il y allait de préférence quand la pluie tombait, quand le vent mugissait. Cette romantique histoire — il se peut que ce soit Poe qui l'ait forgée plus tard — rien ne permet d'y ajouter foi, et cependant M. Lauvrière, dans cet ouvrage de parti pris dont il a réuni les deux tomes sous le titre significatif : *Un Génie morbide*, y attache une importance considérable ; il aperçoit dans cet attachement au corps de la morte, à sa sépulture, le germe premier de cette hantise, de cet effroi de la mort, dont son œuvre, selon lui, est emplie, de même que sa vie, de même que ses amours.

Le souvenir de la première femme, étrangère au cercle familial, qui le reçut avec une bienveillance souriante et sympathique s'était imprimé en lui très profondément. Des commentateurs prétendent retrouver la trace de

(1) Sarah Helen Whitmann : *Edgar Poe and his critics* (New-York, 1860, et 2e édition *Providence*, 1885, p. 42).

ces sentiments dans plusieurs de ses poèmes de jeunesse. M. John H. Ingram (1) désigne les deux poèmes : *A Hélène* (« Hélène, ta beauté est pour moi comme ces barques nicéennes d'autrefois... (2) »), et *le Péan*, qui, plus tard, a pris pour titre : *Lénore*. Mais, dans sa récente et définitive édition critique des *Poèmes* (3), M. J.-H. Whitty ne s'arrête pas à cette origine pour le premier, et, quant au second, il lui en assigne une toute différente. On peut admettre, sans qu'il ait écrit de vers spécialement consacrés à commémorer cet épisode dont ses années adolescentes furent transfigurées, que son œuvre, en maints endroits épars, en est demeurée pénétrée, et que son culte idéal de la femme date de cette époque.

Dès son plus jeune âge, il recherchait les amitiés de l'autre sexe. Son extrême sensibi-

(1) John H. Ingram : *Edgar Poe; his life, letters and opinions*, 1891.

(2) Traduction Stéphane Mallarmé.

(3) *The Complete Poems of Edgar Poe*, collected, edited and arranged, with memoir, textual notes and bibliography, by J.-H. Whitty (Boston and New-York, 1911).

lité, sa délicatesse fière, et aussi son goût de la beauté subtile et intelligente, son mépris de toute brutalité rapprochaient son âme de celles de ses compagnes plus que de celles de ses compagnons. Elles ont toutes gardé du camarade de leurs premiers jeux un souvenir ineffaçable. Une énigmatique « Mary », une autre, miss Catherine Elizabeth Poitiaux, qui était la pupille de Mrs. Allan, ont, plus tard, après sa mort, quand on fit appel à leur témoignage, rendu compte en termes émus de leur affection réciproque, qui avait été plus tendre sans doute que lui ou elles ne l'imaginaient.

« Celle qui écrit ces lignes, confessait en 1852 Miss Poitiaux, était dans son enfance la compagne de jeu du malheureux Edgar A. Poe, et la pupille de la dame qui l'avait adopté. Dès lors, il promettait ce talent qui depuis a fait de son nom un de ceux des écrivains dont on se souviendra longtemps, — je ne puis dire d'un poète inégalable, mais que nul poète de son temps n'a surpassé (1). »

(1) J.-H. Whitty, LXXXI.

II

LES ANNÉES D'ÉTUDES ET D'ÉPREUVES

1825-1834

Ce n'était encore que délices et désirs inconscients dans la plus innocente des affections. « Les anges (1), dit Madame Dudevant, cette femme qui disperse mainte pensée admirable dans un chaos de fictions impudentes et tout à fait inadmissibles, les anges ne sont plus pures (2) que le cœur d'un jeune homme qui aime en vérité. L'hyperbole est à peine moins qu'exacte. Ce serait l'exactitude même si elle parlait de l'amour de celui qui est à la fois jeune et poète. L'amour d'un poète enfant est sans conteste celui des sentiments humains qui réalise au plus près ce que nous rêvons de la volupté pure dans le ciel. »

(1) Poe, *Marginalia*.
(2) *Sic*.

Cet amour céleste, incomparable, il avait été donné au jeune Edgar Poe de l'éprouver avec toutes les fougues de son extase, avec son plus religieux recueillement, avec les élans de ses désirs chastes et enthousiastes, avec ses joies, mais aussi avec ses peines, et l'inoubliable, douloureuse et divine stupeur où il plonge et retient l'âme à jamais après que son objet a disparu.

Il avait chez Miss Poitiaux rencontré une de ses amies, miss Sarah Elmira Royster, qui précisément habitait en face de la nouvelle demeure des Allan. Il lui fut donc aisé de voir souvent la jeune fille. Les deux enfants se plurent, échangèrent de petits souvenirs et finalement se lièrent par une promesse de mariage. Miss Elmira était âgée de 16 ans, Poe en avait dix-sept.

Je n'ai pas de mots — hélas ! — pour dire (1)
le charme de bien aimer !
Je n'essaierai pas non plus de décrire maintenant
la surhumaine beauté d'un visage

(1) *Tamerlan*, Poésies complètes, trad. Gabriel Mourey.

dont les traits, sur mon esprit,
sont comme des ombres sur le vent qui fuit...

. . . .

Oh ! elle était digne de tout amour !
Mon amour était comme d'un enfant,
il était tel que les esprits des anges d'en haut
pourraient l'envier ; son jeune cœur était le sanctuaire
où chacune de mes espérances et de mes pensées
était l'encens — alors don précieux,
car elles étaient enfantines et loyales —
pures — comme me l'enseignait son jeune exemple...

. . . .

Nous crûmes en âge — en amour — ensemble —

. . . .

Moi, je ne voyais le Ciel — que dans ses yeux...

. . . .

La première leçon du jeune Amour est le cœur :
Car quand au milieu de ce soleil et de ces sourires,
quand, loin de nos soucis d'enfant,
et riant de ces câlineries de jeune fille,
je me jetais sur son sein palpitant
et épanchais mon âme dans les larmes —
il n'était pas besoin de parler davantage —
pas besoin d'apaiser les craintes
de celle — qui n'en demandait point la raison,
mais tournait vers moi ses yeux tranquilles [1]

Transfiguration du monde par l'amour adolescent, ah ! pureté de l'extase, naissance !

Toutes les heures de la vie apparaissent enchanteresses et parfumées ; ni chagrin ni souci n'a de prise sur l'âme et sur le cœur. Fortunés ceux de qui le destin sourit en d'aussi propices moments, se fixe et s'épanouit. Mais les traverses les plus redoutables où une existence délaissée peut, par la suite des temps, se heurter, le désastre des illusions dernières dans le dessèchement définitif qu'amène en l'esprit d'un homme le déni éternel du moindre bonheur réalisé, jamais n'empêchera qu'il se souvienne avec une sorte de joie religieuse, reconnaissante, de toutes ces possibilités écoulées, de ce mirage trop tôt évanoui d'espoir, de splendeur, de beauté et d'amour.

La malechance a été pour Edgar Poe adolescent ce qu'elle est dans la plupart des cas. Les parents de miss Sarah Elmira Royster n'encourageaient pas les illusions amoureuses de leur fille ; de son côté, John Allan tolérait mal que, depuis sa sortie de l'école, son fils adoptif demeurât oisif, il exigea qu'il partît pour l'Université de Virginie qui, l'année précédente, avait été établie à Charlottesville ; il

faisait confiance au développement intellectuel, aux goûts littéraires d'Edgar, mais il fallait qu'il ne songeât qu'à ses études, rien ne le retenait à Richmond.

Il partit. Une correspondance fréquente s'échangea entre les deux jeunes gens, puis, petit à petit, les lettres passionnées d'Edgar n'obtinrent plus de réponses ; il se désespérait, incapable de soupçonner ce qu'il apprit trop tard, au bout d'une année ou plus, que simplement ces lettres, qui rappelaient au souvenir de la bien aimée leur engagement réciproque, avaient été interceptées par le père ! Il estimait sa fille « beaucoup trop jeune pour se marier », ce qui n'empêche pas que, ayant tout juste accompli sa dix-septième année, au mépris de la foi jurée, persuadée par ses parents, elle ne tarda guère à devenir Mrs. Shelton, ayant fait le mariage riche.

« Peut-être vaut-il mieux », écrivait Poe plus tard (1), « ne fût-ce que pour le caractère romantique de cette poésie amoureuse, que

(1) *Marginalia*, passage cité et traduit par M. Lauvrière.

leurs relations se soient rompues tôt dans la vie, et ne se soient jamais renouvelées avec continuité dans les années qui suivirent. Tout ce qu'il y eut dans ces relations juvéniles de chaleur, de passion idéale, de pure essence romantique doit être attribué au poète. Si seulement *elle* sentit, ce n'était que quand l'influence magnétique de sa présence la forçait de sentir. Si seulement elle répondit, ce n'était que parce que la magie de ses mots de feu ne pouvait qu'arracher une réponse. Bref, il était pour elle quelque jeune homme non sans élégance ni noblesse, mais assez mal pourvu et assez excentrique. Elle était pour lui l'Egérie de ses rêves, la Vénus Aphrodite qui surgissait en la plénitude de ses charmes naturels, de la brillante écume flottant sur l'océan tourmenté de ses pensées. »

Bien des années plus tard (1), après la mort de Poe, après qu'elle l'eût, dans les dernières journées de sa vie, reçu et réconforté, Mrs. Shelton, essayant de retracer la physionomie qu'il

(1) *Appleton's Journal*, mai 1878.

avait alors, décrit sa figure et son esprit en termes — comme dit M. Woodberry —*joliment conventionnels* : « il était beau, triste, silencieux, mais sa conversation, quand il consentait à causer, était vraiment agréable. Edgar était très généreux, ardent et zélé dans toute cause qui l'intéressait, étant enthousiaste et impulsif. Il était doué de haine pour la haine, de mépris pour le mépris, avec de fortes préventions, mais son adoration pour la beauté était déjà pleinement développée, et il détestait tout ce qui lui apparaissait grossier ou dépourvu de raffinement. » Mrs. Shelton raconte enfin que son jeune amoureux dessinait très bien et fit une fois son portrait au crayon, en quelques minutes ; il était dès lors passionné de musique, « cet art que dans sa vie ultérieure il a aimé si bien ».

Le désespoir de Poe, en apprenant la trahison de son amie, emplit d'amertume et d'ironie sa pensée. Il lui avait apporté un cœur enthousiaste, exclusif et très pur, elle avait cédé sans résistance aux tentations vulgaires de la vie pratique, dont ses parents l'environ-

naient. La promesse réciproque que les jeunes gens s'étaient donnée, avait été religieusement observée par lui ; pour elle, c'était un jeu, que l'occasion avait suffi à défaire.

Les premiers poèmes composés par Edgar Poe palpitent de sa douleur et de sa déception juvéniles sans que, cependant, jamais une syllabe de reproche démente ou atténue le culte qu'il prolonge dans les replis intimes de sa foi meurtrie.

Le poème *Tamerlan*, publié, en 1827, dans une version que Poe, pour les éditions subséquentes, a modifiée et refaite au point que, sauf le thème général, presque rien n'en a subsisté, contenait les passages que voici :

Nous étions jeunes encore : aucune pensée plus pure
n'habitait dans le cœur d'un séraphin que dans *le tien* ;
Car l'amour passionné est toujours divin :
Moi, je l'aimais comme le pourrait un ange
Avec un rayon de la toute vivante lumière
Qui flamboie sur l'autel d'Edis.

. . . .

Je n'avais d'existence qu'en toi.
Le monde, avec tout son train brillant
Et la beauté heureuse (car pour moi
Tout était un délice indéfini)

Le monde — sa joie — sa part de peine
Que je ne sentais pas . . . .
. . . .
Tout ce que je sentais, ou voyais, ou pensais,
Se pressant confusément devenait
(Doué de ta non-terrestre beauté)
Toi — et le rien qu'est un nom.

Plus pénétrante, avec son émotion discrète, précieuse et concentrée, cette *Chanson*, dans la version de Mallarmé si heureusement rendue :

Je te vis le jour de tes noces — quand te vint une brillante rougeur, quoique autour de toi fût le bonheur, le monde tout amour devant toi.

Et dans ton œil une lumière embrasante (quelle qu'elle pût être) fut tout ce que sur Terre ma vue douloureuse eut à voir de Charme.

Cette rougeur, peut-être, était-ce virginale honte (pour telle elle peut bien passer), bien que son éclat ait soulevé une plus fougueuse flamme dans le sein de celui, hélas !

Qui te vit ce jour de noces, quand cette profonde rougeur te *voulut* venir, quoique le bonheur fût autour de toi, le monde tout amour devant toi.

Edgar Poe choisit un parti violent, mais sa déception amoureuse n'en était pas seule la cause.

Depuis le 14 février 1826, il était immatriculé sur les registres de l'Université de Virginie pour les écoles de langues anciennes et modernes. Il suivait les cours de grec et de latin, de français, d'espagnol et d'italien. Bien qu'il semble avoir été très studieux durant son année d'études, son goût, sa vieille passion l'entraînaient à la jouissance de tous les sports et de tous les jeux. Il parcourait aussi à pied les solitudes des montagnes voisines ; son âme s'y exaltait, il y composait des poèmes qu'il lisait, au retour, à des camarades réunis, dans sa chambre, autour d'un bol de punch, ce punch spécial qu'on préparait jadis dans les Etats du Sud, qu'on disait délectable, et qu'on appelait « pêche et miel ». Peut-être le verre de maint assistant ne s'emplissait que d'eau-de-vie de pêche, et c'est à cette époque qu'on signale pour la première fois le goût décidé de Poe pour les boissons fortes. « Il buvait *en barbare* », a écrit Baudelaire, et un de ses condisciples assure que « ce n'était pas la *saveur* du breuvage qui l'influençait ; jamais à petits traits, sans un claque-

ment de la bouche ; il se saisissait d'un plein verre sans eau ni sucre, et *se l'envoyait* d'une seule gorgée ». Si cette pratique lui était habituelle, il y résistait parfaitement ; on ne signale pas, en effet, qu'il s'enivrât : c'était sa façon de boire, non l'effet de la boisson sur lui, qui paraissait, en ce temps-là, digne de remarque.

Par malheur, d'autres goûts aussi immodérés il était complètement la victime : le goût du jeu, le goût des cartes. De primesaut dans tout ce qu'il entreprenait, excessif et obstiné, il s'entêtait contre sa chance, il perdait, ses dettes se multipliaient, il les laissait avec indifférence s'accumuler, ne s'arrêtait même pas à songer qu'il les lui faudrait acquitter un jour, si bien que, semble-t-il, petit à petit ses compagnons commencèrent à le tenir à l'écart.

On conçoit fort bien, au surplus, que son esprit logique, précis, serré, ait été longtemps inquiété par le mystère de la chance, par le rythme insoupçonnable et le retour des hasards, qu'il se soit éperdument épris du problème des probabilités inconnaissables du jeu, qu'il ait guetté, et tenté dans la pratique

d'atteindre à des solutions espérées. Tout ce dont le mécanisme demeure impénétrable à l'analyse humaine l'a toujours sollicité : non seulement les chances du jeu dont son œuvre s'est plusieurs fois préoccupée, mais, tantôt, comme on l'a trop répété et interprété si pauvrement, le problème de la destinée, matérielle ou spirituelle, de l'homme dans la mort, ou tantôt les voyages à travers les terres, les océans, les profondeurs inexplorées, les voyages aux régions interplanétaires, aussi bien que l'angoissant problème de la constitution générale de l'Univers. Toutes les solutions à de si grandes et secrètes questions confinent aux solutions qu'un jeu intelligent et raffiné se propose ; mais où domine et triomphe le réseau d'une logique savante, claire, prudente et hardie dans sa prudence, il n'est pas dit toujours (l'œuvre de Poe en fournit un éclatant témoignage) que la chance ne se laisse pas maîtriser, et que la raison n'ait rien débrouillé dans les ténèbres maléfiques de ces jeux.

Les autorités académiques, qui prodiguaient

en ce temps-là leurs admonitions, les châtiments même, pour extirper chez les étudiants la maladie du jeu, ne sévirent jamais à l'encontre d'Edgar Poe. Ce fut M. Allan qui intervint : un beau jour, il accourut à Charlottesville, solda les dettes urgentes, tout en se refusant, malgré les prières et le désespoir du jeune homme, à payer ce qu'il appelait ses « dettes d'honneur » qui étaient les dettes de jeu proprement dites. Ce fut l'occasion entre eux d'une querelle violente ; Poe résolut de se dérober à la tutelle d'Allan, et de vivre par lui-même.

Lorsque, le 15 décembre 1826, il quitta l'Université, Allan le voulut attacher à ses bureaux ; il n'en supporta la contrainte que peu de jours. Dès le début de l'année suivante, il sort sans argent de Richmond, las de vivre dans la dépendance autoritaire d'un étranger, navré au cœur par le mariage de miss Royster, et décidé à suivre le chemin de sa destinée personnelle, et, autant que possible, de ses goûts.

Que devint-il à ce moment ? Qu'entreprit-il

durant les deux années qui suivirent ? Cette période est demeurée longtemps mystérieuse, d'autant plus que Poe lui-même avait créé, propagé et soutenu des légendes qui, aujourd'hui, sont à peine dissipées.

Que son dessein premier ait été, il l'a affirmé, de passer en Europe, de gagner la Grèce, de s'enrôler volontaire dans les rangs de la jeune armée qui conquérait au pays sacré sa nouvelle indépendance, cela ne paraît nullement douteux. Poe avait la tête emplie, comme tous les jeunes gens, de rêves militaires et héroïques, et, puisque en même temps son admiration enthousiaste pour les grands poètes athéniens l'excitait à imiter l'exemple généreux de lord Byron, qu'il ait voulu partir, qu'il se soit même embarqué, rien n'est plus vraisemblable.

Il racontait volontiers, surtout en la présence de Griswold et de Lowell, qui furent ses premiers biographes, comment, avec un dollar dans sa poche, il était parvenu à se faire recevoir à bord d'un navire marchand, puis comment il s'était trouvé en Russie, à Saint-

Pétersbourg ; là, dans la plus atroce misère, secouru par le Consul Américain et rapatrié juste à temps pour apparaître à Richmond au moment précis où l'on enterrait sa mère adoptive, sa bienfaitrice, Mrs. Allan.

Mais lui-même, plus tard, durant une maladie longue et dont l'issue, croyait-il, allait lui être fatale, dictait de son lit, en 1847, un récit plus fantastique et plus singulier. Après avoir séjourné à Londres, où il essaya en vain de se faire un renom littéraire, il aurait échoué, cherchant toujours à parvenir en Grèce, ou s'en revenant de Grèce après la guerre finie, dans un port français, et il y aurait eu l'aventure suivante (1) :

A propos d'une dame il se serait battu en duel, et son adversaire, homme d'épée beaucoup plus habile que lui, l'aurait blessé. Ramené dans son logement et peut-être mal soigné, il fut saisi par la fièvre. La pauvre femme qui veillait à ses besoins et qui l'avait pris en pitié, parla de lui à une dame écos-

(1) Voir Ingram, *op. cit.*, p. 53 et suivantes.

saise, qui se trouvait dans cette ville pour tenter de persuader un frère prodigue de délaisser sa mauvaise vie et de s'en retourner avec elle. Cette dame visita l'étranger blessé et, durant treize semaines, le fit soigner, fournissant à toutes les nécessités, y compris les veilles d'une garde-malade expérimentée, que, bien entendu, à plusieurs reprises elle-même remplaça. Aussi longtemps que Poe fut dans une situation précaire, elle le vint voir quotidiennement, elle détermina son frère à le venir voir. Quand il fut convalescent, pour témoigner sa gratitude envers sa généreuse bienfaitrice, il aurait écrit pour elle un poème intitulé *les Yeux sacrés*, car, d'après la description qu'en faisait Poe, les yeux de la dame étaient sa seule séduction ; elle était, d'autre part, la vieille fille banale, aux traits quelconques. En raison des motifs de sa présence dans ce port de mer étranger, elle désirait que son nom ne fût jamais publié, elle imposa cette condition au jeune poète. Elle lui fit enfin promettre de s'en retourner en Amérique — peut-être lui en fournit-elle les moyens — et

d'adopter résolument une profession dans laquelle elle exprima l'espoir qu'il se rendrait un jour fameux.

Poe se serait encore une fois arrêté à Londres, il y aurait connu Leigh Hunt et Theodor Hook et il aurait, comme eux, gagné sa subsistance par des besognes littéraires. Enfin, il assurait avoir, en France, écrit un roman où ses aventures étaient narrées sous le voile de la fiction. Longtemps il en aurait conservé le manuscrit. Une traduction française, qu'on attribuait à Eugène Sue, en aurait même été publiée, mais en anglais il n'aurait pas consenti à le faire imprimer, à faire paraître un livre si *sensationnel,* si plein de scènes et de peintures un peu trop personnelles. Il appelait ce roman *The Life of an Artist at home and abroad.*

Telle est l'histoire *dictée* par Poe, alors qu'il se croyait à son lit de mort, mais, ajoute M. Ingram, que ce soit des faits réels, des faits et de la fiction mêlés, ou de la fiction pure, voilà qui est difficile à démêler.

Or, depuis, on a découvert que, loin d'avoir été absent, comme il le prétendait, pendant

dix-huit mois, Poe, parti de Richmond en janvier 1827, se serait trouvé, le 26 mai de la même année, à Boston. L'intervalle est un peu court pour que les faits ci-dessus rapportés y aient pu prendre place, puisque ce serait durant quatre mois seulement qu'on ignore ce qu'il est devenu. M. Whitty (1) a tiré de notes conservées par le juge R. W. Hughes, Virginien, un récit provenant de confidences que Poe aurait faites soit à F.-W. Thomas, soit au poète H.-B. Hirst, dans la dernière année de sa vie. Il aurait eu l'intention, tout d'abord de se faire transporter par un navire qui voyageait pour le compte de la maison Allan and Ellis, et il aurait fait part de cette détermination à M. Allan. Mrs. Allan toute en larmes se serait opposée à ce départ, et le maître du bateau aurait reçu l'ordre de ne pas le recevoir à son bord. Un autre bateau l'aurait alors accueilli ; il aurait erré à Londres sans parvenir à y gagner sa vie, se serait fait rapatrier et aurait mis pied à terre à Boston dans l'été de 1827.

(1) *Op. cit.*

Selon M. Woodberry (1), on possède la preuve que, dès le 26 mai 1827, Poe, sous le nom supposé d'Edgar A. Perry, contracta comme soldat un engagement dans l'armée des États-Unis (2). Il fut affecté à l'artillerie et envoyé à Fort-Indépendence.

(1) *Op. cit.*

(2) Toute la biographie d'Edgar A. Poe est fondée avant tout sur les travaux érudits, patients et clairvoyants de M. John H. Ingram. Les admirateurs du grand poète américain ne sauraient lui en témoigner assez de gratitude. C'est lui qui a entrepris de réfuter complètement les plus spécieuses calomnies de l'abominable Rufus Wilmot Griswold ; il a voué sa vie à cette tâche, et tout ce que des études de détail plus récentes ont pu apporter de documents nouveaux n'a été jusqu'ici qu'une confirmation des faits dont M. Ingram avait fait le premier la découverte ou fourni la preuve. Parfois, tout au plus, peut-on différer d'avis avec lui sur l'interprétation de certains documents, et si l'on admet volontiers, ainsi qu'il l'assure dans une lettre adressée au *Mercure de France* (1er avril 1909), que le memorandum autobiographique que Poe aurait remis lui-même à Griswold « n'est qu'un faux dont il n'y a pas à tenir compte », il est vraisemblable, d'autre part, que « les aventures réelles » d'un voyage en France, auxquelles M. Ingram ajoute la plus grande foi, aient été racontées par Poe dans le dessein, fort excu-

A ce moment déjà, un peu antérieurement sans doute, il avait fait la connaissance d'un jeune New-Yorkais qui venait d'installer à Boston une imprimerie. Il le détermina à tenter la publication de ses vers, et bientôt paraissait, chez Calvin F. S. Thomas, un mince volume de quarante pages, *Tamerlan et autres Poèmes*,

sable, de mystifier un peu quelques-uns de ses contemporains. M. Ingram proteste, et met en cause la véracité inattaquable du poète. Elle ne saurait être contestée, en effet ; mais pourquoi ne se serait-il pas complu, pour railler la crédulité de ses confidents trop indiscrets, à inventer par amusement un récit de sa vie qui s'imposât au même degré que, par exemple, l'authenticité du *Moon-Hoax* ? D'après M. Ingram, les détails avancés par M. Woodberry au sujet de l'engagement de Poe dans l'armée américaine, sous le nom supposé de Perry, demeurent contradictoires et insuffisants ; soit ! Mais n'est-il pas un peu suspect de passion lorsqu'il répète, visiblement satisfait (dans la lettre ci-dessus mentionnée), cette appréciation excessive que porte un journal américain sur l'ouvrage, si discutable qu'il puisse paraître, de M. Woodberry : « qu'il doit être classé parmi ces détestables productions qui ne sont purement et simplement faites que pour la vente », et que « pris dans son ensemble, il est au-dessous du mépris » ?

L'essentiel est que, si l'on peut différer d'opinion sur certains détails avec M. Ingram, sa biographie de Poe

par un Bostonien (1). Des neuf pièces fugitives qui accompagnaient le principal poème, Poe n'a conservé dans les éditions suivantes que : *Rêves*, *l'Etoile du Soir*, *le Lac*, en les retouchant considérablement.

A plusieurs reprises le corps d'artillerie auquel il appartenait changea de garnison, envoyé en dernier lieu dans un fort de la Virginie. Là, dit-on, le soldat Perry révéla au médecin-major sa véritable identité, et le médecin-major appela sur lui l'attention des autres officiers. Ils lui conseillèrent de solliciter, par l'intermédiaire de son père adoptif, son admission à l'Ecole des Cadets de West-Point.

demeure la plus sûre et la mieux documentée, la plus compréhensive également. Reconnaissons néanmoins que certaines études plus récentes, outre celles de M. Woodberry ou même de M. Lauvrière, sont aussi fort précieuses, et, entre toutes, celle qui précède l'édition des *Poèmes*, par M. Whitty. Quant à l'admirable édition des œuvres complètes de Poe faite par les soins de M. Ingram, nous croyons bien qu'elle reste toujours la plus réfléchie, la plus certaine, à tous égards la meilleure.

(1) *Tamerlane and other Poems*, by a Bostonian. — Boston, Calvin F. S. Thomas, printer, 1827.

Allan reçut-il les lettres de Poe, ou dédaigna-t-il d'y répondre ? Au lendemain de la mort de Mrs. Allan, Poe, venu à Richmond en permission, put le décider à intervenir en sa faveur. Il fut renvoyé dans ses foyers, muni des meilleurs certificats de conduite, et, le 6 mai 1829, Allan consentit à le recommander à la bienveillance de l'honorable John H. Eaton, Secrétaire d'Etat à la Guerre, mais, toutefois, sans excès de chaleur : « Il m'a quitté », écrivait-il, « à la suite de pertes de jeux qu'il fit à l'Université de Charlottesville, parce que (je présume) je refusai de sanctionner une règle que les marchands et d'autres ont adoptée là-bas, et qui fait des dettes d'honneur de toutes les imprudences. J'ai grand plaisir à vous assurer qu'il subit son examen à la fin de l'année avec beaucoup d'honneur pour lui. Son histoire est courte. Il est le petit-fils du Général Quartier-maître Poe, du Maryland, dont la veuve, m'a- t-on dit, reçoit toujours une pension pour les services ou les infirmités de son mari. En toute sincérité je déclare, Monsieur, qu'il n'est mon parent à aucun degré, qu'il est du nombre

très grand de ceux dont j'ai pris activement intérêt à améliorer les leurs (1), avec ce seul sentiment que tout homme a droit à ma sollicitude lorsqu'il est dans la détresse. Je ne demande rien pour moi, mais je sollicite votre bienveillance pour aider ce jeune homme dans la réussite de ses projets d'avenir (2) ».

Ainsi Allan, veuf, s'intéressant une dernière fois à l'orphelin qu'il avait adopté pour complaire à sa femme, oubliait, en raison de l'antipathie de leurs deux caractères, qu'il lui avait donné son nom, et il l'excluait enfin de sa famille. Il condescendait à lui faciliter l'accès d'une carrière honorable, mais, loin de présenter en lui, comme il l'eût fait quelques années auparavant, son héritier, il se gardait de signaler qu'il l'avait recueilli, soigné et élevé comme son propre fils. L'humiliation était si douloureuse qu'une rupture définitive s'en fût suivie, si Poe, ému de gratitude, n'eût

(1) [in] whom I have taken an active interest to promote theirs.

(2) Lettre, datée du 6 mai 1829, citée par Woodberry, I, 53.

pas conservé avec piété le souvenir de ses jeunes années et n'eût particulièrement voué le culte le plus profond à la mémoire de Mrs. Allan, qu'il avait toujours connue bonne, tendre envers lui, maternelle et confiante.

En s'en allant présenter au gouvernement de Washington ses lettres d'introduction, Poe traversa Baltimore, et il y fit la connaissance de ses parents les plus proches. Il y revint ensuite et y résida plus de six mois, peut-être chez sa tante Mrs. Clemm, qui n'allait pas tarder à devenir sa belle-mère (1). Il semble avoir subvenu tant bien que mal à ses besoins grâce à de menues besognes de journaliste.

Son second recueil de vers parut (2), mais n'attira pas l'attention sensiblement plus que le premier. Le directeur du journal qui l'employait déclara que de tels poèmes ne dénotaient que « des tendances à des occupations

(1) Pour M. Ingram, Poe n'a pas habité avec Mrs Clemm avant son mariage.

(2) *Al Aaraaf, Tamerlane and Minor Poems*, Baltimore, 1829.

d'affaires positives ». Un cousin du poète, nommé Neilson Poe, et le père de celui-ci, George Poe, s'étaient d'avance inquiétés de l'opinion que pourrait en prendre un critique réputé, John Neal, éditeur du *Yankee*, à Boston ; ils lui avaient fait parvenir un des poèmes qui allaient paraître réunis en volume, et, dans les colonnes du journal réservées à la correspondance, voici le jugement que, en septembre 1829, ils purent découvrir :

« Si E. A. P. de Baltimore — dont les vers sur *le ciel*, quoiqu'il déclare les regarder comme quelque chose de tout à fait supérieur dans tout l'essor de la poésie américaine, à l'exception de deux ou trois bagatelles qu'il indique, sont, bien qu'une absurdité, une absurdité charmante, — voulait se rendre justice, il pourrait faire un beau, peut-être un magnifique poème. Il y a ici beaucoup pour justifier cet espoir. »

Poe n'en demandait pas plus pour se trouver encouragé. Il expédia à Neal de plus nombreux fragments de son livre encore inédit. Le *Yankee* en inséra plusieurs, que précédaient ces lignes d'introduction :

« Voici quelques passages des œuvres manuscrites d'un jeune auteur qui sera publié bientôt à Baltimore. Il nous est entièrement étranger, mais si les autres parties d'*Al Aaraaf* et de *Tamerlan* sont aussi bonnes que l'ensemble des extraits que nous en donnons, pour ne rien dire des parties les plus extraordinaires, il sera digne d'être placé haut, très haut, dans l'estime de la confraternité brillante. Qu'il *veuille* qu'il en soit ainsi, cela dépend toutefois moins de ce qu'il vaut à présent en pure poésie, que de ce que désormais il vaudra dans ce qui est encore plus élevé et plus généreux — nous voulons dire les propriétés les plus fortes de l'âme, cette détermination magnanime qui rend un jeune homme capable d'endurer le présent quel que soit le présent, dans l'espérance, ou plutôt dans la foi, la foi ferme, inébranlable que, dans l'avenir, il trouvera sa récompense. »

Le volume paru ne rencontra ni critiques ni louanges.

Sur ces entrefaites, l'ordre d'admission à West-Point parvenait à Poe. Il y entra le

1er juillet 1830, mais, en raison de l'instabilité de ses goûts et surtout de son constant désir d'indépendance, il prit bientôt ses dispositions pour n'y pas demeurer longtemps, et il réussit à en sortir au mois de mars 1831.

Tout d'abord il y avait travaillé avec goût, surtout la langue française et les mathématiques. Il en imposait à ses camarades parce qu'il avait « voyagé en Europe, mené une vie aventureuse, avait été marin à bord d'un baleinier (1) ». Mais s'il vivait plongé dans les livres, il dédaignait à l'excès ses devoirs militaires, se montrait capricieux et irrégulier. Au fond, ce qui déjà l'intéressait par-dessus tout au monde, c'était la littérature, c'était d'écrire des vers, — à quoi il consacrait le meilleur de son temps. Il réussit à faire passer dans le *Casket* de Philadelphie son sonnet *à la Science*, en octobre 1830. Il était las de l'armée. Il chercha bientôt un moyen de s'échapper.

Délibérément, il négligea de remplir ses obligations d'école. Aux parades, aux appels,

(1) Souvenirs du Général Allan B. Magruder, dans une lettre adressée à M. Woodberry, le 23 avril 1884.

aux prises de garde il était absent ; deux fois de suite il désobéit aux ordres de l'officier de service, si bien que, le 28 janvier 1831, il fut appelé à comparaître devant un conseil de discipline. Il l'avait désiré, et il plaida coupable, sauf sur un grief, le plus évident, le moins discutable de tous : son absence aux parades, aux appels, aux prises de garde. De cette façon il ne s'exposait pas à exciter l'indulgence du tribunal, et, en effet, sa culpabilité dûment établie, une sentence de renvoi fut prononcée contre lui, ayant effet à dater du 6 mars suivant afin que le montant de sa paye fût assez gros pour acquitter les dettes qu'il avait à l'école.

Ce qui, racontait Poe plus tard, l'avait décidé à prendre cette attitude, c'est que M. Allan, remarié, venait d'avoir un fils, et que, tout espoir ayant disparu d'être institué son héritier, il avait compris qu'il lui fallait adopter une carrière plus convenable à un homme pauvre que la carrière des armes. Les souvenirs de Poe l'ont trompé : en janvier 1831, Allan n'avait pas encore d'enfant ;

il s'était remarié le 5 octobre précédent, et c'est tout au plus le mécontentement ressenti à la nouvelle de ce mariage inattendu qui aurait exercé sur lui quelque influence de ce genre.

Si l'on rapproche la conduite de Poe, celle d'Allan et les expressions dont il s'est servi quand il a recommandé Poe au Secrétaire d'Etat, comme on l'a vu plus haut, on peut supputer que Allan, irrité parce que Poe a refusé d'entrer dans sa maison de commerce, lui déclare tout d'abord qu'il ne sera pas son héritier ; ensuite, à condition qu'il mène une vie sérieuse et sage à l'école des Cadets, revient, au moins en partie, sur sa décision. Mais il se remarie. Toute illusion est perdue, et Poe se refuse à supporter plus longtemps les charges et les contraintes de la vie militaire ; il s'évade et se libère.

Il est dépourvu des moindres ressources. Sa première pensée est de tirer parti d'une nouvelle publication de ses poèmes. On n'est pas, à l'Ecole, profondément fâché de la façon dont il s'est comporté pour en sortir et de ses manquements à la discipline, puisqu'il obtient du

directeur l'autorisation de demander leurs souscriptions à ses anciens camarades, et que presque tous souscrivent.

C'était une réédition, corrigée et augmentée, du volume paru en 1829. Il lui donnait comme titre simplement : *Poèmes* (1) et les dédiait « au corps des Cadets des Etats-Unis ».

La *Lettre à B...*, qui sert d'introduction, révèle déjà toute sa conception de la poésie : « Un poème, selon moi, s'oppose à une œuvre de science en ce qu'il a, pour objet *immédiat*, le plaisir, et non la vérité ; au roman, en ce qu'il a pour objet un plaisir indéfini, et non pas un plaisir défini ; il n'est un poème que pour autant que cet objet soit obtenu ; le roman présente des images perceptibles par des sensations définies, la poésie par des sensations *indéfinies* : dans ce dessein la musique est *essentielle*, car l'intelligence du doux son est la plus indéfinie de nos conceptions. La musique, quand elle se combine avec une idée agréable, c'est la poésie ; la musique

(1) *Poems* by Edgar A. Poe, second edition, New-York, William Bliss, 1831.

sans l'idée, c'est simplement la musique ; l'idée sans la musique, c'est de la prose en raison même de son caractère défini. »

Le volume se vendit peu, ou ne se vendit pas. Les Cadets, qui avaient souscrit dans l'espoir d'y retrouver quelques pièces satiriques à l'égard de leurs officiers (Poe les en avait régalés durant son séjour parmi eux), n'éprouvèrent plus envers leur camarade parti qu'un profond dédain. Les journaux ni les magazines n'en dirent un mot. Poe restait inconnu ; il était dans la misère ; Allan refusait de le voir et défendait qu'on lui parlât de lui. Il songea de nouveau à s'enrôler, il voulait obtenir de La Fayette une recommandation pour être accueilli dans l'armée polonaise, puis il renonça à ce triste projet, quitta New-York et simplement s'en vint chercher asile et subsistance au milieu de ses parents, à Baltimore.

Il y rencontra, en premier lieu, son frère aîné, William-Leonard, âgé de vingt-quatre ans. C'était, dit-on, un jeune homme doué de manières agréables et d'une voix séduisante ; il écrivait des vers, il en publia, et on le croyait

destiné à une fortune bien plus grande que celle à laquelle Edgar aurait pu prétendre. Son grand-père, le Général Poe, l'avait élevé, puis on l'avait envoyé à l'étranger. Depuis son retour, sa faible santé inquiétait son entourage. Edgar ne jouit de cette intimité que pendant trois à quatre mois à peine, William-Leonard mourut en juillet 1831.

Sa tante, Mrs. Clemm, était veuve et élevait deux enfants : une fille, que son mari avait eue d'un premier mariage, et qui plus tard épousa Neilson Poe, et sa propre fille, âgée alors de neuf ans et qui allait devenir Mrs. Edgar Allan Poe. Elle était pauvre, elle habitait tout au haut d'une petite maison, elle vivait de couture. Poe vécut désormais auprès d'elle (1) jusqu'à la fin de ses jours.

(1) *Auprès* d'elle, non peut-être encore *chez* elle. Pour M. Ingram, il résulte, en effet, de l'examen de la correspondance de Mrs Clemm ainsi que de divers autres documents, que Poe n'aurait pas habité chez sa tante avant son mariage. Il estime, au surplus, à peu près impénétrable le mystère de son existence, du printemps 1831 à l'automne 1833.

Sa grand'mère aussi habitait Baltimore ; il fréquenta ses cousins, Neilson Poe et miss Herring, âgée de 16 ans, pour qui même il ressentit un moment une pointe d'amour. Il lui avait remis affectueusement un exemplaire de *Poems*, et c'est sur cet exemplaire que plus tard fut faite l'édition définitive de 1845.

A son arrivée à Baltimore, son premier soin avait été d'adresser à celui qui l'avait naguères jugé apte seulement à des entreprises pratiques, au directeur de la *Federal Gazette and Baltimore Daily Advertiser*, la lettre qui suit :

« Monsieur,

« Je suis tout à fait honteux de solliciter de vous une faveur, après ma sotte conduite dans une occasion précédente, — mais j'ai confiance dans votre bonté. Je suis très désireux de demeurer et de m'établir à Baltimore, car M. Allan s'est remarié, et je ne puis plus considérer Richmond comme le lieu de ma résidence. Mon désir a du reste obtenu son approbation. Je voudrais m'adresser à votre influence pour obtenir une situation ou un

emploi dans cette ville. La question de salaire est de seconde importance, mais je désire ne pas rester oisif. Peut-être (puisque j'ai entendu dire que Neilson vous a quitté) pourriez-vous avoir la bienveillance de m'employer dans vos bureaux. S'il en était ainsi, je ferais tous mes efforts pour être digne de votre confiance... J'aurais voulu aller vous trouver personnellement, mais je suis confiné dans ma chambre par une forte entorse (1). »

Aucune réponse. Il se tourna vers une autre relation, un M. Brooks qui venait d'ouvrir une école dans les environs, à Reisterstown ; il lui demandait s'il lui fallait un assistant : rien, non plus de ce côté.

En résumé, on n'est pas sans conserver quelques doutes sur le lieu de résidence de Poe durant ces deux années de misère terrible, et l'on ne sait rien de ses travaux ni des efforts désespérés qu'il dut faire pour tenter de s'y arracher.

Jusqu'à quel point convient-il qu'on tienne

(1) Woodberry, I, 89.

compte des *Souvenirs* (1) de sa cousine, miss Herring, qui raconte qu'il lui faisait à cette époque une cour assidue, et pour qui il aurait composé et transcrit dans un album plusieurs poèmes (2) ? — Une autre dame, la mystérieuse Mary, raconte, elle aussi, que Poe, durant une année, la poursuivit de ses assiduités, alors qu'il venait de quitter West-Point, et qu'il la pressa de l'épouser. Mais sa famille s'opposait à cette union, et la rupture définitive se serait faite un soir que Poe, après avoir dîné dans une taverne et bu du champagne avec d'anciens camarades, se serait comporté à son égard d'une façon tout à fait « incorrecte » (3).

(1) Ces souvenirs, ou ces confidences, de Miss Herring sont rapportés dans une lettre de Miss A. F. Poe à M. Woodberry, en date du 13 septembre 1884.

(2) Edition Whitty, voir p. 140-141, 284 et 285.

(3) Il est bon de remarquer que le récit de cette dame a été publié en 1889 seulement dans le numéro de mars du *Harper's New Monthly Magazine*. Elle y confesse que c'est *la seule* circonstance où elle ait vu Poe sortir des limites des plus étroites convenances, tandis que miss Herring d'une part, et Lambert A. Wilmer, qui devenait, vers ce temps-là, son ami le plus intime, d'autre part, attestent que jamais encore Poe ne s'était livré à aucune intempérance de conduite.

La seule chose dont on soit, par malheur, parfaitement assuré, c'est que Poe était littéralement, comme l'écrit M. Ingram, *penniless*, sans le sou, et peut-être *homeless*, sans foyer. On peut conjecturer qu'il tentait de collaborer à des revues et à des journaux, mais aucun vestige de ces collaborations problématiques n'a subsisté.

Enfin, en 1833, il prend part à un concours ouvert par le *Saturday Visitor*, journal hebdomadaire de littérature, paraissant à Baltimore. Les membres du jury, sans aucune hésitation, reconnurent que le poème intitulé *le Colisée* méritait le prix offert aux meilleurs vers, et que le *Manuscrit trouvé dans une bouteille* surpassait les envois de tous les autres concurrents. Néanmoins, il ne croyait pas devoir attribuer les deux récompenses au même compétiteur, et, comme le prix accordé à la prose était plus considérable que le prix accordé à la poésie, il couronnait l'œuvre en prose d'Edgar Poe. Il n'y voyait qu'une difficulté : Poe lui avait soumis, réunis sous un titre commun, *the Tales of the Folio Club*,

six nouvelles ; laquelle fallait-il choisir, car toutes, dignes d'être publiées sans retard par leur auteur, « se distinguent par l'imagination originale, vigoureuse et poétique, par la richesse du style, une invention fertile, un savoir varié et curieux. »

Aucun des membres du jury ne connaissait Poe, fût-ce de nom. Un d'eux, John Pendleton Kennedy, auteur de nombreux romans populaires, désireux d'en savoir un peu plus sur ce remarquable inconnu, lui adressa une invitation à dîner. S'imagine-t-on quel tourment douloureux ce fut pour un poète toujours fier et discret, d'avoir, à une si bienveillante prévenance, à répondre en ces termes :

« Votre aimable invitation à dîner aujourd'hui m'a causé la plus vive blessure. Je ne puis pas venir, — et pour des raisons de la nature la plus humiliante : l'aspect de ma personne. Vous pouvez imaginer ma mortification à vous devoir faire cet aveu, mais il était indispensable (1). »

(1) M. Woodberry ne place cette lettre qu'en 1835, époque où Poe, dépourvu de ressources, sollicitait l'in-

Alors Kennedy se met à sa recherche, le découvre, comme il l'a consigné dans son journal, *sans aucun ami* (1) *et réellement mourant de faim*. Il s'intéresse à lui, il le réconforte, et s'institue dorénavant, à sa grande gloire, son ami constant, sincère et libéral.

Poe pour vivre, n'avait de ressources qu'en son travail. Allan était mort, oublieux de l'attachement que sa première femme avait eu pour l'enfant recueilli, à qui lui-même il avait donné son nom, et qu'il avait présenté, dans ses premières années, comme son fils et son héritier : de son second mariage il avait eu un enfant, et le nom d'Edgar Allan Poe n'était pas même mentionné dans son testament.

tervention de Kennedy pour obtenir un emploi de maître d'école ! Mais, que M. Ingram ou M. Woodberry ait raison, cette lettre s'applique trop bien à l'effroyable situation où Poe se trouvait en 1833 ; si elle n'a pas été écrite alors, la réponse qu'il fit à Kennedy a dû être probablement tout aussi poignante.

(1) Cette expression : *sans aucun ami*, ne confirme-t-elle pas l'opinion de M. Ingram que Poe, en ce temps-là, n'habitait pas encore chez Mrs Clemm ?

III

LES PREMIÈRES LUTTES LITTÉRAIRES

1834-1840

En août 1834, à Richmond, la ville même où s'était écoulée en grande partie son enfance pleine d'illusions et d'espoirs vains, une revue, *the Southern Literary Messenger* (le Messager littéraire du Sud) parut pour la première fois, sous la direction de Thomas W. White. Elle faisait appel à la collaboration des hommes de lettres les plus connus ; Kennedy était du nombre, mais, empêché de répondre à cette invitation à cause d'engagements antérieurs et urgents, il s'empressa du moins de conseiller à Poe d'envoyer de la copie ; c'est ainsi que *Bérénice*, publiée en mars 1835 dans cette revue, attira l'attention du public, en dépit d'un dénouement

qui faisait horreur, sur le style et sur le génie de son auteur.

La vie littéraire d'Edgar Poe, son âpre lutte pour la subsistance de chaque jour a commencé ; elle ne s'achèvera que le jour de sa mort.

Il collabore d'une façon effective maintenant à la plupart des revues et des magazines qui paraissent à Baltimore, à Richmond, à Philadelphie, à New-York. A la demande des propriétaires, il assume même la direction, l'*editorship*, du *Southern Literary Messenger*, de décembre 1835 à janvier 1837, puis, à Philadelphie, du *Gentleman's Magazine*, de juillet 1839 à juin 1840, et du *Graham's Magazine* jusqu'en avril 1842 ; enfin, à New-York, il est successivement *sub-editor* de l'*Evening Mirror* (1844-45), *joint-editor* (mars), seul *editor* (juillet) et propriétaire du *Broadway Journal*, qui, sous sa direction, connut une vogue sans précédent : par malheur, les capitaux manquaient, des exigences étaient pressantes, et le journal cessa de paraître dès le début de l'année suivante.

Souvent on s'est demandé pourquoi Poe passa successivement ainsi d'un magazine à l'autre, alors que ces changements n'étaient pas même, chaque fois, favorables à ses intérêts ; alors que, en quittant une revue, il lui est arrivé plusieurs fois de demeurer, un temps plus ou moins long, sans emploi régulier qui lui assurât son pain. L'animosité de son premier biographe a su tirer de cette circonstance, qui lui apparaît incompréhensible, le plus merveilleux parti : Poe quittait de la sorte la direction des revues qu'on lui confiait parce que les propriétaires de ces revues ne tardaient pas à s'apercevoir qu'il n'était pas l'homme de confiance sur qui ils auraient pu compter ; Poe ne songeait qu'à agir à sa guise, sans même les consulter ; et surtout, il avait surgi entre eux quelque querelle, où Poe, pris de boisson, se montrait violent et brutal, égoïste et entêté ; bref, on avait dû le congédier.

Les affirmations les plus audacieuses de Griswold ont ceci de remarquable, que, la plupart, elles se réfutent d'elles-mêmes dès qu'on connaît un tant soit peu les faits. Mais de la

calomnie il subsiste toujours la lie, et, en dépit des plus éclatants témoignages, nombreux demeurent les admirateurs du poète qui persistent à douter.

Vraiment, est-ce connaître Poe, est-ce l'aimer, est-ce l'avoir lu et compris, que ne pas s'apercevoir par son œuvre (quelles qu'aient pu être, dans des circonstances particulièrement pénibles et douloureuses, ses défaillances) que jamais, dans aucun temps ni dans aucun pays, une âme, un esprit plus lumineusement scrupuleux que le sien n'a étincelé sur le monde ? De l'honneur, de la probité il avait l'idée la plus étroite, la plus nette, la plus sensible et la plus pure. Tous ses écrits le prouvent, même lorsque, par exemple dans certaines de ses études critiques, il s'est visiblement trompé. Il n'avance pas une affirmation, il ne risque une observation, ni un blâme ni une louange, avant de s'être bien assuré, en toute sincérité, en toute vérité, ayant mis à jour tous les arguments pour ou contre, que la valeur de ce blâme ou de cette louange est proportionnée à son objet et

dûment méritée. L'homme qui porte dans l'élaboration de son œuvre, même fugitive, cette lucidité précise et consciente ne saurait, dans les relations de la vie quotidienne, s'abandonner aux impulsions des passions les plus misérables sans songer à les maîtriser, à les dominer, à n'être leur victime ni leur jouet au hasard.

Mais il y a plus. Il y a l'attestation de ceux qu'il aurait outragés, qu'il aurait trahis et dégoûtés. Tous successivement ont certifié qu'ils regrettaient que Poe les eût quittés ; tous se sont déclarés satisfaits et honorés d'avoir connu en lui un collaborateur précieux ; tous enfin assurent — non moins que M. Graham dans une énergique lettre qu'il écrivit en réponse aux allégations tendancieuses de Griswold, — qu'ils ont apprécié en Edgar Poe un homme d'une assiduité, d'un dévouement et d'une intelligence hors ligne, et, en toutes circonstances, d'une parfaite sobriété.

« Durant trois ou quatre années », écrit Graham, « je l'ai connu intimement, et durant dix-huit mois je l'ai vu tous les jours, la plu-

part du temps écrivant ou causant assis devant le même pupitre ; j'ai connu toutes ses espérances, ses craintes, les petits ennuis de sa vie aussi bien que sa lutte acharnée contre le sort contraire ; eh bien, il était toujours le même gentleman accompli, le lettré tranquille, discret, méditatif, le mari dévoué, économe pour ses dépenses personnelles, ponctuel et infatigable dans son travail, et *une âme d'honneur* dans toutes ses affaires. »

La raison pour laquelle il quittait successivement des postes enviés dont le revenu médiocre lui assurait des ressources régulières et certaines, c'est précisément dans ce sentiment d'extrême dignité, de scrupuleuse droiture, en même temps que dans son attachement incorruptible à l'art, à l'idée hautaine qu'il gardait de l'art littéraire, qu'il convient de la chercher et de la découvrir.

Les magazines, les plus intéressants aussi bien que les plus médiocres, les revues n'ont jamais eu d'autre visée que de plaire aux goûts de leurs lecteurs, de s'y conformer de leur mieux, d'obéir docilement à leurs préjugés les

plus aveugles. Quelle est la revue, quel est le magazine pour qui la littérature soit la matière sacrée, non pas une matière d'intérêt à l'égal de toute autre, mais la matière sacrée, absorbante, exaltante et exclusive, en dehors de laquelle rien n'existe ni ne saurait exister ? L'affirmation sainte de toute vue personnelle ou originale en désaccord avec la banale tradition offusque le plus grand nombre et n'offre aucune chance de rencontrer le succès, au moins immédiat. Or, que désirent magazines et revues, sinon le succès immédiat ? Ils s'accommodent mal d'un idéal trop absolu. Favorables, accueillants à la littérature, certes ils le peuvent être, certains le sont, mais pas jusqu'à la mort, pas jusqu'au suicide. Un peu de littérature plaît, en de rares occasions un peu de littérature du caractère le plus raffiné, le plus éperdûment subtil et pur, — un peu de littérature n'est-elle pas indispensable à la formation d'un homme de bonne éducation ? Mais rien que de la bonne, vraie, franche et ingénue littérature, y songez-vous ? quelle monotonie, quel ennui, qui pourrait supporter cela ?

Edgar Poe songeait à faire supporter cela au public, et s'il prenait soin de ne pas agir en contradiction avec la ligne de conduite assignée par le propriétaire de la revue qui l'employait, du moins usait-il envers lui de toute sa dialectique, mettait-il en œuvre la véhémence de ses moyens les plus persuasifs pour le convaincre qu'il serait nécessaire, indispensable, et très beau de tenter autre chose, de tenter mieux, de risquer la revue d'une haute et absolue tenue littéraire, sans souci de l'opinion du public ni de ses goûts contestables. C'était à eux, qui créaient, soutenaient et vivifiaient les revues, d'amener à leur goût un public jusqu'alors ignorant et dévoyé ; ils n'avaient pas à s'humilier jusqu'à flatter ses manies les plus obscures.

Les vues éloquentes de Poe avaient intéressé plus d'un de ces propriétaires de revues ; ils en sentaient la force et la vérité ; s'il n'avait dépendu que d'eux, plusieurs se fussent peut-être dévoués à la grande tâche préconisée. Mais tout repose sur les moyens matériels, sur des possibilités financières ; ils ne se faisaient

aucune illusion : adopter les fantaisies de ce poète, ç'eût été, à brève échéance, le désastre et la ruine.

Et Poe, point découragé, s'en allait. Il allait tenter la fortune ailleurs, ou bien, — ce qui était le rêve le plus intime de sa pensée, — il combinait mille projets pour se passer des capitalistes, pour parvenir à établir une revue selon ses vœux, pour mettre sur pied, avec le concours d'amis ou de ses admirateurs, ce *Penn Magazine* auquel il pensa longtemps, ou ce *Stylus* qu'il aurait tant aimé voir prendre forme, ou pour métamorphoser, quand il en fut devenu le directeur, ce *Broadway Journal* qui ne vécut pas assez pour qu'il y pût réaliser ses désirs (1).

(1) Dès le mois de juin 1840, *The Penn Magazine* était annoncé comme devant paraître à partir du 1er janvier suivant. La date fut reportée ensuite au 1er mars 1841, et un prospectus signé par Edgar A. Poe fut largement distribué. M. Woodberry (I, 271) le reproduit tout entier. Lors des tentatives subséquentes et des essais de lancement du *Stylus*, il fut, à peu de détails près, repris et répété. Ce à quoi tendra avant tout le périodique projeté par Poe, c'est à « imprimer à ses pages une *personnalité*

Pas une heure de son existence il n'a été accordé à Poe d'essayer la vie littéraire de combat, d'action, telle qu'il l'eût aimée. Tenu en bride par des considérations extérieures, par le respect des entreprises d'autrui qu'il

qu'il estime essentielle au bon succès de ces publications; c'est pourquoi il est désirable qu'un seul cerveau assume la direction de l'entreprise. C'est lui et ses idées qui s'exprimeront dans son magazine. Dans l'analyse critique des livres nouveaux, il ne se départira pas de cette sévérité critique qu'on lui a parfois reprochée, pour autant que le sentiment du juste l'y autorisera. Sans doute la suite des années écoulées a pu calmer un peu sa pétulance d'autrefois, mais non corrompre la rigueur de sa critique; il n'en est pas encore arrivé à ne lire les livres qu'au gré du communiqué des éditeurs, ni à supposer que l'intérêt des lettres n'ait aucun rapport avec l'intérêt de la vérité. La critique qu'on trouvera dans le *Penn Magazine* sera absolument indépendante : fondée sur les seules règles de l'Art, qu'elle analysera et discutera à l'occasion, à l'écart de toute attaque aux personnes, ne connaissant de crainte que celle d'outrager le vrai, ne tenant aucun compte de la vanité des auteurs, des prétentions du préjugé, de la moralité des Revues, ou de l'arrogance des cercles organisés. Il s'occupera de lettres, il sera littéraire, laissant à d'autres le soin d'*instruire*, du moins en ce qui regarde les objets d'une actualité plus ou moins grave. Il se contentera de *plaire* »... etc.

était obligé de servir, il n'a pas été une seule fois le maître d'éprouver les chances de la destinée à laquelle toutes les forces de son être intellectuel aspiraient. Faute d'argent, dans la lutte pour le triomphe de ses idées littéraires il demeura un subordonné, un auxiliaire, alors qu'il portait en lui l'âme d'un chef et d'un conquérant. Les armes lui manquaient, il dépensa son temps à essayer de se les procurer.

Dans les Etats-Unis, avant le milieu du XIX[e] siècle, Edgar Poe, avec son flagrant amour de la poésie pour elle-même et rien que pour elle-même, avec l'idée sereine que toute la mission de la littérature n'est qu'une mission d'art souverain, n'était, ne pouvait être, qu'un isolé superbe. Certes, les propriétaires de revues n'étaient pas fâchés de s'attacher cet être paradoxal, exceptionnel ; son étrangeté exerçait une séduction singulière sur la curiosité des lecteurs, et, quand ils réussissaient selon leur gré à obtenir de lui, plutôt que des poèmes ou des contes, quelqu'une de ces études, de ces critiques vives, ardentes, caustiques, où il se plaisait, au nom d'un idéal tout personnel, à

flageller, à abattre les gloires du jour, les réputations établies, les succès et les situations les plus enviées, quelle bonne fortune pour leur périodique ! que de bruit, que de polémiques, de colères, et, partant, quelle réclame incomparable, et que de vente assurée !

Poe, dans tout l'éclat de sa verve, se livrait sans arrière-pensée, sans réticence, et exposait sans crainte tout ce qu'il croyait avoir à dire. La plupart du temps ses critiques visaient si droit et portaient si juste, qu'elles ne soulevaient de la part des auteurs touchés aucune réplique, par la simple raison qu'il n'y avait rien à répliquer. Seulement, et la mémoire de Poe en subit longuement, péniblement, d'effroyables conséquences, les rancunes sourdes, les haines sournoises accumulées se préparaient obscurément à agir contre lui.

On a prétendu, mais c'est encore une imputation strictement mensongère, que Poe, quand il parlait des auteurs vivants, était incapable de les estimer et de les louer.

Cependant, d'Alfred Tennyson il dit qu'il

« le regarde comme le poète le plus noble qui ait jamais vécu, qu'il l'appelle, le pense le plus noble des poètes, non parce que les impressions qu'il procure sont en tous temps les plus profondes, non parce que l'enthousiasme poétique où il amène est en tous temps le plus intense, mais parce qu'il est en tous temps le plus éthéré ; — en d'autres termes celui qui exalte le plus, et le plus pur. Nul poète n'est moins de la terre, moins terrestre (1). »

Dans *Marginalia,* un long paragraphe consacré à Tennyson débute ainsi : « Je ne suis pas sûr que Tennyson ne soit pas le plus grand des poètes... », après quoi, il revient encore sur ce jugement, et le confirme : « Alfred Tennyson, poète qui, selon notre humble et sincère opinion, *est le plus grand* qui ait jamais vécu. » Et il ajoute, dans un autre endroit (2) : « Pour Tennyson, homme doué des tendances poétiques les plus riches et les plus rares, nous avons pour lui une admiration, une vénération sans bornes. Sa *Mort d'Arthur*, son *Locksley*

(1) Dans *the Poetic principle.*
(2) Criticisms · *William Ellery Channing.*

Hall, sa *Beauté Endormie*, sa *Dame de Shalott*, ses *Mangeurs de Lotos*, son *Œnone* et maint autre poème ne sont pas surpassés, en ce qui donne à la poésie sa valeur distincte, par les compositions d'aucun auteur vivant ou mort. »

Non sans discussion, il est vrai, de la manière dont il emploie son génie, Poe célèbre et révère le génie de Charles Dickens (1) ; il vante les mérites de l'*Astoria* de Washington Irving, la haute intelligence et le savoir profond de Samuel Taylor Coleridge ; il rend hommage aux réelles qualités — qu'il

(1) Etude sur *Barnaby Rudge*, et *Marginalia* passim. Dans le *Philadelphia Saturday Evening Post*, le 1er mai 1841, Poe établissait d'avance, avec une exactitude rigoureuse, quel devait être le plan suivi logiquement par Dickens dans *Barnaby Rudge*, dont la publication venait seulement de commencer. Dickens, surpris au plus haut point par une si grande faculté de juste divination, lui adressa la lettre la plus flatteuse, en lui demandant « quel pacte le liait au diable ? » Une mutuelle sympathie s'établit entre eux ; quand Dickens vint en Amérique, Poe accourut le voir, et, plus tard, après la mort du poète, Dickens, lors de son second voyage, ne manqua pas d'aller rendre visite à Mrs Clemm, et même de la secourir discrètement dans sa détresse.

découvre — de Nathaniel Hawthorne (1) et même du « professeur » Longfellow, à qui il reproche, toutefois, son affectation, son pédantisme, sa préoccupation de didactisme, et parfois jusqu'à de prétendus plagiats.

Poe avait la hantise du plagiat, il le dénichait un peu partout avec une facilité singulière et même un peu hâtive, mais il le dénonçait aussi avec une vigueur calme et dédaigneuse en bien des lieux où il triomphait inaperçu. Aussi l'accusation de plagiat est-elle une des plus violentes sous lesquelles ceux qui le haïssaient ont tenté de le faire succomber.

Il avait, pour se procurer de l'argent, en 1839, composé, à la demande d'un éditeur, et à l'usage des écoliers, un manuel, *the Con-*

(1) Lorsque, en 1842, il parle de Hawthorne comme d'un écrivain dont « le style est la pureté même », et affirme que, des recueils de nouvelles jusqu'alors publiés en Amérique, aucun, sinon les *Tales of a Traveller* de Washington Irving, ne saurait être égalé aux *Twice-Told Tales*, Hawthorne, que Poe n'avait jamais vu, est à peu près un inconnu. Jamais, paraît-il, un hommage aussi sincère et aussi enthousiaste ne lui a été décerné.

chologist's First Book, et, dans le *Saturday Evening Post*, une note sans signature l'accusa d'avoir, à Philadelphie, publié comme original un ouvrage sur la conchyliologie, qui n'est en réalité qu'une copie, presque mot pour mot, du *Text-Book of Conchology* par le capitaine Thomas Brown, imprimé à Glasgow en 1833. Poe aurait évité toute mention de l'original anglais, bien que, dans sa préface, il prétendît avoir de grandes obligations à plusieurs savants de sa ville. De plus, assurait encore cette note, « dans la seconde édition de ce livre, qui a paru à Philadelphie, le nom de M. Poe a été supprimé sur la page de titre, et seules ses initiales ont été ajoutées à la préface. »

Or, chacune de ces assertions est fausse. L'ouvrage de Poe n'est pas un plagiat de l'ouvrage du capitaine Brown. Il n'y est fait allusion qu'aux obligations qu'il a envers deux personnes : l'une, un savant écossais, le professeur Wyatt, sans s'inquiéter de savoir si la calomnie avait été connue de Poe, a donné spontanément, dix ans après la mort du poète,

alors qu'un hasard la lui eût fait découvrir, le démenti le plus absolu à cette accusation inepte, suivi d'une explication fort simple (*Home Journal*). Il n'est pas vrai, non plus, que le nom de Poe ait été supprimé de la page de titre dans la seconde édition. Enfin, Poe lui-même a réfuté l'infamie :

« J'ai écrit ce livre », dit une de ses lettres, « en société avec le professeur Thomas Wyatt et le professeur Mac-Murtrie de Philadelphie, et mon nom y a été inscrit comme le plus connu et le plus propre à aider à sa diffusion. J'ai écrit la préface et l'introduction, et traduit de Cuvier la description des animaux... (1) »

(1) Le titre, en effet, porte : *Conchologist's first Book*... etc., *d'après Cuvier*...

IV

EDGAR POE ET SA FEMME

1836-1845

Le nombre et le ressentiment des ennemis d'Edgar Poe s'accroissaient chaque jour, et, chaque jour, il se fût senti plus délaissé, plus désespérément étranger dans le monde où le destin l'avait jeté, s'il n'avait pu se reposer sur quelques solides et pures affections toutes proches, toutes tendres et toutes dévouées.

Il avait, le 16 mai 1836, à l'âge de 27 ans, épousé sa jeune cousine, Virginie Clemm, qui, née le 13 août 1822, n'avait pas encore tout à fait quatorze ans.

Il s'était attaché tout de suite à cette enfant qu'on nous décrit extrêmement jolie, d'une intelligence claire et haute, et douée d'un sentiment musical très profond. Il s'était inté-

ressé à son éducation, et elle, de son côté, lui avait voué un culte qui, pas une heure de sa trop courte existence, ne s'est démenti.

L'union entre eux était parfaite ; une lueur d'inexprimable félicité métamorphosa la vie ardue du poète. Les obstacles, les difficultés de l'heure présente ne pesaient plus, il était entré dans une région magnifique, dans la *Valley of the Many-Coloured Grass* (1) de son imagination, loin du monde extérieur, du monde qui pour lui était le moins réel. Ah, comme allait s'ouvrir l'ère du sain, du fécond labeur, et ce fut l'ère ardente de ses meilleures collaborations aux revues, de la création de plusieurs chefs-d'œuvre : *Gordon Pym*, *Ligeia*, *William Wilson*, etc....

La jouissance par eux d'une paix parfaite émerveillait tous ceux qui les ont alors approchés. En dehors de ses obligations, sauf le temps qu'il passait forcément dans les bureaux des revues, Poe ne quittait pas la demeure où

(1) « La Vallée du Gazon Diapré », traduit Baudelaire, dans *Eleonora*.

l'enchantait la radieuse et tendre présence de sa jeune femme. Ses gains n'étaient employés qu'à assurer à Virginie un peu plus d'aisance, à introduire chez elle du bien-être. Religieusement, sans prélever la moindre somme pour ses besoins ou ses désirs personnels, il remettait ce qu'il rapportait d'argent entre les mains de Mrs. Clemm dont l'admirable sollicitude avait assumé la direction du ménage.

« Virginie », rappelait plus tard sa mère, « était linguiste excellente et musicienne accomplie, et vraiment elle était si belle ! Que de fois Eddie (1) s'est-il écrié : « Je ne vois personne d'aussi beau que ma douce petite femme. » Eddie avait des habitudes familiales, il sortait bien rarement de chez lui, même une heure, sans que sa chère Virginie ou moi-même fussions avec lui. C'était en vérité un mari affectueux et tendre, vis-à-vis de moi un fils dévoué. Il était impulsif, généreux, affectueux et *noble*. Ses goûts étaient fort simples,

(1) Diminutif d'Edgar.

et très grande son admiration pour tout ce qui était bon et beau... Tous trois nous ne vivions que l'un pour l'autre (1). »

Dans le livre vengeur et sain de M. Ingram se groupent nombreux les témoignages précieux qui confirment les souvenirs de Mrs. Clemm. En 1870, *Hearth and Home*, sous la signature A.-B. Harris, publiait les lignes suivantes :

« Elle [Virginie] paraissait avoir à peine plus de quatorze ans, belle, douce et gracieuse, — une fillette. Quiconque la voyait était séduit. Poe était très fier et très épris d'elle, et se délectait du visage rond, enfantin, de la petite personne potelée, et la mettait en contraste avec lui-même, si maigre, d'aspect si mélancolique, et elle, en retour, l'idolâtrait. Elle avait la voix d'une douceur surprenante, elle chantait délicieusement, et dans leurs jours de prospérité, quand ils habitaient dans un joli petit cottage aux confins de Philadelphie, elle avait sa harpe et son piano. »

(1) Lettre à Neilson Poe, 19 août 1860, citée par M. Ingram.

Le capitaine Maÿne-Reid, dont le nom est populaire parmi les lecteurs français, et qui fréquentait chez Poe, à Philadelphie, décrit à son tour (1) les habitudes et les hôtes de cette douce et aimable petite maison. « Poe, je l'ai connu enfermé chez lui un mois entier, travaillant tout le temps avec âpreté ; pauvrement payé, durement harcelé pour garantir des loups sa porte faiblement fermée ; seuls des amis rares et choisis entraient chez lui, et toujours le trouvaient tel qu'ils le connaissaient, hôte généreux, gendre et époux affectueux, — bref, homme parfaitement honorable... Il n'y a jamais eu, dans la liste des hommes de lettres, un biographe aussi méprisable que Rufus Griswold ; il n'y a jamais eu une aussi grande victime du mépris posthume que le pauvre Edgar Allan Poe. » De Mrs. Poe, « c'était », écrit-il, « une dame angéliquement belle de corps et non moins belle d'esprit. Aucun de ceux qui se rappellent cette fille de la Virginie (2) (et Virginie était son nom) aux

(1) *A dead man defended*, dans *Onward*, avril 1869.
(2) Erreur, elle était née dans le Maryland.

yeux noirs, aux cheveux noirs, sa grâce, la beauté de son visage, son allure modeste au point d'en être remarquable, ne contredira ce que j'en ai dit. Je me rappelle comment nous, les amis du poète, nous avions accoutumé de parler de ses hautes qualités, et, quand nous parlions de sa beauté, je comprenais bien que la teinte rosée de sa joue était trop brillante, trop pure pour être de la terre. C'était la couleur de la consomption, cette lumière triste et belle, signe d'un trépas prématuré. »

Ils partageaient joies et chagrins. Les heures positives étaient pénibles. Poe s'efforçait de son mieux de travailler, d'écrire, de gagner de l'argent, soutenu, comme il en sentait le besoin, par les consolations, les encouragements, la sympathie de sa précieuse, délicate et adorable femme, par l'esprit de sacrifice et de dévouement de sa tante et belle-mère, dont il se savait aimé comme s'il eût été réellement son fils.

J'habitais seul un monde de plaintes (1), et mon âme

(1) *Eulalie, a Song*, traduction S. Mallarmé.

était une onde stagnante, avant que la claire et gentille Eulalie devînt ma rougissante épousée, — avant qu'avec les cheveux dorés la jeune Eulalie devînt ma souriante épousée.

Ah ! non — moins brillantes les étoiles de la nuit que les yeux de la radieuse fille ! et jamais flocon que la vapeur peut faire avec les teintes pourpre et de nacre de la lune, ne peut valoir en la modeste Eulalie la plus négligée de ses tresses ! — ne peut se comparer en Eulalie les yeux brillants à la plus humble et la plus insoucieuse de ses tresses.

Maintenant le Doute, — maintenant la Peine, ne reviennent pas, car son âme me donne soupir pour soupir ; et, tout le long du jour luit brillante et forte Astarté dans le ciel, pendant que toujours, sur elle, la chère Eulalie lève son œil de jeune femme, — pendant que toujours sur elle la jeune Eulalie lève les violettes de son œil.

Le Doute, la Peine, ses premières années en avaient été considérablement obscurcies. Abandonné, incompris, méconnu par son père adoptif, par tous ceux dont il avait cherché à mériter la considération, et, plus tard, quand, au nom de l'Art sacré, il s'était choisi une voie auguste et ardue, et quand il avait, critique sévère, mais véridique et enthousiaste, soulevé sur son passage le sursaut obscur des inimitiés et des rancunes, n'eût-il pas pu pous-

ser, cependant, tant il souffrait de son atroce solitude, le cri que pousse son William Wilson : « Je soupire, en passant à travers la sombre vallée, après la sympathie, — j'allais dire la pitié — de mes semblables. » ?

Où cette sympathie, cette pitié éclairée et attentive, l'aurait-il mieux cherchée qu'auprès d'une femme douce, belle, instruite, aimante, comme on nous l'a décrite, ne connaissant de goûts que ceux de son mari, n'ayant d'aspirations, de désirs que les siens, toujours avec lui à l'unisson, entrevoyant sa grandeur dont, par le charme de toute sa personne physique et morale, elle rendait plus supportable l'amertume ?

D'amis vrais parmi les hommes, il n'en pouvait pas avoir : Kennedy avait été son sauveur, il lui marquait une constante gratitude et une profonde déférence ; Wilmer le secondait dans l'élaboration de ses revues projetées ; ils n'étaient, ni l'un ni l'autre, épris d'art et de beauté uniquement, vibrants d'indignation contre tout ce qui portait atteinte à son idée ou d'enthousiasme pour tout ce qui la forti-

fiait. Les artistes purs, les littérateurs, les poètes dont les élans ne soient pas corrompus par leurs tâches acceptées à la poursuite du gain de chaque jour, par le goût des affaires, la recherche des honneurs ou d'un vain pouvoir, qui soient, comme il était, étroitement possédés par leur art, uniquement et merveilleusement désintéressés, sont en tous temps et en tous pays fort rares, mais aux Etats-Unis, dans la première moitié du XIXe siècle, y en a-t-il eu un second ? Qui aurait pu le comprendre ? N'y fallait-il pas le simple et candide amour de sa jeune femme ? Quand Poe s'élevait contre la détestable pratique de l'art utilitaire, de l'art instructif, de l'art moralisateur, de l'art objet de luxe ou moyen d'évangélisation, qui donc en Amérique aurait pu l'appuyer, le seconder, sourire à ses idées, sinon l'adorable et puérile confiance de sa jeune femme ? Quand Poe chantait d'une voix si pure, qui donc l'aurait entendu au point de se fondre dans l'enchantement même du rythme et des images, sinon la prodigieuse clairvoyance, la bonté sereine, l'effusion sacrée

et ardente de sa chère jeune femme ? Si Poe existait, marchait devant lui, travaillait, se développait et grandissait, s'il ne jetait pas sa plume et ne désespérait pas, c'est à la seule présence, à la présence radieuse et toute modeste de sa jeune femme qu'il le devait.

Virginie était devenue à Edgar Poe sa raison d'exister, la fête de son cœur, de ses yeux, de son esprit, de tout son être. Où elle était, éclataient en pleine lumière sa volonté, ses idées, sanctifiées. Ailleurs, ténèbres redoutables et glaciales.

Commentateurs et biographes, laissez donc un peu Poe jouir, malgré une misère acharnée, de ce contentement de l'âme, de cette douce, égale, bienfaisante chaleur que procurent la paix de l'esprit, la tranquillité du cœur, la satisfaction humaine d'aimer pleinement et d'être pleinement aimé. Vous lui reprochez, en dépit des heures qu'il consacre aux labeurs acceptés dans les magazines et les revues, en dépit des multiples petites besognes accomplies pour avoir du pain le lendemain, en dépit de la création de quelques-uns

d'entre ses plus beaux ouvrages, d'avoir gaspillé les brefs instants de cette félicité passagère dans la contemplation, dans l'adoration de celle qui était l'objet de cet amour, de n'avoir pas fourni une production littéraire énorme, alors qu'il était si heureux, de n'avoir pas *travaillé* !

Qu'en savez-vous ? Qu'en pouvez-vous savoir ? Lisez-vous dans son cerveau, devinez-vous ce qui y germait, ce qui s'y préparait, ce qui en aurait naturellement éclos peu à peu, au cas où l'obstination d'une destinée contraire ne se serait de nouveau et plus cruellement que par le passé, acharnée soudain sur sa volonté et sur son courage ? Lumières d'un bonheur qui transfigure, comme une puissance méchante a vite fait de vous éteindre au cœur de l'homme ! Comme elles ont rayonné peu de temps sur le front d'Edgar Allan Poe ! comme, après l'avoir leurré d'espoir et de ravissement, elles se sont vite obscurcies !

Il ne planait dans ce ménage aucune ombre de mésentente, pas une tristesse, et, en dehors

des difficultés de la vie matérielle, pas une atteinte de souci ou de chagrin.

Et voilà qu'un soir, en chantant, tout à coup Mrs. Virginie Poe défaillit ; elle venait de se rompre un vaisseau sanguin. On désespéra de sa vie ; elle guérit, mais ce ne furent plus qu'alternatives de chute et de relèvement partiels. Elle vivait, mais ses forces déclinaient. Le lit de la malade, pour sa mère comme pour son mari, devint le centre de leurs soins, de leurs préoccupations, leur pensée unique, d'autant plus que, sans s'être communiqué leur épouvantable impression, tous deux avaient compris: elle était trop belle, d'un éclat surhumain ; c'était sur ses joues, selon l'expression dont allait user le capitaine Mayne-Reid, « la couleur de la consomption, cette lumière triste et belle, signe d'un trépas prématuré. »

La pensée entière d'Edgar Poe se concentra sur cet objet : cacher à sa femme la gravité de son état, ne laisser soupçonner à personne que lui-même s'en doutait afin de ne pas faiblir, l'environner des soins les plus assidus,

la disputer à la mort qui la guettait de près. Jamais homme ne fut plus attentif, plus soigneux, plus résolu dans cette lutte inégale. Mais il n'ignorait pas, il se rendait compte que la victoire ne pourrait lui rester, que la lente, sournoise et obstinée maladie minait la patiente ; n'importe, il ne céderait qu'à la dernière extrémité, il résisterait pour sa chère Virginie jusqu'au bout.

« L'amour qu'il portait à sa femme » selon Graham, « était une sorte de culte exalté de l'esprit de beauté, et devant ses yeux il le sentait s'éteindre. Je l'ai vu suspendu sur elle quand elle était malade avec toute l'aimante appréhension et la tendre inquiétude d'une mère pour son premier-né. D'elle la toux la plus légère causait en lui un frissonnement, un froid au cœur, qui était visible. Un soir d'été, j'étais sorti avec eux, et le souvenir de ses yeux qui la veillaient, ardemment attachés sur le moindre changement de couleur dans le visage bien aimé, me hante toujours, je m'en souviens, avec cette tension attristée. C'est cette *anticipation* de sa perte, pendant tous les ins-

tants, qui a fait de lui un homme triste et pensif, et qui a teint d'une mélodie de deuil son chant immortel. »

Tous ceux qui ont approché le jeune ménage confirment Graham ; les ennemis de Poe reconnaissent l'absolu dévouement, l'amour qu'il témoignait à sa femme. Mais le Griswold seul, qui n'entra dans leur intimité qu'assez tard, a prétendu que son union avec Virginie Clemm n'avait été qu'un mariage de convenance, et que jamais il n'avait eu pour elle aucune affection véritable (1). Mrs. Osgood, la confidente, l'amie la plus aimée du poète, affirme, au contraire, parlant de Virginie : « c'est la seule femme qu'il ait jamais aimée véritablement. »

En peignant le cottage de Philadelphie, A.-B. Harris (2) parle, lui aussi, de la maladie de Virginie : « Mrs. Poe en chantant s'était rompu un vaisseau sanguin, et depuis lors elle souffrait cent morts. Elle ne pouvait sup-

(1) Ingram, p. 176.

(2) *Hearth and Home*, 1870.

porter le moindre souffle d'air, il lui fallait des soins considérables. Tous les conforts en ce qui concerne le logement et ce qui l'environnait. ce bien-être si important pour les malades, était pour elle affaire de vie ou de mort. Et pourtant la chambre où durant des semaines elle demeurait étendue, à peine capable de respirer sauf si on l'éventait, était une petite pièce au plafond si bas par-dessus le lit étroit, que de la tête elle y touchait presque. Mais personne n'osait rien dire, M. Poe était trop sensible et trop irritable, *vif comme l'acier et le silex*, a dit quelqu'un qui l'a connu dans ce temps-là. Il n'eût pas toléré un mot touchant le danger de mort où elle se trouvait ; le mentionner aurait été le rendre fou. »

Et cependant, au milieu de telles inquiétudes, la misère talonnait Edgar Poe et le contraignait d'écrire, de tirer parti de ce qu'il parvenait péniblement à écrire, mais il savait prendre sur lui-même un empire suffisant, et son unique allègement consistait à fournir une ombre de bien-être, un léger confort à

celle qui peu à peu se mourait devant ses yeux.

« Elle avait vu que le doigt de la Mort était sur son sein, et que, comme l'éphémère, elle n'avait été parfaitement mûrie en beauté que pour mourir... (1) ».

Pendant des années ce combat obstiné se poursuivit sans rémission. Parfois Poe y perdait son énergie, et alors, impuissant à pourvoir aux besoins les plus élémentaires de la maison, on comprendra, comme A.-B. Harris, « qu'il se sauvait, et s'en allait errer par les rues au hasard, durant des heures, farouche, le cœur brisé, désespéré. » Aux jours les plus fortunés ce que la littérature lui avait rapporté était peu de chose, et il sollicita alors du gouvernement des Etats-Unis une situation, ou plus exactement, (car son dénuement était si absolu qu'il ne possédait pas une somme d'argent suffisante pour se rendre lui-même à Washington) il pria des amis de solliciter pour lui. Seulement, il avait offensé par ses critiques des hommes qui se trouvaient en situation de

(1) *Eléonora*, trad. Baudelaire.

lui nuire, et rien ne put être obtenu, sinon qu'une société, organisée dans le but de venir discrètement en aide à des infortunes que la charité publique ne pouvait pas connaître, s'offrit à lui porter secours : la fierté et la sensibilité du poète et de sa famille arrêtèrent cet élan.

Quand la maladie s'apaisait, Poe travaillait avec plus d'ardeur. Il envoyait aux revues des articles de critique, il composait surtout quelques-uns de ses contes les plus caractéristiques : *le Domaine d'Arnheim, le Mystère de Marie Roget, la Lettre Perdue, le Scarabée d'Or, le Puits et le Pendule*, etc., ce qui introduisait chez lui une aisance relative, et il entreprit alors ses premières conférences.

C'est aussi de cette époque agitée et angoissante que datent les habitudes d'intempérance qu'on lui a si durement reprochées et qui ont probablement contribué à hâter singulièrement sa fin. Il souffrait abominablement de ses propres erreurs, il détestait le lamentable désastre où il redoutait de sombrer, corps et âme, et il a lutté avec une prodigieuse obs-

tination pour se défaire de son mal. A quelqu'un qui s'étonnait de le voir maîtrisé par le fléau hideux, il écrivait, le 4 janvier 1848, ces lignes précises et douloureuses :

« Pouvez-vous faire allusion, me dites-vous, au *terrible mal* qui a causé les irrégularités déplorées si profondément ? Oui, je puis plus qu'y faire allusion. Ce *mal* est le plus grand qui puisse advenir à un homme. Il y a six ans, ma femme, que j'aimais comme jamais homme n'a aimé auparavant, se rompait un vaisseau sanguin en chantant. On désespéra de sa vie. J'avais pris congé d'elle pour toujours, et je subissais toutes les agonies de la mort. Elle guérit en partie ; et de nouveau j'espérai. Au bout d'un an, le vaisseau se rompit encore. Je traversai de nouveau les mêmes épisodes... Puis, de nouveau, de nouveau, et de nouveau encore, à intervalles variables. Chaque fois je ressentais toutes les agonies de sa mort, — et à chaque retour de la maladie je l'aimais plus chèrement, et je m'attachais à sa vie avec une opiniâtreté plus désespérée. Mais, de tempérament, je suis sensitif,

nerveux à un degré singulier. Je devenais dément, avec de longs intervalles d'un retour horrible à la santé. Durant ces accès d'inconscience absolue, je bus — Dieu seul sait combien et combien souvent. Naturellement, mes ennemis ont fait dériver la démence de la boisson, plutôt que la boisson de la démence. Or, j'avais perdu à peu près tout espoir d'une guérison durable, quand je l'ai trouvée dans *la mort* de ma femme. Oui, cette mort je la puis supporter, je la supporte comme il convient à un homme. C'est l'oscillation horrible de l'espoir au désespoir que je n'aurais plus pu supporter sans perdre tout à fait la raison. De la mort de ce qui était ma vie j'ai donc reçu une nouvelle existence, mais — oh Dieu ! — à quel point mélancolique (1). »

(1) M. Lauvrière a dû lire cette confession poignante, dont l'horrible sincérité ne saurait faire de doute pour personne ; elle est citée par M. Ingram (p. 174), et néanmoins, se basant sur les exigences de moralistes qui ne veulent pas lâcher leur victime, leur martyr, il se donne un mal infini (*op. cit.*), en s'aidant de tout l'appareil scientifique dont il a pu disposer, pour établir que Poe était dipsomane. Les témoignages, selon lesquels, de 1827 tout au moins jusqu'en 1842, Poe aurait eu des

Dans cette mesure, l'ivrognerie légendaire d'Edgar Poe est établie. Elle a été, c'est entendu, un objet de scandale, moins toutefois, remarquons-le, de son vivant qu'à partir du moment où le soin de maintenir et d'expliquer sa gloire est tombé entre les mains de moralistes, de professeurs, de haïsseurs, souvent inconscients et plus souvent hypocrites, de tout art et de toute poésie véritables. A ses dépens ils se sont évertués à dénoncer, à déplorer en la stigmatisant la ridicule et grotesque invention de quelques génies romantiques de troisième ordre, et qu'un d'eux a, un jour, nettement

heures d'ivrognerie, proviennent de sources suspectes, et ne sauraient prévaloir contre cet aveu : « Durant ces accès d'inconscience absolue [au temps de la maladie de sa femme], je bus... », ni contre cette remarque pénible et dédaigneuse : « Naturellement, mes ennemis ont fait dériver la démence de la boisson, plutôt que la boisson de la démence. » Poe n'a pas cherché une joie ni une excitation, à aucun moment de sa vie, dans la boisson. Il y a, dans des circonstances déterminées et particulièrement cruelles, puisé l'oubli tout simplement, et c'est pourquoi, au réquisitoire scientifique de M. Lauvrière nous préférerons toujours, jusqu'à démonstration contraire, cette explication plus purement humaine.

définie sous ce titre stupide : *Désordre* ET *Génie.*

Jamais le *génie* d'Edgar Poe n'a été excité ni favorisé par le *désordre* qu'apportait en son cerveau l'usage malheureux de l'alcool. Jamais il n'y a eu, au monde, un génie plus ordonné que le sien. Au fond des pires horreurs qui enténébraient sa vie, il a cherché où il a pu un répit à ses tortures, du calme, de l'oubli ; il a plongé dans l'ivresse comme dans la source d'anéantissement auquel il aspirait. Nombreux ceux qui ont plaint son infortune ; qui donc, se levant, oserait le blâmer ?

L'hérédité, excuse gratuite et sans fondement, ne doit pas être invoquée. Prévaut-elle contre des constatations acquises ? Poe adolescent, à l'Université, buvait beaucoup, et des breuvages forts ; personne ne l'a vu ivre, et quel est l'étonnant jeune homme, qui, à moins d'être faible ou malade, n'a pas, à une période quelconque, bu, par plaisir, par curiosité, pour faire comme les autres, par forfanterie, sans qu'il en soit résulté aucun dommage

pour sa santé morale ou pour sa réputation ? — A Poe on en fait un grief !

Dans une lettre qu'il adresse à Poe, T. W. White (1) donne à entendre que c'est en raison de ses habitudes d'ivrognerie qu'il est contraint, bien à regret, de le congédier du *Southern Literary Messenger.*

Toute discussion serait superflue.

Mais Poe, auparavant, était à West-Point, il a vécu, misérable, à Baltimore, auprès des siens qui se sont intéressés à lui · ni les autorités militaires ni aucun membre de sa famille n'a signalé chez lui un fait d'intempérance ; bien au contraire, on a même vanté sa sobriété. En quittant le *Messenger,* il a été employé dans diverses revues ; les propriétaires n'en ont pas redouté de hasarder leurs intérêts entre les mains du prétendu ivrogne, et, lorsqu'il les a successivement quittés, tous en ont exprimé de sincères et profonds regrets. Pas la moindre apparence de rechute, avant celle que lui-même signale et déplore.

(1) 29 septembre 1835 (Woodberry, I, 144).

On néglige de considérer dans quelle insoutenable misère il a traîné le plus grand nombre de ses jours ; on néglige de considérer que cet homme, dont la vigueur et l'activité physiques avaient causé, dans ses jeunes années, l'émerveillement de tous ceux qui l'ont approché, avait été transformé, sous l'étreinte du dénuement où presque il mourut de faim, en un pauvre être que ses nerfs tourmentaient, sujet à des attaques épileptiformes, à la merci de la moindre angoisse, sans cesse inquiet, souvent malade. Il n'était pas toujours nécessaire, hélas ! qu'il bût pour que son cerveau, anxieux et déchiré, sombrât dans un domaine voisin de la démence. « *Un seul* verre de vin faisait de lui un fou », a écrit Graham. Dès qu'il avait bu, une prostration singulière l'abattait, et le lendemain il ne vivait pas.

Plus d'un, parmi ses admirateurs, manquant des arguments véritables, s'est donné bien du mal pour repousser du pied l'ignominieuse imputation. On connaît de Baude-

laire (1) la courageuse et ingénieuse défense, et, trente ans plus tard, Stéphane Mallarmé aussi martelait une superbe et hautaine apologie (2) : « Qui sait, aux deux seules phases extrêmes de sa vie quand il trempa les lèvres dans une coupe mauvaise, vers le commencement et la fin, — si l'alcoolique de naissance qui tout le temps qu'il vécut ou accomplit son œuvre, si noblement se garda d'un vice héréditaire et fatal, ne l'accueillit, sur le tard, pour combattre à jamais avec l'illusion latente dans le breuvage le vide d'une destinée extraordinaire niée par les circonstances ! Comme de bonne heure, victime glorieuse volontaire, il avait demandé à cette même drogue un mal que ce peut être le devoir pour un homme de contracter, et sa chance unique d'arriver à certaines altitudes spirituelles prescrites, mais que la nation dont il est, s'avoue incapable d'atteindre par de légitimes moyens. »

Mieux que vous ne supposiez votre cause

(1) *Edgar Poe, sa vie et ses œuvres*, notice placée en tête du volume *Histoires Extraordinaires*, p. XXVI-XXVII.

(2) *Les Poèmes d'Edgar Poe; Scolies.*

triomphe, grands poètes fraternels, votre effort de dialectique était superflu, et ne prouve rien que la générosité de vos cœurs indignés. La grinçante dénonciation de Griswold, les insinuations lentes qui ont suivi, même les essais apeurés de relative justification ne pèsent rien contre la vérité que des documents apportent. Poe n'était pas un dipsomane, Poe n'était pas un ivrogne héréditaire ni habituel. Etudiant, il a bu beaucoup, « en barbare », vidant d'une rasade la coupe emplie d'alcool ; nous ne le rencontrons ivre au point d'en être dénoncé qu'une fois, à Richmond, quand il est obligé de laisser la direction du *Southern Literary Messenger* ; ensuite, jusqu'à l'heure amère et désespérée où sa détresse y vient puiser l'oubli, il n'est plus question de son ivrognerie. Comment sa confession ne serait-elle pas sincère ? Il s'est parfois enivré, mais, dans l'âge viril, il supportait mal la boisson. Puis il avait contracté la funeste habitude, consciemment, volontairement ; quand le motif qui l'y avait amené eut disparu, il lutta de son mieux pour s'en défaire.

« A aucune période de ma vie » a-t-il même pu écrire au docteur Snodgrass, son ami, « je n'ai été ce qu'on appelle intempérant. Je n'ai jamais eu l'*habitude* de l'ivresse. Je n'ai jamais « bu la goutte ». Seulement, durant une courte période, lorsque j'habitais Richmond et éditais le *Messenger*, j'ai, par intervalles, cédé à la tentation offerte de tous côtés par l'esprit de « bon convive » qui règne dans le Sud... Voici quatre années à présent que j'ai abandonné toute espèce de boisson alcoolique... Je ne bois que de l'eau. »

C'était en 1841. N'est-il pas permis d'affirmer que, sans les angoisses nées de la maladie atroce de Virginie, Poe dès lors n'eût jamais été repris par le désir de boire ? Il a bu pour anéantir en lui la conscience, la douleur, l'étreinte torturante d'une inquiétude sans cesse ravivée ; après quoi il reconquit son énergie ancienne, il se ressaisit : dans les trois dernières années s'il a bu quelquefois encore, c'est qu'il avait été repris momentanément dans une sorte de remous d'habitude, à des intervalles éloignés. Ses ennemis avérés sou-

tiennent qu'il n'a pas cessé de boire, qu'il est mort d'avoir bu. A part leur allégation suspecte, cela n'est établi par rien, et leur allégation même a soulevé plus d'un démenti.

Les calomniateurs n'avaient sans doute pas sali suffisamment la mémoire d'Edgar Poe. Son mauvais état de santé, rapproché de trois menus faits, qui (deux d'entre eux au moins) ne sont rapportés qu'indirectement, a suffi pour qu'on affirmât qu'il fut un opiomane. Un de ses biographes, Mrs. Weiss, raconte tenir de la sœur de Poe que, en juin 1846, rentrant à Fordham, où il habitait, « il avait demandé de la morphine » ; en novembre 1848, il écrivait à sa grande amie Mrs. Annie Richmond qu' « il avait pris du laudanum à Boston » ; et, en juillet 1849, John Sartain, propriétaire du *Sartain's Magazine* et ami de Poe, assure qu'il a demandé, étant à Philadelphie, du laudanum (1).

(1) Woodberry, II, 429 : The occasions on which opium is mentioned in his life are... suivent les trois occasions ci-dessus ; c'est donc qu'il n'y en aurait pas d'autres !

Par contre, mais ceci n'a sans doute aucun poids, Thomas Dunn English, un écrivain qui avait fait ses études de médecine et avec qui Poe s'était brouillé à la suite d'une violente querelle, et aussi le docteur John Carter (1) certifient l'un et l'autre que, jamais à leur connaissance, Poe n'avait pris d'opium, et que, s'il avait été dans l'habitude d'en prendre, il eût été impossible que, à de certains symptômes, ils ne s'en fussent pas aperçus.

Mais il y a dans la correspondance du poète, datée de peu de mois avant sa mort, cette phrase malencontreuse : « Je ne trouve absolument aucun plaisir dans les stimulants dont j'ai parfois la sottise d'user. » Voilà, dès lors, un opiomane convaincu, et M. Woodberry lui-même (2), craignant peut-être de contrister M. Emile Lauvrière en ruinant sa fameuse « thèse de psychologie pathologique », se risque à imaginer « que Poe a commencé à user de la drogue à Baltimore ; que les périodes

(1) Témoignages également rapportés par M. Woodberry, II, 429.

(2) *Op. cit.*, II, 430.

où il s'est abstenu de boire ont été des périodes où il s'est, à un degré plus ou moins modéré, adonné à l'opium ; que, en 1846-47, sur l'avis des médecins il a abandonné cette habitude ; que son état physique, son mode de vie en 1847 sont en relation avec la tentative qu'il poursuit » etc. etc. Bref, l'œuvre d'un homme de génie a été élaborée sous l'influence de l'opium.

Une polémique extrêmement grave avait mis aux prises Poe avec Thomas Dunn English, qui ne l'accusait pas moins que d'être un menteur, un faussaire, et d'avoir, dans une circonstance, escroqué une certaine somme d'argent. L'affirmation d'English, la contre affirmation de Poe portent sur des faits impossibles à contrôler. Aussi voudrait-on que les hommages rendus de tous côtés à sa scrupuleuse intégrité morale, à sa délicatesse de probité, à son très rare et très étroit sens de l'honneur en ressortent annulés. Griswold l'a accusé d'indélicatesse et d'ingratitude ; M. Woodberry, malgré sa documentation méticuleuse, redoute, croirait-on, d'aboutir à des

conclusions de nature à laver le héros de son livre des calomnies accumulées, M. Woodberry l'accable enfin en soutenant que son prétendu grand amour pour sa femme n'était qu'apparence et faux semblant ! (1)

Pourquoi ? Mais parce que Virginie n'avait que quatorze ans au moment du mariage, parce que c'était un enfant, et que Poe avait pour elle la sollicitude qu'on peut témoigner à un enfant ; parce que Poe continuait à faire son éducation, parce que, surtout, Poe aurait, pour l'épouser, mis fin à un « flirt » qu'il avait à Richmond ; parce qu'enfin, chez lui, à Fordham, chez Virginie malade il avait introduit plusieurs jeunes femmes qui étaient ses amies (2) !

(1) I, 185. From the beginning his marriage was, in a sense, no marriage ; it was a family arrangement. His love for his wife was never that of a man for woman, and Virginia, on her side, was always contented with the affection shown to a favored child. — Comparez aux témoignages, cités plus haut, en faveur de la tendresse et de l'amour de Poe et de sa femme !

(2) Une fois, une seule, Edgar Poe, retenu à New-York toute la nuit pour parvenir à placer de la copie ou pour

toute autre affaire de ce genre, dépêche à sa femme un billet ; il n'existe aucune autre trace de correspondance entre eux. Voici ce billet :

« *12 juin 1846.* — Mon cher Cœur, — Ma chère Virginie, — Notre mère vous expliquera pourquoi je m'absente d'auprès de vous cette nuit. J'ai foi que de l'entrevue qui m'a été promise résultera quelque *bien substantiel* pour moi — dans votre intérêt et le sien ; — conservez en votre cœur la plénitude d'espoir, et ayez confiance encore un peu plus longtemps. Lors de mon dernier grand désappointement, j'aurais perdu mon courage *si ce n'avait été pour vous* — ma petite femme chérie. Vous êtes à présent mon *plus grand*, mon *seul* aiguillon pour batailler contre cette vie où rien n'est en sympathie, où rien ne donne une satisfaction, contre cette vie ingrate.

« Je serai avec vous demain à [illisible] heures de l'après-midi, et soyez sûre, jusqu'à ce que je vous revoie, que je garderai d'un *souvenir aimant* vos *dernières paroles* et votre prière fervente !

« Dormez bien, et Dieu vous accorde un été paisible avec votre dévoué, Edgar. » — (Ingram, p. 308).

V

LES AMIES

FRANCES SARGENT OSGOOD, MARIE-LOUISE, STELLA

1845-1847

Il avait, de tout temps, recherché et aimé la société des femmes, et un certain nombre de femmes se plaisaient dans sa société.

Quelles étaient ces femmes ? Comment les avait-il connues ?

La situation d'Edgar Poe s'était depuis quelque temps singulièrement modifiée. Il n'était plus seulement redouté pour ses critiques ; ses contes qui, de 1843 à 1845, avaient paru presque de semaine en semaine lui avaient assuré l'attention d'un plus grand nombre de lecteurs, quand, le 29 janvier 1845, fut publié dans l'*Evening Mirror* le plus fameux de ses poèmes,

le Corbeau. Du coup Poe se trouva célèbre, recherché dans les salons de New-York, il devint, comme on disait, le « lion » de la saison.

Le « lion » de la saison se débattait au milieu de circonstances pénibles. Sa femme malade avait besoin de soins assidus et coûteux, les collaborations aux revues, chichement rétribuées (pour *le Corbeau* il avait touché dix dollars) ne le sortaient pas du dénuement. Lui-même en 1844 fut longuement malade ; à plusieurs reprises il se trouva contraint d'emprunter à ses amis, notamment à Griswold avec qui il s'était lié lorsque, en avril 1842, quittant Philadelphie pour rentrer à New York, il eût résigné entre ses mains la direction du *Graham's Magazine.* Il est attaché à l'*Evening Mirror,* il va passer au *Broadway Journal.*

Mais le voici attiré dans tous les salons où fréquentent, à New York, les lettrés, les amateurs, les auteurs de toutes catégories.

Partout on parle de lui. Sa renommée se répand en Europe, ses contes sont publiés simultanément à New York et à Londres (1845),

le *Corbeau* était lu dans le monde entier ; Miss Elizabeth Barrett (plus tard Mrs. Browning) racontait à un correspondant : « cet ardent ouvrage ! quelle puissance on y sent ! *Le Corbeau* a produit une sensation, une « bonne horreur » ici, en Angleterre. Quelques-uns de mes amis sont pris par la terreur, d'autres par la musique. On m'a parlé de personnes *hantées* par le *Nevermore*, et je connais quelqu'un qui possède un *buste de Pallas*, et ne peut plus le regarder au crépuscule. Notre grand poète, M. Browning, l'auteur de *Paracelse*, etc... est plein d'enthousiasme et d'admiration pour le rythme du poème. »

Au surplus, Poe ne s'était pas laissé amollir par cet universel engouement ; il ne cachait pas que, à son avis, plusieurs de ses poèmes plus anciens étaient supérieurs au *Corbeau*, et, entre tous, non sans raison sans doute, il rappelait ce bijou d'émotion tremblante et délicate, *la Dormeuse* : « A minuit, au mois de juin, je suis sous la lune mystique... »

En 1841, une version de *The Murder in the Rue Morgue* paraît dans le *Charivari* ; sous le

titre *l'Orang-Outang, le Commerce, la Quotidienne* la reproduisent. Madame Isabelle Meunier traduit plusieurs contes qu'insèrent *la Démocratie pacifique* et d'autres périodiques avant qu'elle les réunisse en volume en 1846, tandis que M. E. D. Forgues en fournit, dans *la Revue des Deux Mondes* un commentaire critique des plus curieux. Sa gloire est établie; tout le monde veut le connaître ; Lowell écrit à sa louange une étude documentée qui, sous certains rapports, demeure, assure-t-on (1), ce qui en ce genre a paru de plus complet.

Et c'est ainsi que Poe entre en relations avec les poétesses de New York, qui l'accueillent, l'admirent et s'empressent autour de lui dans tous leurs cercles et dans toutes leurs coteries.

« On ne saurait » rappelle Edmond Clarence Stedman, dans *Poets of America* (1893), « commencer l'examen le plus superficiel de notre littérature, sans être frappé de la part que les femmes ont prise à son développement... Les noms de Marie Lowell, de Mrs. Osgood, de

(1) Ingram, p. 228.

Mrs. Whitman,... dont quelques-unes ont passé, sont aimés par un grand nombre. » Ce sont ces femmes-là qui, à partir de 1845, environnent Poe de leur sympathie, de leurs louanges, de leurs flatteries, et, quelques-unes, de leur amitié.

Dans sa belle demeure de Waverley Place, Mrs. Botta, connue comme poète sous le nom de Miss Anne Charlotte Lynch, les réunissait un soir par semaine. C'était une femme d'aspect à la fois gracieux et digne, avec des yeux intelligents et expressifs (1). Elle avait auprès d'elle, le plus souvent, Mrs. Gouve-Nichols, infatigable conférencière à qui étaient familiers les sujets les plus différents ; elle était mesmérienne, swédenborgienne, phrénologue, homéopathe, cent autres choses encore ; Mrs. Elizabeth Oakes-Smith, de qui les vers avaient gagné l'estime de Poe ; Miss Margaret Fuller qu'il allait un jour dans une lettre familière (2) appeler « cette détestable vieille fille », Mrs.

(1) Poe : *the Literati of New-York.*

(2) Lettre à F. W. Thomas, 14 février 1849, citée dans Woodberry, II, 296.

Elizabeth Frieze Ellet, et pour finir (heureusement !) Mrs. Frances Sargent Osgood, qui ne tarda pas à se faire sa confidente et son amie.

Fille d'un riche négociant du nom de Locke, elle avait, toute jeune, épousé le peintre S. Osgood qui jouissait d'une belle réputation de talent. De 1834 à 1840, ils avaient séjourné en Europe, et c'est à Londres qu'elle avait imprimé ses premiers vers. Poe les connut, et en parla avec enthousiasme. Comme les Osgood habitaient déjà New York quand Poe vint s'y fixer, ils ne tardèrent pas à s'y connaître.

« Je l'ai rencontré pour la première fois », écrit-elle, « à Astor-House. M. Willis, quelques jours auparavant, m'avait, à la table d'hôte, remis cet étrange et pénétrant poème intitulé *le Corbeau*, en me disant que l'auteur voulait connaître mon opinion. L'effet en fut sur moi si singulier, si pareil à « une musique ensorcelante et non terrestre » que ce fut presque avec un sentiment d'épouvante que j'appris qu'il désirait m'être présenté. Mais je

ne pouvais refuser sans paraître ingrate, car on venait précisément de me dire quel éloge enthousiaste et trop partial il avait fait de mes écrits, dans sa conférence sur la littérature américaine. *Je n'oublierai jamais le matin* où pour le recevoir je fus mandée dans le salon par M. Willis. Avec sa belle et fière tête toute droite, ses yeux noirs où étincelaient les feux électriques du sentiment et de la pensée, cette fusion étrange et incomparable de douceur et de hauteur dans son expression et dans ses manières, il me salua, calme, grave, presque froid et pourtant avec un tel empressement que je ne pouvais m'empêcher d'en être profondément impressionnée. A partir de ce moment, et jusqu'à sa mort, nous fûmes amis. »

De l'un à l'autre s'exerça une influence considérable : elle lui prodiguait son charme, ses encouragements, ses consolations ; lui la grande leçon de ses idées littéraires et de ses hauts principes. Bientôt elle donna à *Broadway Journal* un petit poème où s'épanchait la reconnaissance de son cœur et de son esprit :

A...

« Dans le Ciel habite un esprit dont les fibres du cœur font un luth. »

EDGAR POE.

Je ne puis pas dire *au monde* comment tressaille mon cœur à chaque touche qui court au long de ta lyre ; comment la Nature farouche et l'Art merveilleux se fondent en beauté dans ton chant passionné.

Mais ceci *je le sais* — que, dans tes sommeils enchantés, le poète du Ciel, Israfel — plein d'ardeur musicienne a enseigné l'harmonie de ses propres doux accents, et disposé — pour s'accorder avec la sienne, — ta lyre glorieuse !

A quoi Poe, dans le même journal, répondit (1) :

A. F. S. O.

Tu voudrais être aimée ? Donc que ton cœur ne s'écarte de son sentier présent ! Etant de tout point ce que tu es maintenant, ne sois rien de ce que tu n'es pas. Ainsi, pour le monde, tes nobles façons, ta grâce, bien plus que la beauté, seront un thème sans fin de louange ; à l'amour — un simple devoir.

Elle vint chez lui fréquemment, se plaisant auprès de Virginie, qui l'avait prise aussi en grande affection. « C'est dans sa demeure si

(1) Traduction S. Mallarmé.

simple et pourtant si poétique que le caractère d'Edgar Poe m'apparaissait dans sa plus belle lumière. Enjoué, affectueux, spirituel, alternativement docile et bourru comme un enfant dépité, tel il était envers sa jeune et gentille femme qu'il idolâtrait, et pour tous ceux qui venaient il avait, même au milieu de ces besognes littéraires les plus harassantes, un mot aimable, un sourire accueillant, une grâce attentive et courtoise. A son pupitre, sous le portrait romantique de sa Lénore aimée et perdue, il restait assis des heures, patient, assidu, sans se plaindre, notant de son exquise écriture claire, avec une rapidité presque surhumaine, les éblouissantes pensées, les « rares et rayonnantes » imaginations, à mesure qu'elles s'allumaient dans son merveilleux cerveau toujours en éveil. Je me rappelle, un matin vers la fin de son séjour dans notre ville (1),

(1) Au début de l'été 1846, Poe quittait New-York et allait habiter, dans les proches environs, un petit cottage, à Fordham (aujourd'hui englobé dans la ville), afin que sa femme y respirât un air plus salubre. Ce fut son dernier domicile.

il paraissait plus gai, plus en train que de coutume. Virginie, sa douce femme, m'avait d'une façon pressante invitée à les venir voir... Je le trouvai qui achevait sa série d'articles sur *The Literati of New York.* — Voyez, dit-il, en déployant, avec un rire de triomphe, plusieurs rouleaux de papier étroit. Je vais vous montrer, par la différence de leur longueur, les différents degrés d'estime où je tiens notre gent littéraire. Dans chacun, un de vous est enroulé et dûment discuté. Venez, Virginie, aidez-moi. — Et il les déroulait l'un après l'autre. A la fin ils en prirent un qui semblait interminable. Virginie en riant courut dans un angle de la chambre en tenant un des bouts du rouleau, et son mari tenant l'autre bout dans l'angle opposé. — Et de qui avez-vous à ce point longuement découvert la longue excellence ? demandai-je. — Ecoutez-la, s'écria Virginie ; comme si son petit cœur vaniteux ne lui avait pas dit que c'est elle ! (1) »

(1) Ce passage, ainsi que le précédent, de la lettre de Mrs Osgood a été également rapporté et traduit par Baudelaire, dans son introduction (*Edgar Poe, sa vie et ses œuvres*) aux *Histoires Extraordinaires.*

Poe, dans ces réunions hebdomadaires, chez Miss Anna Lynch et ailleurs, se montrait toujours plein de cette distinction aisée, de cette grâce de l'esprit que Mrs. Oakes-Smith caractérise en ces termes : « Ses manières étaient raffinées et charmantes, sa conversation était d'un gentleman et d'un lettré. Quelle qu'ait pu être sa carrière antérieure, rien dans son maintien n'indiquait ses excès. Il se plaisait dans la société des femmes supérieures, il était très sensible à la grâce et aux nuances de l'expression. Il écoutait admirablement, il observait, sans être importun. » Et, remarquait plus tard Mrs. Whitman, « de même que De Quincey, il ne supposait jamais une chose, il la savait toujours. »

Quand l'état de sa santé le lui permettait, Virginie l'accompagnait. Elle parlait peu, mais elle charmait tout le monde par la douceur et la beauté de son visage fin et expressif. Tout le monde était frappé de l'attention affectueuse que montrait envers elle son mari. Elle, en retour, s'efforçait d'égayer son humeur toujours inquiète et attristée, et c'est ainsi qu'elle

avait spontanément prié Mrs. Osgood de ne pas manquer de le voir souvent, de ne pas manquer de lui écrire quand elle s'absentait, estimant pour lui son influence à ce point favorable et bienfaisante.

De cette longue correspondance, amicale et confiante, la haine et la perfidie cherchèrent à tirer parti de façon à les perdre, l'un et l'autre, dans la considération du public, dans l'estime de Virginie.

Avec non moins de faiblesse que d'indulgence, M. Ingram se refuse à citer le nom de celle par qui cette machination fut conduite : son nom, dit-il, est trop mort, et nous respecterons son sexe. Mais d'autres biographes l'ont imprimé et dénoncé ; le voulût-on, il n'est plus possible de le taire.

Parmi les poétesses et les bas-bleus de Waverley Place, Mrs. Ellett, Mrs. Elizabeth Frieze Ellett, — qui, au même titre que les autres, était reçue à Fordham et collaborait au *Broadway Journal,* — s'était mis en tête de conquérir à son profit sa faveur exclusive, de l'attacher à sa seule personne, de se débarrasser

de ses rivales. Un jour, elle aperçut, en entrant chez Poe, une lettre de Mrs. Osgood, décachetée. Elle en parla à ses bonnes amies, qui d'un commun accord décidèrent qu'il fallait ouvrir les yeux à Mrs. Osgood sur son « imprudence ». Elle s'y prirent si bien que, le lendemain, Miss Margaret Fuller et une autre se présentèrent inopinément chez Poe, et lui réclamèrent, au nom de leur amie, les lettres qu'elle lui avait écrites. Poe en demeura suffoqué ; sa stupeur, sa douleur atteignaient un degré inimaginable ; soudain une exaspération le secoua, il ne cacha pas à ces gracieuses émissaires l'opinion qu'il prenait de « leurs bons offices » et s'emporta enfin jusqu'à s'écrier : « Quant à Mrs. Ellett, elle aurait mieux fait de réclamer ses propres lettres. » — « Dans l'ardeur de la passion », confesse-t-il, piqué jusqu'à la démence par leur inconcevable perfidie, et par la grossière injure qu'une jalouse avait dirigée *contre nous tous*, j'ai eu le tort de dire une chose que je n'aurais pas dû dire. Je n'eus pas plus tôt prononcé ces mots que j'en sentis l'indignité. Je sentais, en même temps, que, si

consciente qu'elle dût être de sa propre vilenie, elle aurait toujours le droit de me reprocher, quelles qu'aient été les circonstances de fait, d'avoir trahi sa confiance. » C'est pourquoi, ayant, comme on l'exigeait, rendu les lettres de Mrs. Osgood, Poe, demeuré seul, fit un paquet des lettres de Mrs. Ellett, y inscrivit son nom et son adresse, et alla les déposer chez elle. Elle aurait pu reconnaître qu'il faisait ainsi de son mieux pour atténuer le tort involontaire que lui pouvaient causer ses paroles intempestives : combien d'autres auraient conservé les lettres pour s'en prévaloir ou pour menacer de s'en servir à l'occasion. Mais la colère et la rancune de la dame ne s'apaisèrent jamais ; elle conçut pour se venger un plan diabolique et tenace.

En présence de témoins il avait prétendu posséder d'elle des lettres ; les avait-il restituées, nul, sinon elle et lui, ne le pouvait savoir ; elle députa donc successivement ses frères et son beau-frère pour les lui réclamer : ou Poe se refusait à s'en dessaisir, les possédant, ou, ayant prétendu qu'il les possédait, il s'était vanté, il avait menti !

Toutefois l'amitié de Mrs. Osgood et de Poe demeura intacte, une correspondance nouvelle et régulière se rétablit entre eux, d'autant plus que, les Osgood ayant quitté New York, ils n'eurent même plus jamais l'occasion de se revoir.

Dans le cottage de Fordham, Poe aimait cacher sa vie, il y travaillait, il s'y prodiguait à alléger de son mieux la maladie abattue sur sa frêle et tendre femme ; mais lui-même, malade, ne parvenait qu'au prix de difficultés de plus en plus invincibles, à pourvoir aux besoins les plus immédiats. C'est alors que leur pauvreté, leur situation de santé misérable, l'impossibilité d'écrire où ses souffrances le mettaient, furent d'abord portées à la connaissance du public par une note insérée dans l'*Express,* puis par un long article de Nathaniel P. Willis, dans le *Home Journal* : « M. Edgar Allan Poe » y peut-on lire, « M. Edgar Allan Poe et sa femme sont tous deux dangereusement malades, et ils souffrent parce que leur manquent les objets les plus communément nécessaires à la vie. Voici donc

un des plus fins lettrés, un des hommes de génie les plus originaux, un des plus actifs entre ceux qui exercent la profession des lettres dans notre pays, qu'une momentanée interruption de son travail, en raison de maladies corporelles, jette immédiatement sur le même niveau que les sujets ordinaires de la charité publique. » Et Willis s'indignait qu'il n'existât aucune institution qui assurât, aux savants, aux artistes, aux hommes de lettres tombés dans le dénuement ou atteints par la maladie, un toit, quelque subsistance, le moyen de se reposer au moins jusqu'à ce qu'ils soient en état de se remettre au travail.

Poe lut cet article, et tout aussitôt répondit : « Mon cher Willis, ...puisque la chose est faite, puisque ce qui concerne ma famille a été de la sorte étalé sans pitié devant le public, je n'aperçois aucun moyen d'éviter d'expliquer au public ce qui est vrai et ce qui est inexact dans le rapport qu'on lui a fait.

« Or, que ma femme soit malade, c'est vrai, et vous pouvez comprendre avec quelle douleur j'ajoute que cette maladie, désespérée dès

le début, a été augmentée et précipitée par la réception, à deux époques différentes, de lettres anonymes (1), renfermant, l'une la note dont on fait à présent état (2), l'autre ces calomnies qu'ont publiées Mm..., et dont j'espère bien obtenir réparation devant les tribunaux (3).

« Quant au fait que j'ai été malade moi-même longuement et dangereusement, et que ma maladie a été bien connue par mes confrères de la presse, la preuve la meilleure en est fournie par les innombrables notes contenant des injures personnelles ou littéraires dont j'ai récemment été assailli. Mais à cela le remède viendra de lui-même. Au premier aspect de ma prospérité revenue, les gentlemen qui autrefois me flagornaient se ressaisiront et me flagorneront de nouveau. Vous, qui me con-

(1) Ces lettres anonymes, et d'autres encore, on l'a su plus tard, étaient expédiées par Mrs Ellett.

(2) La note de l'*Express*.

(3) L'imbroglio le plus confus, où, aux accusations de Thomas Dunn English, se mêlent rancunes et colères soulevées par la publication de *The Literati*. — Poe obtint, en effet, des tribunaux les dommages-intérêts qu'il réclamait.

naissez, comprendrez que je ne parle de ces choses que parce que, dans une certaine mesure, elles ont contribué à illuminer les ténèbres de mon infortune par un doux et point déplaisant sentiment mêlé de pitié, de gaîté et de mépris.

« Que, conséquence inévitable d'une maladie aussi longue, j'aie manqué d'argent, ce serait sottise de le nier, — mais que jamais j'aie matériellement souffert de privations, par delà les limites de ma capacité à souffrir, cela n'est absolument pas vrai. Que je sois « sans amis » c'est une calomnie grossière à laquelle j'en suis sûr, vous n'avez jamais pu croire, et que mille hommes au cœur noble auraient raison de ne pas me pardonner de laisser passer sans la signaler et sans la démentir. Rien que dans la ville de New York, je citerais aisément cent personnes à qui — si l'heure en était venue — j'aurais pu m'adresser et je me serais adressé pour être secouru, avec une confiance absolue et sans aucun — absolument aucun — sentiment d'humiliation.

« Je ne pense pas, mon cher Willis, qu'il

soit besoin de rien ajouter. Je vais mieux, je puis même affirmer — si c'est une consolation pour mes ennemis, — que j'ai peu la crainte de me porter plus mal. La vérité, c'est que j'ai beaucoup à faire, et j'ai pris la résolution de ne pas mourir avant que tout soit fait (1). »

De vrais amis le soutenaient, le secondaient, mais la misère, que la fierté de Poe dissimulait, était extrême en vérité : « Un jour, écrit Mrs. Gove-Nichols, je fus voir Virginie « dans sa chambre à coucher. Tout y était si bien rangé, si purement propre, si resserré et si marqué de misère, que je regardai la pauvre souffrante avec la même affliction du cœur qu'un pauvre ressent pour un pauvre. — Il n'y avait pas de couverture sur le lit, qui n'était qu'une paillasse, mais il y avait un couvre-pieds, aussi blanc que la neige, et des draps. Le temps était froid, et la malade avait de ces terribles frissons qui accompagnent la fièvre dans la consomption et dans la phtisie. Elle était étendue sur la paillasse, enveloppée dans

(1) Ingram, p. 317.

le pardessus de son mari, et sur sa poitrine un grand chat couleur écaille. Le merveilleux chat semblait conscient de sa grande utilité. Le pardessus et le chat constituaient les seuls moyens de se réchauffer qu'avait la malade, sauf que son mari lui tenait les mains, et sa mère les pieds. »

Au sortir de cette visite, Mrs. Gove-Nichols se précipita à New York chez une dame dont elle appréciait le grand cœur et l'âme généreuse. Celle-ci expédia aussitôt un lit de plumes, des couvertures en grand nombre et d'autres objets utiles, puis, ayant recueilli en quelques jours une somme de 60 dollars parmi ses plus proches relations, elle les porta elle-même au poète, et, à partir de ce moment, s'institua la gardienne, « l'ange tutélaire », dit M. Ingram, la consolatrice et l'amie du ménage infortuné.

C'était Mrs. Marie-Louise Shew, fille d'un médecin, et qui elle-même avait étudié la médecine ; son concours dévoué n'en fut que plus précieux à Edgar Poe et à sa femme. Mais surtout la discrétion chaleureuse de ses soins

toujours fervents, la simplicité, l'énergie douce de sa présence transfigurèrent un peu l'atroce réalité de toutes ces angoisses et de ces ténèbres.

Les événements se précipitaient. Aux maux physiques de Virginie l'ignoble vengeance de Mrs. Ellett venait ajouter une surexcitation, une anxiété morale terribles. Toutes les accusations dont, profitant du silence momentané de Poe malade, ses ennemis le harcelaient, — et que, au besoin la hideuse femelle devait se faire un jeu de susciter, — parvenaient à Virginie dans des envois anonymes. Poe a toujours considéré que la fin de sa femme en fut hâtée. Elle s'affaiblissait, elle s'éteignait peu à peu, de sorte que, le 29 janvier 1847, Poe eut à adresser à Mrs. Shew la lettre que voici :

« Très bonne — très chère amie, — Ma pauvre Virginie vit encore, bien qu'elle décline rapidement et ait à supporter en ce moment des douleurs atroces. Puisse Dieu lui accorder assez de vie pour vous revoir et vous remercier une fois de plus ! Son cœur est plein à en déborder, ainsi que le mien, d'une reconnais-

sance sans bornes, indicible, pour vous. De peur de ne plus jamais vous revoir, elle me charge de vous dire qu'elle vous envoie son plus tendre baiser d'amour, et qu'elle mourra en vous bénissant. Mais venez, — venez demain ! Oui, je *serai* calme, — je serai tel que si noblement vous souhaitez de me voir. Ma mère aussi vous envoie « son affection et ses remerciements les plus chauds. » Elle me prie de vous demander de vous arranger, si possible, de façon à pouvoir rester avec nous la nuit prochaine. ...Le ciel vous bénisse, et adieu. »

Le jour même Mrs. Shew accourut. Mais bientôt, dans le but de faire quelques emplettes nécessaires, comme elle se disposait à sortir, Virginie prit sous son oreiller un portrait de son mari, et le lui mit dans la main, en même temps qu'une petite boîte à bijoux qui avait appartenu à la mère du poète ; après quoi elle lui demanda de lire une vieille lettre déchirée, et un fragment d'une autre lettre, par elle précieusement conservés, et qui, écrites par la seconde femme de M. Allan, anéantis-

saient l'accusation, portée contre lui, d'avoir été la cause de querelles et de mésententes dans la maison de son père adoptif.

Le lendemain, Virginie Poe n'était plus. Mrs. Shew, qui avait adouci ses dernières heures, se chargea encore des soins à donner à la morte. « Mrs. Shew a été si bonne pour elle » disait Mrs. Clemm, « elle l'a veillée, tant qu'elle vivait, comme une sœur pleine d'affection, et, morte, elle l'a, pour le tombeau, habillée de linge fin. »

L'enterrement se fit par un jour morne et désolé. Poe était vêtu, n'en possédant pas d'autres, de son vieux manteau de soldat, celui-là même, qui, aux jours de détresse, avait servi de couverture à Virginie malade.

Il demeura plongé dans une sorte de torpeur apathique, il n'avait plus la conscience de ce qui se passait autour de lui, ses nerfs que la résistance de sa volonté et de son courage avait tendus à l'excès, se détendirent, et il se trouva obligé, une fois de plus, de s'aliter. Fidèle à la promesse qu'elle avait faite à

Virginie, Mrs. Shew l'entoura de ses soins fraternels, et bientôt la guérison sembla proche.

Son premier souci, durant sa convalescence, fut de faire parvenir à son amie les vers suivants :

A. M. L. S. — De tous ceux qui saluent ta présence comme le matin, — de tous ceux pour qui ton absence est la nuit, — le total effacement du sacré soleil dans le haut ciel, — de tous ceux qui, pleurant te bénissent journellement à cause de l'espoir — de la vie — ah ! surtout de la résurrection de la foi au fond d'eux — ensevelie — cela en vérité — en vertu — en humanité — de tous ceux qui, sur le lit inconsacré du désespoir gisant pour mourir, se sont soudainement levés à tes paroles murmurées doucement « que la lumière soit ! », à tes paroles murmurées doucement qui eurent pour accomplissement le séraphique élan de tes yeux, — de tous ceux qui te doivent le plus — dont la gratitude de plus près ressemble au culte — oh rappelle-toi le plus vrai — le plus fervemment dévoué, et pense que ces faibles lignes sont écrites par lui — par lui qui, comme il les trace, tressaille de penser que son esprit est en communion avec celui d'un ange (1).

Déjà il se remettait, avec la patience et l'énergie nécessaires, à des besognes pour assurer, à sa mère et à lui, les moyens de sub-

(1) Trad. Mallarmé.

sister, quand, de nouveau, la maladie le saisit, il fut en danger de mort. Mrs. Shew pourvut encore aux urgentes nécessités, et même s'établit auprès de son lit garde-malade. Les notes d'un journal qu'elle tenait ont été communiquées à M. Ingram : « J'ai fait » y est-il dit, « mon diagnostic, je l'ai montré au grand docteur Mott ; je lui ai dit que, au mieux, quand M. Poe était bien, son pouls battait seulement dix pulsations régulières, après quoi il était en suspens, ou intermittent. Je prononçai que, dans le meilleur état de santé, il avait une lésion d'un côté du cerveau, et, comme il ne pourrait supporter de stimulants ni de toniques sans devenir fou, je n'avais pas grand espoir qu'il pût être relevé de la fièvre cérébrale que lui avait donnée une fatigue extrême de l'esprit et du corps, le réel dénuement, la faim et le froid ayant été supportés par ce mari héroïque afin de procurer de la nourriture, des médicaments et quelque bien-être relatif à sa femme qui se mourait (1) si bien

(1) Voici, selon Mrs Whitman, un exemple de la manière dont on a, généreusement, jugé ce dévouement

que l'épuisement, l'absence de vie étaient si proches à chaque réaction de la fièvre que même les sédatifs devaient être administrés avec une extrême prudence... Depuis le moment où la fièvre lui est venue jusqu'à ce que j'aie pu ramener son pouls à quatre-vingts battements, il me parlait sans cesse de son passé, qui m'était entièrement nouveau, et souvent il me demanda d'écrire pour lui ses idées, car il avait, disait-il, promis ses prochains essais à tant d'avides éditeurs que, non seulement ils diraient qu'il n'avait pas tenu sa parole, mais qu'ils se vengeraient encore en disant de lui toute sorte de mal, s'il venait à mourir. »

Enfin il put reprendre peu à peu ses collaborations, il s'offrit à faire des tournées de

« héroïque » : « On a été jusqu'à dire qu'il rechercha délibérément la mort de sa femme pour pouvoir embaumer sa mémoire dans d'immortels chants funèbres ! — Et le *Fraser's Magazine* répète cette infamie, et le Rév. George Gilfillan raconte qu'il causa la mort de sa femme afin de se procurer un thème convenable pour *le Corbeau* ! » (S. H. Whitman, p. 24.) — Simple remarque : Virginie mourut en janvier 1847 ; *le Corbeau* avait paru le 29 janvier 1845.

conférences, mais longtemps il resta trop faible pour fournir la même somme de travail que par le passé.

Il sortait peu de sa petite maison de Fordham, il y cultivait des fleurs, il s'y intéressait à son chat et à des oiseaux. De loin en loin il recevait des visites d'amis, qu'il accueillait toujours avec la même bonne grâce et la même cordialité. Mrs. Shew venait plus souvent. Il la taquinait un peu, parce que, de son propre aveu, elle ne connaissait rien de ce qu'il avait écrit, de ses contes ni de ses poèmes ; mais « elle était un repos pour son esprit, » disait-il. Cependant, nous savons qu'elle lui donna le sujet et la première idée de son beau poème « *les Cloches* » et qu'elle éprouva une grande joie à le lui voir composer presque tout entier sous ses yeux. Elle le choyait avec une ferveur de sœur aînée très attentive, elle surveillait étroitement sa santé, sachant trop bien, ainsi qu'elle l'a elle-même écrit, qu'il y avait peu de chance qu'il vécût longtemps, tant les douleurs et la privation l'avaient usé avant l'âge. Même, elle lui en

avait donné le conseil, ce qui pourrait le sauver de mourir soudainement serait qu'il menât une existence bien régulière et bien calme, auprès d'une femme assez aimante et assez énergique pour diriger ses affaires.

La vie régulière et calme, à Fordham, Edgar Poe la pratiquait de son mieux. Elle était studieuse et prudente ; il ne quittait guère Mrs. Clemm que pour entreprendre parfois de longues courses à travers la campagne. « Mes habitudes » déclare-t-il, « sont d'une parfaite sobriété. Je n'omets rien du régime naturel nécessaire à ma santé, c'est-à-dire que je me lève tôt, je mange modérément, je ne bois que de l'eau, et je prends de l'exercice en plein air, abondamment et régulièrement. C'est là ma vie privée; ma vie de travail littéraire échappe, et pour cause, aux yeux du monde. Je ne désire la société que lorsque j'ai été excité par la boisson. Alors seulement je vais — je veux dire j'avais pris la coutume d'aller chez des amis, lesquels m'ayant vu rarement, ou en réalité jamais, autrement qu'excité, admettent comme établi que je le suis toujours. Ceux

qui *réellement* me connaissent, me connaissent mieux. En attendant, je veux tirer profit de l'erreur générale. Mais c'en est assez : les raisons qui m'affolaient jusqu'à me faire boire ne sont plus, et j'ai pour toujours cessé de boire (1). »

Le cottage de Fordham attirait, outre les amis, des visites moins agréables, que la facilité et l'indulgence imprudente de Poe à l'égard des femmes écrivains n'avaient que trop provoquées. Mrs. Shew y a rencontré parfois « une foule de cette engeance déplorable issue des milieux littéraires, de ces pestes femelles » qui voulaient faire la connaissance du poète en renom et obtenir de sa plume quelque article de critique *amical* en leur faveur. Souvent elles restaient assises dans la petite chambre de Mrs. Clemm, à attendre l'homme de génie qui s'était évadé au dehors, pour leur échapper, dans les champs ou dans la forêt, ou dans les cours de l'école catholique voisine. « Un jour, je me souviens,

(1) Ingram, p. 335.

ajoute-t-elle, Mrs. Clemm m'envoya en grand mystère à sa recherche, et je le découvris, assis sur un rocher, qui marmottait son désir de mourir pour être débarrassé de ces pestes littéraires. Je lui plaisais à cause de mon ignorance et, sans doute, de mon indifférence aux honneurs mondains, et il se lamentait, avec un vrai chagrin, chaque fois que je redevenais semblable aux autres en raison de mes devoirs et de ma situation. »

Ses devoirs, sa situation, — les préjugés ou convenances de sa situation mondaine — la reprirent au point que, après s'être dévouée auprès de Poe comme une amie inespérée, une conseillère affectueuse, noble, désintéressée, comme la consolatrice bienveillante et sacrée, comme un guide toujours en éveil et toujours sûr, tout à coup, sans autre motif, sinon que de ses assiduités il la compromettait aux yeux du monde, elle s'écarta de lui, elle le délaissa, elle se refusa à le voir davantage. Et Poe eut beau lui écrire la lettre la plus émouvante où se mêle aux sanglots du désespoir l'orgueil persistant d'une reconnaissance et d'une véné-

ration affectueuses, elle annota de froides remarques certains passages de cette lettre, elle n'en fut pas touchée et n'y répondit pas.

Serait-il si vrai, hélas ! le vers sanglotant de Ronsard,

> Une amitié de femme est soudain effacée ?

Pour, probablement, flatter l'amour-propre et la moralité rugueuse des Américains et des Américaines de la bourgeoisie haute ou moyenne, on a avancé que Poe obsédait Mrs. Shew des protestations d'une tendresse dangereuse, de déclarations, de sollicitations d'amour. Il manque à ces allégations le fondement des plus rudimentaires indices. D'ailleurs elles avaient déjà été mises en œuvre pour insinuer que jadis Mrs. Osgood, elle aussi prise entre son amitié pour Virginie mourante, l'ardeur dont Poe la poursuivait, et le respect de ses obligations conjugales, avait, en dernière ressource, déterminé son mari à quitter New York, à s'établir ailleurs, sous l'inadmissible prétexte qu'elle désirait se soigner et rétablir aux champs sa santé.

C'est, au surplus, un malheur pour cette thèse séduisante que Mrs. Osgood soit demeurée pour Edgar Poe l'amie de toutes les heures, une correspondante assidue, et qu'elle ait même témoigné : « Je ne l'ai jamais vu autrement qu'aimable, généreux, bien élevé et raffiné jusqu'à en être fatigant. Pour une femme sensible et d'éducation délicate, il y avait un charme particulier et irrésistible dans le respect chevaleresque, gracieux et presque tendre avec lequel il s'approchait invariablement de toutes les femmes qui avaient gagné son attention. C'est là ce qui commanda tout d'abord et toujours retint ma considération pour lui. »

Mrs. Estelle-Anna Lewis, qui signait de son prénom « Stella » maint ouvrage populaire et quelques poèmes (1), professait à son égard une estime toute semblable, qui persista même après sa mort. Une lettre écrite par son mari

(1) On connaît l'acrostiche que lui adressa Poe : *Une Enigme.* Deux sonnets, dédiés au souvenir d'Edgar Poe, ont été écrits par Mrs Lewis à Londres en décembre 1879, et publiés par le *Home Journal*, le 11 février 1880.

à Miss S. S. Ryce, de Baltimore (1), en fait foi: « En 1845, M. Poe et moi devînmes amis. Son dernier domicile, où je l'ai visité le plus souvent, était un joli cottage isolé à Fordham, à quatorze milles au-delà de New York. C'est là que j'ai vu souvent sa femme chérie pendant sa dernière maladie et que j'ai assisté à ses obsèques. C'est de là que lui et sa « chère Muddie » (2) vinrent souvent chez moi, et fréquemment, à ma prière instante, y demeurèrent plusieurs jours. Quand enfin il partit pour sa dernière tournée dans le Sud, on s'embrassa, on se serra les mains devant la porte de ma maison. Il était plein d'espoir, nous étions tristes, et les larmes jaillirent par torrents quand il embrassa sa « chère Muddie » et ma femme en leur disant adieu. Hélas ce fut, comme le redoutait Mrs. Clemm, le dernier adieu. J'ai offert à Mrs. Clemm de demeurer chez moi, elle y est restée jusqu'en 1858, pour s'établir à Baltimore, où ses cendres

(1) Citée dans le *Memoir* de M. Whitty, *op. cit.*, p. XVIII.

(2) Mrs. Clemm.

pourraient reposer à côté de celles de son « Eddie aimé. » M. Poe a été un des hommes les plus affectueux, les plus tendres que j'aie jamais connus. Je n'ai jamais été le témoin d'une affection, d'un dévouement aussi profonds que ceux qui existaient dans cette famille de trois personnes. J'ai passé avec lui des semaines dans l'intimité la plus étroite, jamais je ne l'ai vu sous la plus légère influence d'un stimulant quelconque. Devant moi, il s'est toujours montré le gentleman accompli, le lettré érudit, le critique sincère, le poète inspiré comme un oracle — rêveur et spirituel, élevé, mais triste. Ses biographes n'ont pas rendu justice à ses vertus ni à son génie, et, afin de produire par contraste un effet saisissant, ils ont amplifié ses erreurs et lui ont attribué des fautes qui n'ont jamais été les siennes. »

Leur plaira-t-il à présent, aux biographes, de s'arrêter à de simples et nettes protestations telles que celle-ci ? de réformer leur jugement, et de rendre hommage, comme il le faudrait, avec humilité, à la noblesse tant du génie que

du caractère d'Edgar A. Poe ? Il est difficile et pénible de se déjuger soi-même, mais n'est-il point honteux de périr accablé sous le faix de documents précis et certains ? n'est-il point déshonorant de persister, en usant d'arguties balbutiantes, dans une erreur renforcée, au lieu de loyalement reconnaître qu'on a été induit en mensonge par la perfidie calculée de calomniateurs avérés, et que, pour leur avoir complaisamment prêté l'oreille, on s'est soi-même abusé en même temps qu'on contribuait à égarer l'opinion des autres ?

VI

LES AMIES DE LA DERNIÈRE ANNÉE

ANNIE, SARAH HELEN WHITMAN

1848

Les deux dernières années de l'existence d'Edgar Poe n'ont pas été les plus paisibles, elles n'ont pas été vides de mésaventures, de déceptions et de chagrins nouveaux. Aussi n'est-ce point celles que les interprétations malveillantes ou haineuses ont le plus épargnées. Et cependant paraît en librairie *Eureka* ; il a donné à des revues plusieurs de ses plus admirables poèmes, cette adorable petite pièce : *Eldorado*, le sonnet : *A ma mère*, que Baudelaire, en guise de dédicace, a placé en frontispice à sa traduction :

Parce que je sais que là haut dans les Cieux
Les Anges, quand ils se parlent doucement à l'oreille,
Ne trouvent pas parmi leurs termes brûlants d'amour
D'expression plus fervente que celle de *Mère*,
Je vous ai dès longtemps justement appelée de ce grand nom,
Vous qui êtes plus qu'une mère pour moi
Et remplissez le sanctuaire de mon cœur, où la Mort vous a installée
En affranchissant l'âme de ma Virginia.
Ma mère, ma propre mère, qui mourut de bonne heure,
N'était que ma mère, à moi ; mais vous,
Vous êtes la mère de celle que j'aimais si tendrement,
Et ainsi vous m'êtes plus chère que la mère que j'ai connue
De tout un infini, — juste comme ma femme
Etait plus chère à mon âme qu'à celle-ci sa propre essence (1).

(1) Les traductions de ce sonnet, par Baudelaire (ici reproduite), par Mallarmé, et par M. Gabriel Mourey, ont été, toutes les trois, faites sur un même texte, qui est celui de Griswold, repris par M. Ingram, d'après le *Flag of our Union*, où il fut imprimé, pour la première fois, le 7 juillet 1849. M. Whitty adopte, d'après le *Richmond Examiner*, d'octobre 1849, et le *Southern Literary Messenger*, de décembre 1849, un texte légèrement modifié :

Voilà qui ne peut manquer d'aider, évidemment, à démontrer que Poe était dénué de tous sentiments délicatement tendres, fidèles et dévoués, qu'il fut sans affection pour sa femme, et ingrat vis-à-vis de ceux qui lui prodiguaient tous leurs soins et toute leur attention.

Et déjà l'*American Whig Review*, la première, avait imprimé cette formidable symphonie funèbre, cette ballade automnale, glaçante et superbe, *Ulalume*, dans laquelle tien-

Because the angels in the Heavens above,
  Devoutly singing to one another,
Can find amid their burning terms of love,
  None so devotional as that of « mother »,
Therefore by that sweet name I long have called you ;
  You who are more than mother unto me,
Filling my heart of hearts, where God installed you
  In setting my Virginia's spirit free.
My mother — my own mother, who died early,
  Was but the mother of myself ; but you
Are mother to the dead I loved so dearly,
  Are thus more precious than the one I knew,
By that infinity with which my wife
  Was dearer to my soul than its soul life.

nent et revivent les agonies et les angoisses lugubres de cet anniversaire où il erra, avec Psyché son âme, sous des cieux qui « étaient de cendre et graves, les feuilles, elles étaient crispées et mornes. C'était nuit en le solitaire octobre de ma plus immémoriale année. C'était fort près de l'obscur lac d'Auber, dans la brumeuse moyenne région de Weir, — c'était là, près de l'humide marais d'Auber, dans le bois hanté par les goules de Weir... (1) ».

De positifs ou de stériles esprits demeurent, il se peut, insensibles au prestige de ces mots choisis à cause de leur couleur et de leur harmonie, à ces répétitions enlaçantes des formules incantatoires et douloureuses, mais comment, ceux-là écartés, ne pas souscrire avec enthousiasme au double jugement de Mrs. Whitman, qui déclare ce poème « peut-être le plus original et le plus suggestif de tous » et le compare à un tableau de Turner, apparu d'abord sans forme et nul, avec des ténèbres sur la face, — et de Stéphane Mal-

(1) Traduction Mallarmé.

larmé, qui (1) proclame que, même avant d'avoir connu le détail des circonstances où le poème fut composé, « le paysage, la notation inconnus du chant et jusqu'au mystère suffisaient à nous faire goûter pleinement *Ulalume,* comme l'un des types exceptionnels fournis par la poésie terrestre. »

M. Charles Whibley, dans un article publié à l'occasion du centenaire de la naissance du Poète, étudie parfaitement la puissance et la valeur poétique d'Edgar Poe : « A ses yeux l'unique but de la poésie était la beauté, et une beauté qui toucherait l'oreille plutôt que le cerveau. Son art musical élude l'analyse, et il l'estimait grand dans la mesure où il s'éloignait des formes rudes et des vérités plus rudes de la vie. De lui on pourrait dire en vérité qu'il « semblait qu'il vît par l'oreille ». On ne met pas en question *Annabel Lee* et *Ulalume.* On ne tente pas de tirer une signification ordinaire de leur séduisant enlacement. On prête l'oreille à leurs refrains et à leurs

(1) *Les Poèmes d'Edgar Poe ; Scolies* p. 149.

cadences répétées ; on se délecte à leurs sons bouillonnants, à leurs subtiles variations, et l'on est enchanté de se trouver en présence d'un art qui, telle la musique, ne représente pas, mais simplement présente une émotion. Et parce que Poe reconnaissait l'artifice de sa poésie, certains lui ont dénié l'imagination. Comme si l'imagination ne se manifestait pas le plus clairement dans son expression artistique ! »

Il avait écrit *Ulalume* vers la fin de cette « immémoriale année », l'année « de cendre et grave », l'année « crispée et morne » qui suivit la mort de sa femme, et il est aisé d'y découvrir, comme en la plupart de ses poèmes, un sens de stricte autobiographie : il est, nous apprend Poe lui-même, « dans sa base, sinon dans l'exacte correspondance des temps, purement historique. (1) »

Son existence est plus spécialement remplie par la préparation de conférences, *the Poetic*

(1) Ingram, *the Works of E.-A. Poe, Memoir*, p. LXIX.

Principle et d'autres, qu'il va lire de ville en ville, de Boston et de Lowell dans le Massachussets, à Baltimore dans le Maryland, à Richmond dans la Virginie. C'est à Lowell qu'il est présenté à Mrs. Annie Richmond, c'est à Providence, dans Rhode-Island, qu'il fait la connaissance personnelle de Mrs. Sarah Helen Whitman.

En juillet 1848, quand il fit pour la première fois à Lowell une conférence, la famille Richmond l'accueillit sur-le-champ comme un ami. Quelques mois plus tard, il y revint lire sa conférence, cette fois sur *les Femmes poètes en Amérique*, et il descendit chez les Richmond. L'atmosphère de profond bien-être, d'affection mutuelle qu'on y respirait, lui donna chaud au cœur, et il y savoura la douceur de se sentir en sympathie avec ses hôtes.

Dans *le Domaine d'Arnheim*, Ellison, on s'en souvient, énumère « quatre principes (1) ou, plus strictement, quatre conditions élémentaires de félicité. Celle qu'il considérait comme

(1) Trad. Baudelaire.

la principale était (chose étrange à dire !) la simple condition, purement physique, du libre exercice en plein air. « La santé, disait-il, qu'on peut obtenir par d'autres moyens est à peine digne de ce nom... » La seconde condition était l'amour de la femme. La troisième, la plus difficile à réaliser, était le mépris de toute ambition. La quatrième était l'objet d'une poursuite incessante, et il affirmait que, les autres choses étant égales, l'étendue du bonheur auquel on peut atteindre était en proportion de la spiritualité de ce quatrième objet. »

Jamais Edgar Poe, dans sa vie d'incessantes misères, n'avait peut-être approché le bonheur d'aussi près que durant le temps qu'il vécut chez les Richmond. Il faisait de longues marches dans la campagne et réalisait la première condition ; son amitié pour « Annie », très tendre, demeurait respectueuse, il sentait sur lui le bienfait de l'affection et de la confiance qu'elle lui témoignait librement : quel homme y aurait été plus sensible que lui ? à quel homme a-t-elle plus souvent manqué ? quel homme en aurait eu un plus grand

besoin que lui ? S'il ne remplissait pas la seconde condition, il s'en approchait dans une sorte de griserie sentimentale qui a déjà quelque chose du charme de l'amour. Quant à la troisième et à la quatrième conditions, quelle ambition aurait-il pu concevoir, qui ne fût pas vile et abaissante ? et l'objet que de ses vœux les plus chers, de ses efforts les plus constants il ne cessait de poursuivre, il avait, dans le désir d'y atteindre, entrepris ses tournées de conférences, il recueillait de ville en ville des sommes d'argent qui allaient lui permettre bientôt, espérait-il, de fonder enfin cette revue, où il pourrait s'exprimer tout entier.

L'importance, la nature de cette intimité enchanteresse et tardive dans sa vie, M. Ingram les caractérise à souhait : « L'amitié que Poe forma avec cette famille, quoique par malheur si près de la fin de sa triste carrière, forme un de ses plus brillants incidents : ils l'aidèrent dans les plus sombres jours « de ses dernières années solitaires » ; ils crurent en lui, qui était calomnié ; ils le reçurent en hôte honoré

quand le monde le tenait en mépris ; ils lui demeurèrent fidèles à travers toutes ses adversités, et lorsque la mort délivra son esprit fatigué, ils procurèrent longtemps l'abri hospitalier à sa mère au cœur brisé, Mrs. Clemm. »

La sœur de Mrs. Richmond, une enfant à cette époque, se souvenait parfaitement du poète et du séjour qu'il fit, à ses côtés, non loin de Lowell : « il était, écrit-elle, d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, peut-être, mais si parfaitement proportionnée et couronnée d'une tête si noble, si royalement portée, que, à mes regards de petite fille, elle donnait l'impression d'être d'une stature dominatrice. Ses yeux clairs et tristes semblaient regarder de plus haut que le niveau ordinaire à l'humanité, et le ton de sa conversation était si bas et si profond qu'on pouvait aisément se figurer qu'elle parvenait à l'oreille de quelque éminence éloignée. Je le vis, la première fois, à Lowell, je l'y entendis faire une conférence sur la poésie, illustrée de lectures et de récitations. Sa façon de rendre quelques-uns des morceaux qu'il avait choisis constitue mon

unique souvenir de la soirée ; elle me fascinait quoiqu'il n'essayât aucunement de produire des effets dramatiques. Chaque chose était rendue avec une intonation pure et une énonciation parfaite, et il donnait une attention marquée au rythme : il *chantait* presque les versifications les plus musicales. Je me souviens, plus parfaitement que de toute autre chose, des modulations de sa douce voix de baryton lorsqu'il récita les premiers vers de *la Fiancée d'Abydos* de Byron : « Connaissez-vous le pays où le cyprès et le myrte... » ; il en mesurait le mouvement dactylique aussi exactement que s'il l'avait scandé, et c'était d'un effet très agréable. Il insistait fortement sur l'égalité métrique dans le flux de la versification et disait d' « une poésie dure et marchant d'un pas inégal, qu'il vaudrait mieux la tourner en prose ». Son choix ne portait sur aucune poésie gaie, soit dans ses lectures publiques, soit dans les salons ; en effet toute chose de cette espèce paraît tout à fait incompatible avec sa personnalité. Il souriait, mais il riait rarement, il ne riait jamais, et jamais il ne disait

rien pour exciter chez les autres la gaîté. Sa tenue était toujours calme et grave... Plus récemment quand je songeais à M. Poe, je lui appliquais souvent le vers de Wordsworth dans son sonnet sur Milton : « Ton âme était comme une étoile, et habitait à part. »

« Je n'ai pas assisté, après la conférence, aux conversations chez Mrs. Richmond, où un certain nombre de personnes étaient venues pour le rencontrer, mais je me souviens de l'enthousiasme de mon frère quand il parlait de l'attitude de M. Poe et de la grâce de sa conversation. En y faisant allusion il disait toujours : « *jamais* je n'ai rien vu d'égal. » Une dame dans la réunion différait d'avis avec M. Poe, et elle exprimait fortement ses opinions. Il l'écouta avec une déférence parfaite, et ses réponses furent des modèles de politesse respectueuse. Pour sa grande puissance satirique, il l'exerçait d'ordinaire par la plume ; quand il usait de cette arme affinée dans la conversation, c'était avec une telle délicatesse, une telle dextérité qu'il fallait, pour en découvrir la lueur, un œil vif et exercé...

« Quelques mois plus tard, M. Poe était chez nous, à Westford. Mes souvenirs de ce temps ne sont que fragmentaires, mais ils sont vivaces. Il flânait seul, le jour, « pour regarder la montagne », disait-il. Je me rappelle, j'étais avec ma sœur assise devant la porte basse ; à peine eût-il délaissé la rue et sa poussière pour la verte pelouse qui descendait de chez nous, il enleva son chapeau, vint vers nous la tête découverte, et ses yeux paraissaient plus grands et plus lumineux que jamais, dans l'épanouissement de sa promenade.

« Je me rappelle avec quelle patience il déroula d'un clou un bout de ficelle qu'on y avait négligemment tordue et nouée, et comment à ce même clou il la suspendit en longues boucles serrées ; c'était là un jeu accessoire, à demi inconscient, pour cet esprit ingénieux qui déchiffrait les cryptogrammes, résolvait des énigmes de toute espèce, écrivait *le Scarabée d'Or* et *le Canard au Ballon*.

« Ma mémoire encore le photographie assis devant un feu de bois ouvert, par un soir de

l'automne à ses débuts, les yeux fixés sur le combustible ardent, tenant la main d'une amie chère — « Annie » — tandis que, durant un intervalle assez long, personne ne parlait et que le seul bruit était le battement de la grande vieille horloge dans un coin de la chambre... je souhaiterais pouvoir dire à quoi il songeait pendant ces silences !

« Plus tard, dans la soirée, il récitait, devant un petit Cercle de Lecture, plusieurs de ses propres poèmes, un poème de Willis : *Les ombres gisent le long de Broadway*, lequel, disait-il, il avait en particulière dilection, et un ou deux des plus courts poèmes de Byron. A moi tout me paraissait parfait, mais certains disaient qu'il aurait pu donner plus d'effet à ses poèmes. Je suppose que sa voix et son attitude exprimaient « le rythme unique » mieux que la « tintinnabulisation des cloches — cloches — cloches » ; ce poème était alors nouveau-né de la cervelle de son auteur, et nous eûmes le privilège de l'entendre avant qu'il l'eût donné au public.

« Le matin suivant, je devais aller à l'école,

et, avant mon retour, il serait parti. Je m'approchais pour lui dire adieu, quand, avec cette large et gracieuse courtoisie qu'il étendait jusqu'à la petite écolière de campagne, il me dit : « Je vais aller avec vous. » Il m'accompagna jusqu'à la porte, et là, il prit congé de moi d'une manière si aimable et si royale que d'y penser amène à présent des larmes aux yeux qui voyaient alors pour la dernière fois ce parfait lettré, ce gentleman séduisant et raffiné. »

Lui-même le révèle, si ce n'est pas chez les Richmond qu'il composa *le Cottage Landor, pendant au Domaine d'Arnheim*, en le composant il a pensé à leur demeure ; il la décrit, et, en même temps, il nous donne quelque idée de ce que pouvait être Mrs. Richmond :

« Comme je n'apercevais pas de cloche, je frappai avec ma canne contre la porte, qui était à moitié ouverte. Immédiatement une personne s'avance vers le seuil — une jeune femme de vingt-huit ans environ — élancée ou plutôt légère, et d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Comme elle s'approchait, avec une démarche à la fois modeste et décidée,

absolument indescriptible, je me dis en moi-même : « j'ai sûrement trouvé ici la perfection de la grâce naturelle, en antithèse avec l'artificielle. » La seconde impression qu'elle produisit sur moi, et qui fut de beaucoup la plus vive des deux, fut une impression d'*enthousiasme*, jamais expression d'un *romanesque* aussi intense, oserai-je dire, ou d'une étrangeté si extra-mondaine, telle que celle qui s'échappait de ses yeux profondément enchâssés, n'avait jusqu'alors pénétré le fond de mon cœur. Je ne sais comment cela se fait, mais cette expression particulière de l'œil, qui quelquefois même s'inscrit jusque dans les lèvres, est le charme le plus puissant, sinon l'unique, qui enchaîne mon attention à une femme. *Romanesque* ! pourvu que mes lecteurs comprennent pleinement tout ce que je voudrais enfermer dans ce mot ! — *romanesque* et *féminin* me paraissent deux termes réciproquement convertibles ; et, après tout, ce que l'homme aime vraiment dans les femmes, c'est sa *féminéité*. Les yeux d'Annie (j'entendis quelqu'un qui de l'intérieur appelait « sa chère Annie ») étaient

d'un *gris-céleste* ; sa chevelure, d'un blond-châtain ; ce fut tout ce que j'eus le temps d'observer en elle (1). »

Elle devint sur-le-champ l'Amie à qui tout est confié ; souvent ils s'écrivirent de longues lettres, et Mrs. Clemm lui envoyait d'affectueux billets. Rien ne lui était caché ; c'est à elle qu'Edgar Poe eut recours lorsque prit fin son aventure avec Mrs. Whitman.

Aventure qui dura trois mois : il se fit présenter en septembre 1848, en décembre il la voyait une dernière fois, — elle n'en fut pas moins la plus tourmentée et la plus torturante pour cette âme dévorée d'une soif ardente d'affection, pour ce cœur et cet esprit désemparés d'amour.

Où en était-il de sa vie, à ce moment ? qu'on y veuille bien songer. Cet homme, chacun, même parmi ses ennemis, nous le désigne d'une nature étrangement sensible, nerveuse et affinée ; il porte en lui un besoin d'aimer

(1) Trad. Baudelaire.

et d'être aimé d'autant plus violent, irrésistible, que son art n'est que cérébralité, logique et raisonnement. Aucun élément de sentimentalité ne s'y mêle ; son art est dominé par son cerveau. Cependant, pareil à tout homme de rêve et de pensée, l'implacable sentimentalité règne latente en son être ; le sentiment est à la base de toute idée, nos nerfs décident de nos principes, et Edgar Poe qui, dans son œuvre, prétend ne donner qu'un rayonnement intellectuel, y palpite, à le bien considérer, d'un frémissement aussi douloureux qu'il est, avec pudeur, contenu.

Amère, impitoyable, lui fut la destinée. Si le hasard des naissances l'avait jeté dans quelque contrée vieillie de l'Europe, la chaîne des immémoriales traditions aurait sans doute pesé sur lui comme sur tout autre, et il n'aurait point créé « le frisson nouveau » que ses œuvres ont révélé au monde. De lui, qui mourut avant que la première moitié du XIXe siècle fut terminée, qui oserait dire : ce fut un auteur romantique, ce fut un auteur classique ? Certes l'influence de certains poètes anglais se

perçoit par places dans son œuvre : Byron et Coleridge n'ont pas écrit en vain. Mais, d'autre part, sa culture est principalement française. Il cite, dans *le Masque de la Mort Rouge*, *Hernani*, ailleurs *Notre Dame de Paris*, il discute *les Mystères de Paris* d'Eugène Sue ; il cueille, nous l'avons vu, une sentence de George Sand (1) ; il vante, à chaque occasion, le nom de Béranger, mais par-dessus tout ses idées s'imprégnent de l'apport littéraire et philosophique de la France du XVII[e] et du XVIII[e] siècles. Autant il a horreur de la confusion, de l'obscurité, du jargon transcendantal de Hegel ou de Carlyle ou d'Emerson, autant il se complaît à rappeler par des citations, des allusions familières, quelque tournure de la pensée ou de la phrase, non seulement les anciens, les Grecs (2)

(1) Page 23.

(2) Ce fut, paraît-il, pour Elizabeth Barret-Browning un objet de stupeur (assez légitime) de découvrir, dans la belle étude que Poe a consacrée à ses ouvrages, *Œdipe à Colonne* attribué à Eschyle. Dans une longue période où courent les noms d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, on pourrait invoquer pour excuser ce *lapsus calami* un moment de distraction ; il serait, en tous cas,

ou les Latins, mais Corneille, Racine, Voltaire, et jusqu'à Marmontel, jusqu'à La Harpe.

Formé plus que quiconque au goût de l'ordonnance précise et volontaire, Poe garde toujours une sorte de ponctualité rigoureuse dans le choix des moindres termes de son discours, il conserve une lucidité également réfléchie dans la composition et la conduite de ses contes, de ses poèmes et même de ses critiques.

Aussi, dans la pratique quotidienne de l'existence, est-il peu d'hommes qui plus que lui aient aspiré à une tranquille et égale régularité ; son rêve n'a jamais varié: trouver l'affection confiante, tendre et persuasive d'une femme à qui se donner entier ne fût rien de plus qu'une inéluctable nécessité, à qui appartinssent, sans avoir à y songer, chaque souffle de sa poitrine, chaque battement de son sang, cha-

téméraire d'en conclure que Poe ne distinguait pas l'un de l'autre les trois grands tragiques ou ne connaissait pas leurs œuvres. — Et, du reste, on signale toujours cette même *gaffe*, parce qu'il est difficile, sinon impossible, d'en dénicher beaucoup d'autres dans l'œuvre d'Edgar Poe.

que mouvement de son cœur et de son cerveau. Se dévouer pour elle : phrase vide de signification. Se dévoue-t-on à soi-même ? peut-on se dévouer à qui est plus soi que soi-même, à ce en quoi on est contenu, à ce dont on est forcément tributaire ? à la femme en qui l'on vit si totalement qu'on ne puisse pas même se rendre compte que l'on ne vit que par elle et pour elle, et que mourir pour elle ne serait rien encore qu'une plus ineffable extase : respirer l'air du ciel est moins indispensable que de respirer l'air de sa présence.

Un obscur instinct pousse souvent la femme à désespérer qui elle pourrait transfigurer et magnifier. Autant qu'elle fait souffrir, il se peut qu'elle supporte d'infinies douleurs quand un aveuglement singulier l'amène, loin des saintes et pleines ferveurs, à se lier à qui se fera un jeu de son martyre. Elle se résigne malaisément à n'être de l'homme que l'égale : ou elle exalte sa vanité dans la domination, ou il faut qu'elle se sente esclave, d'une âme tour à tour résignée ou rebelle. La confiance empressée, constante et absolue n'a en général

que peu de prise sur elle, et c'est cette confiance que Poe adolescent avait, dans l'élan enthousiaste de ses espoirs, dédiée à Miss Sarah Elmira Royster, et consacrée, avec plus de sûreté, à la pauvre Virginie, dont il avait été compris et aimé, parce qu'il avait pris soin de l'y disposer enfant, de la former pour lui. Si la maladie et la mort n'avaient déconcerté leur union adorable, leur bonheur aurait affronté la misère matérielle, les coups redoublés des haines tenaces et de la calomnie, et Poe se fût peut-être dispensé de chercher dans la sympathie de femmes douces, charmantes et bonnes, l'allègement de ses maux, le sourire dont la puissance aide à dissiper les ténèbres, à fortifier le courage.

Toute sa gratitude pour leur œuvre apaisante et réconfortante, tout ce qu'il portait en lui d'essor affectueux, de possibilités tendres et enthousiastes leur rendaient leurs soins et leur attention en amitié profonde et en bénédictions ardentes de son cœur. Telle avait été sa situation vis-à-vis de Mrs. Osgood et de Mrs. Shew ; telle elle était vis-à-vis de

Mrs. Lewis et surtout de Mrs. Annie Richmond, qui, elle du moins, fit mieux que l'entrevoir, lui réserva mieux qu'une banale intimité et ne s'effaroucha jamais si un peu d'impatience, de fougue ou d'illusion traversait à contre temps le ciel serein de leur grande amitié.

Mrs. Osgood s'était éloignée, Mrs. Shew avait élevé entre eux une muraille de silence et d'ignorance. Mrs. Lewis et Mrs. Richmond, étant mariées l'une et l'autre, obtenaient d'ailleurs de leur admirateur et ami toute la réserve, toute la discrétion auxquelles naturellement Poe de lui-même était soumis.

Mais Mrs. Whitman était veuve, et Poe la connaissait, avant de lui être présenté, sous des dehors romantiques, dont son imagination s'était trouvée séduite.

Je te vis une fois — une seule fois — il y a des années : combien, je ne le dois pas dire, mais peu, c'était un minuit de Juillet ; et hors du plein orbe d'une lune qui, comme ton âme même s'élevant, se frayait un chemin précipité au haut du ciel, tombait de soie et argenté un voile de lumière, avec quiétude, et chaud accablement et sommeil, sur les figures levées de mille roses qui croissaient dans un jardin enchanté ; où nul

vent n'osait bouger, si ce n'est sur la pointe des pieds, — il tombait sur les figures levées de ces roses qui rendaient, en retour de la lumière d'amour, leurs odorantes âmes en une mort extatique; — il tombait sur les figures levées de ces roses qui souriaient et mouraient en ce parterre, enchanté — par toi et par la poésie de ta présence. Tout de blanc habillée, sur un banc de violettes, je te vis à demi gisante, tandis que la lune tombait sur les figures levées de ces roses, et sur la tienne même, levée, hélas ! dans le chagrin.

N'était-ce pas la destinée qui, par ce minuit de Juillet, — n'était-ce pas la destinée, dont le nom est aussi chagrin, — qui me commanda cette pause devant la grille du jardin pour respirer l'encens de ces sommeillantes roses ? Aucun pas ne s'agitait : le monde détesté tout entier dormait, excepté seulement toi et moi (oh ! cieux ! — oh ! Dieu ! comme mon cœur bat d'accoupler ces deux noms !) (1) excepté seulement toi et moi. — Je m'arrêtai, — je regardai, — et en un instant toutes choses disparurent. (Ah ! aie en l'esprit ceci que le jardin était enchanté !)... (2).

(1) Ce vers, qui apparaît dans l'édition Griswold (1850) n'existe pas dans le texte de l'*Union Magazine*, seul publié du vivant de Poe (nov. 1848), non plus que le titre que l'éditeur a inscrit en tête de la pièce : *A Hélène*. Au surplus, dans son livre « *The Poets and Poetry of America* » Griswold est revenu au texte de l'*Union Magazine*.

(2) Trad. Mallarmé.

Une fois, une seule fois, par une belle nuit de juillet, Poe avait aperçu Mrs. Whitman, tout de blanc habillée, sur un banc de violettes, à travers la grille d'un jardin, sous la lune enchantée, et cette vision étrange depuis lors avait hanté son souvenir. C'était en 1845 ; il avait fait une conférence à Boston, et s'était arrêté à Providence. La nuit, ne parvenant pas à dormir, il sortit de son hôtel, errant au hasard par les rues, jusqu'à ce que, passant devant la demeure de Mrs. Whitman, il resta saisi d'étonnement et d'admiration à la voir paraître ainsi, seule, paisible et rêveuse, dans le jardin odorant où les roses sommeillaient. Il s'était informé ; il apprit que la dame était cette poétesse dont déjà il avait distingué les œuvres ; on le mit au fait de ses excentricités, qui l'intéressèrent, et de ses chagrins, dont il fut ému. Néanmoins avec la plus persévérante obstination il évita de l'approcher, il se détourna de son chemin ; un jour même, qu'il se trouvait à Providence avec Mrs. Osgood, il se refusa à l'accompagner chez Mrs. Whitman.

L'avait-il oubliée ? L'image de cette nuit merveilleuse vivait-elle, atténuée, dans sa mémoire ? Le 14 février 1848, il reçut, en guise de « valentine » un petit poème de Mrs. Whitman, dédié « à l'auteur du *Corbeau* ». Et Poe, dans une lettre que plus tard il lui adressa, avoue : « Je m'égarai pendant plusieurs semaines dans une rêverie continuelle et délicieuse où toute chose était un délice vivace quoique indistinct... A partir de cette heure je n'ai plus pu débarrasser mon âme de la croyance que ma destinée, en bien ou en mal, soit ici, soit dans la suite, était, en quelque mesure, mêlée à la vôtre. »

En réponse immédiate, incapable d'improviser un poème au milieu de son émotion, il lui adressa tout simplement les adorables vers que, dans son adolescence, il avait rimés peut-être en souvenir de Mrs. Stanard :

Hélène, ta beauté est pour moi comme ces barques nicéennes d'autrefois qui, sur une mer parfumée, portaient doucement le défait et las voyageur à son rivage natal.

Par des mers désespérées longtemps coutumier d'errer,

ta chevelure hyacinthe, ton classique visage, tes airs de Naïade m'ont ramené, ainsi que chez moi, à la gloire qui fut la Grèce, à la grandeur qui fut Rome.

Là, dans cette niche splendide d'une croisée, c'est bien comme une statue que je te vois apparaître, la lampe d'agate en la main, ah ! Psyché ! de ces régions issue qui sont terre sainte (1).

Deux mois après, un nouvel envoi poétique de Mrs. Whitman, lui parvenait par grande chance, avec un peu de retard, sous une adresse inexacte. Et Poe prenait le pli de s'informer d'elle en tous lieux ; elle le sut, sans en être choquée ni surprise, puisque, à sa première demande, elle ne fit aucune difficulté de le recevoir. Cette entrevue eut lieu le 21 septembre. Poe tout aussitôt s'enthousiasme et s'enflamme : « Dès que vous êtes entrée dans la pièce », écrivit-il ensuite, « pâle, timide, hésitante, et le cœur à l'évidence oppressé, dès que vos yeux se posèrent, curieux, sur les miens un instant, je sentis pour la première fois de ma vie, et, tremblant, reconnus l'existence d'influences spirituelles tout à fait en

(1) Trad. Mallarmé.

dehors de l'atteinte de la raison. Je vis que vous étiez Hélène, — mon Hélène, — l'Hélène de mille rêves, — celle dont les lèvres en ma vision avaient si souvent langui sur les miennes dans la divine extase de la passion, celle que le grand donateur de tout bien prédestinait à être mienne — mienne seulement, si non à présent même, du moins plus tard et pour toujours dans le Ciel. Vous parliez avec trouble et paraissiez à peine consciente de ce que vous disiez. Je n'entendais pas les mots — mais seulement la douce voix pour moi plus familière que la mienne propre, et plus mélodieuse que la chanson des anges. Votre main reposait dans la mienne, et toute mon âme était secouée d'une angoisse tremblante. »

Il passa deux soirées de suite dans son intimité, et, le surlendemain, comme avec elle il se promenait, paraît-il, dans un cimetière, soudain il lui demanda d'être sa femme. Elle ne répondit pas. Et, le 1er octobre, par lettre, Edgar Poe renouvelait sa demande.

Etait-ce, de sa part, interroge M. Philip Alexandre Bruce, de qui le remarquable

article : *Edgar Allan Poe and Mrs. Whitman*, publié en avril 1913, dans le *South Atlantic Quarterly*, de Durham, N. C., apporte un certain nombre de précisions dans cette histoire assez confuse, était-ce, de sa part, dans l'élan de son sentiment véritable, ou par calcul, qu'il sollicitait Mrs. Whitman avec tant de précipitation ? Personne ne doute qu'il fût enthousiaste et sincère, mais il savait que la dame était d'un tempérament romanesque, ou romantique, et il pouvait espérer qu'une telle hâte à se déclarer l'impressionnerait en sa faveur beaucoup plus sûrement que s'il y apportait plus de discrétion. Très probablement , si elle avait été plus jeune, il aurait réussi. Un peu plus tard Poe redoutait que son empressement pût être attribué à un motif sordide, et il prit soin de lui écrire à ce sujet : « ...Je redoutais de vous trouver dans une situation mondaine supérieure à la mienne. Telle était ma crainte que vous fussiez riche, ou que vous possédiez quelque bien, ce qui serait suffisant pour que vous parussiez riche au regard de quelqu'un d'aussi pauvre que

j'ai toujours tenu à l'être, — que, le jour dont je vous parle, je n'ai pas eu le courage de poser à mon informatrice (1) la moindre question à cet égard... En tous cas, je ne me marierais pas où l'intérêt, comme s'exprime le monde, pourrait être suspecté en tant que, de ma part, le but de mon mariage. Le lendemain, je me trouvai soulagé par l'assurance que vous dépendiez, en majeure partie, de votre mère. Puis-je, oserai-je, l'ajouter ? pourrez-vous me croire si je vous affirme que cette assurance me fut doublement agréable quand on m'assura par surcroît que votre santé n'est pas bonne, et que vous avez souffert de chagrins domestiques au-delà de ce qu'en subissent la plupart des femmes ? »

Mrs. Whitman, incertaine et tentée — tentée au point qu'elle avait provoqué auprès d'elle la venue et, au fond, la démarche d'Edgar Poe, balança entre toutes les tergiversations imaginables, et, pour se délivrer sans doute de cette oscillante indécision, aboutit,

(1) Miss Anna Blackwell, qui avait remis à Poe une lettre d'introduction auprès de Mrs. Whitman.

au lieu de consulter tout simplement ses propres sentiments, à s'en remettre de son choix à la délibération de ses amis. « Que de fois, » finit-elle par lui écrire, « que de fois n'ai-je pas entendu dire de vous : c'est une grande puissance intellectuelle, mais aucun principe, aucun sens moral. »

La réplique de Poe, nette et empreinte d'une légitime amertume, ne se fit pas attendre : « Vous ne m'aimez pas, ou vous vous seriez sentie en sympathie trop grande avec la sensibilité de ma nature pour me blesser comme vous l'avez fait par cette phrase terrible... Que mainte personne de votre entourage déclare que je suis un être sans honneur me touche en vérité dans un instinct de ma nature — un instinct que je sens être l'honneur, (que ceux qui sont sans honneur en disent ce qu'ils pourront) et qui, dans ces circonstances, m'empêche de vous insulter de mon amour... A l'exception de folies occasionnelles que je déplore et auxquelles m'a conduit un chagrin intolérable, — et qui sont commises à tout instant par d'autres sans attirer l'attention, —

je ne puis rappeler dans mon esprit aucun acte de ma vie qui pourrait amener une rougeur à ma joue ni à la vôtre. Si j'ai erré le moins du monde, ce serait du côté de ce que le monde appelle un sentiment *don-quichottesque* de l'honneur, du chevaleresque. Me livrer à ce sentiment a été la volupté la plus véritable de ma vie... Vous me demandez pourquoi les gens me méjugent ainsi, pourquoi j'ai des ennemis. Si la connaissance que vous avez de mon caractère et de ma carrière ne vous fournit pas la réponse à cette question, du moins il ne sied pas que je vous la suggère. Qu'il vous suffise que j'aie eu l'audace de demeurer pauvre pour conserver mon indépendance,... que j'aie été un critique honnête au-delà de tous scrupules, et, sans doute, en certains cas, amer, — que j'aie indistinctement attaqué — quand j'attaquais — ceux qui étaient le plus haut placés en tant que pouvoir, en tant qu'influence, — et que, en littérature ou dans la société, bien rarement je me sois abstenu d'exprimer, de façon directe ou indirecte, le violent mépris que les prétentions de

l'ignorance, de l'arrogance, et de l'imbécillité m'inspirent. Et vous, qui savez tout cela, vous me demandez pourquoi j'ai des ennemis ! Ah ! en regard de chacun de mes ennemis j'ai cent amis, mais ne vous est-il jamais arrivé de vous dire que vous ne vivez pas au milieu de mes amis ? »

Mieux que les plus brûlantes protestations d'amour, les termes émouvants de cette lettre pleine de dignité et de sentiment, auraient dû fléchir Mrs. Whitman, remarque M. Bruce, si elle avait eu pour lui la moindre étincelle d'affection ou de pitié naturelle. Tout juste peut-on convenir qu'ils produisirent un peu d'impression, puisque, le revoyant au moment où il s'en allait faire une conférence à Lowell, elle lui promit de réfléchir de nouveau à sa demande, et de lui répondre avant son retour. Sa réponse fut, encore une fois, indécise, et Poe l'avertit que, s'en revenant à New-York, il s'arrêterait à Providence le 4 novembre, et qu'il irait la voir. Succomba-t-il, alors, soudain à une crise de découragement, de lassitude, de désespérance, de dégoût ? du moins

est-il certain qu'il tenta de se suicider en avalant une forte dose de laudanum (1). Trois jours durant il fut dangereusement malade ; un ami accourut le soigner, et le sauva ; et ce ne fut que le 7 novembre qu'il put se présenter chez Mrs. Whitman.

La délicieuse créature commença par refuser de le recevoir. Elle était, paraît-il, instruite de la cause de son retard, et s'en montrait mortifiée. Il insista, il insista tant et si bien qu'elle céda à ses importunités, et daigna enfin lui accorder une entrevue. Il s'ingénie alors pour la convaincre, pour la ramener à lui. Bien simplement elle se contenta de lui donner lecture de passages d'une lettre qu'elle venait de recevoir de New York, et qui contenaient les habituelles imputations à son égard. Sans répondre un seul mot il sortit, et, le soir il

(1) Poe raconte sa tentative de suicide, par lettre, à sa grande amie, à sa « chère sœur » Annie (Ingram, p. 392). Il s'était procuré deux onces (plus de 60 centigr.) de laudanum et en avait avalé la moitié environ. C'est une des trois circonstances sur lesquelles on se fonde (Woodberry II, 429), pour prétendre que Poe *avait l'habitude* de prendre de l'opium !

écrivait à Mrs. Whitman qu'il renonçait décidément à sa main. Par malheur, la nuit, il recourut à sa ressource ordinaire dans l'infortune et le désastre ; il but, il s'enivra, et, le matin, surexcité, énervé à la fois, reparaissant chez Mrs. Whitman, il la saluait, raconte-t-elle, « comme un ange suscité pour le sauver de la perdition. »

Pour la première fois elle fut frappée de la possibilité de « sauver » le malheureux poète. Elle s'attendrit, autant qu'il lui était possible, elle s'engagea, vis-à-vis de lui, *conditionnellement*, et même, le 14 novembre, elle se fit promettre qu'il ne boirait plus.

Une force extraordinaire d'illusion, en partie voulue et d'autant plus obstinée, possédait son cœur et son cerveau. Il avait, un jour, pressenti en Mrs. Whitman la femme telle qu'il l'aurait désirée, et, malgré ses déceptions réitérées, malgré des heures de dépit ulcéré et, au fond, un ferment obscur de rancœur, il s'acharnait à retrouver sans défaillance sous ses traits la sainte, « l'ange qui devait le sauver de la perdition », la femme, à la fois dévouée, ado-

rable et d'une intellectualité pour le moins comparable à la sienne, qui le guiderait, le soutiendrait, le réconforterait et l'exalterait d'amitié, de ferveur, de réciproque confiance, jusqu'à son dernier souffle.

Et, le jour même où il l'avait quittée, il lui écrivait dans tout l'enthousiasme de sa foi retrouvée : « Si bonne, si vraie, si généreuse, si inébranlée par tout ce qui aurait ébranlé quelqu'un qui eût été moins qu'un ange, — bien-aimée de mon cœur, de mon imagination, de mon intelligence, — vie de ma vie, âme de mon âme, chère, très chère Hélène, comment vous remercierai-je jamais autant que je le devrais ? Je suis calme et tranquille, et, sauf l'ombre étrange d'un mal menaçant qui me hante, je serais heureux. Que je ne sois pas suprêmement heureux quand je me sens au cœur votre profond amour, voilà qui me terrifie. Qu'est-ce que cela veut dire ? Mais peut-être est-ce simplement la réaction nécessaire après des anxiétés si terribles. »

Au fond, ce qui l'inquiétait et le tourmentait toujours, c'est la crainte qu'elle revînt sur

son *engagement conditionnel*, et retombât dans ses sempiternelles irrésolutions. Trois phrases extraites d'une lettre en date du 22 novembre sont décisives : « Pardonnez-moi, Hélène, sinon en raison de l'amour que je vous porte, du moins en raison des chagrins que j'ai endurés... Mon unique espérance est à présent en vous, Hélène. Selon que vous me serez fidèle ou me manquerez, ainsi je vivrai ou je mourrai. »

Ah ! comme il défend son illusion suprême ; comme est vrai profondément ce cri où son angoisse transparaît : « Selon que vous me serez fidèle ou me manquerez, ainsi je vivrai ou je mourrai. »

Et il mourut. — Mais pour se sauver, pour enserrer d'une crispation dernière les dernières chances en son cœur pantelant et navré, que ne lui dit-il, que ne lui promet-il pas encore : « Vous êtes ambitieuse », s'écrie-t-il — (et qu'on se souvienne qu'il méprisait l'ambition, au temps où la lucidité de sa logique n'était point encore troublée par les souffrances que Mrs. Whitman lui infligeait sans nécessité comme

sans pitié), — « vous êtes ambitieuse, placez en moi votre confiance ; je puis satisfaire, je satisferai vos désirs les plus ardents. Ce sera, Hélène, ce sera pour nous — pour vous et pour moi — un glorieux triomphe... Ne serait-il pas glorieux, bien chère ! d'établir en Amérique l'unique aristocratie irréprochable, celle de l'intelligence, — de la guider et de la contrôler ? Tout ceci je puis le faire, Hélène, je le ferai, si vous me le dites et si vous m'aidez. »

Mais pas plus l'appel à l'ambition que l'appel à l'amour n'émeut à fond une femme qui est incapable de se décider, d'éprouver un sentiment assez sincère, assez sûr pour accueillir avec une fière allégresse celui dont elle se sent aimée avec une telle religion, ou pour renoncer à des soins, à des attentions, à tout un culte qui l'enorgueillit et flatte sa vanité. N'a-t-elle pas recherché, sollicité la ferveur du poète dont la puissance s'est à elle imposée comme à tant d'autres, par des avances provocantes ? Que le monde le sache bien, il s'est attaché à elle, il dépend d'elle, elle lui est un objet d'admiration, de vénération et d'amour. Puis, quand

elle l'aura désespéré complètement, quand elle aura assez joué de ce cœur éperdu et loyal, quand elle aura assez affolé, assez torturé cette sensibilité délicate et cette intelligence soumise, ah ! elle pourra, devant les regards éblouis de la foule complaisante, réintégrer, grave et pure, le nuageux domaine de son transcendantalisme romanesque, vide et prétentieux, ses expériences de spiritisme et les ridicules attitudes de ses manies excentriques où des accès de mysticité maladive se mêlent aux sautes d'humeur les plus capricieuses et les plus fantasques.

Il lui fallait qu'Edgar Poe mourût pour consentir à l'entrevoir. La fidélité qu'à sa mémoire elle a vouée l'honore incontestablement. Jusqu'à son dernier jour (27 juin 1878) elle lui rendit témoignage, le défendit contre toutes attaques, interdit à ses amis, — à ses fameux amis, — de parler de lui en termes méprisants ou injurieux ; elle publia, *Edgar Poe and his Critics*, un des ouvrages qui ont le mieux contribué à réfuter et à anéantir les calomnies et les mensonges de l'odieux Griswold. Elle s'est

fait pardonner ses torts en raison de ce rôle courageux, mais elle a vu clair en elle-même, n'est-il point permis de le regretter ? trop tard; si elle avait eu conscience du désastre que sa puérilité et sa sottise préparaient, n'eût-il pas mieux valu que, dès le premier jour, elle agît nettement et simplement ?

Au beau milieu de ses protestations d'amour les plus acharnées, Poe commençait à l'apercevoir selon de plus lamentables réalités. Les confidences que reçoit Mrs. Richmond démontrent sa crainte que jamais Mrs. Whitman ne devienne sa femme, et il comprend très bien qu'un engagement conditionnel n'est point du tout un engagement.

Le 20 décembre, Poe devait faire une conférence à Providence. Il veut enfin décider Mrs. Whitman, presser le mariage, la ramener avec lui à Fordham. Elle accorde son consentement, mais, par une malice inconsciente et prodigieuse, elle réussit en même temps à outrager Poe par une sorte de précaution que toute autre n'aurait prise en un pareil moment qu'envers les plus suspects aventuriers : sans

même l'en avoir averti, elle transfère à sa mère tous les droits de propriété qu'elle peut avoir à exercer sur des biens quelconques !

Enfin le jour du mariage est fixé ; il aura lieu le 25 décembre, dans l'après-midi ; mais voici que, ce jour même, à midi, un ami — *un ami* — prévient Mrs. Whitman que « le matin, on a vu Poe boire au bar de son hôtel. » C'est tout, et en fallait-il davantage ? Sans chercher d'autre éclaircissement, sans se renseigner, sans preuve, elle en prend décidément son parti. Rien, Mrs. Whitman l'atteste elle-même, ni dans l'apparence, ni dans la conduite du poète ne décèle, à aucun degré, que cette dénonciation soit fondée ; « je rassemblai », raconte-t-elle, « quelques papiers qu'il avait confiés à ma garde, je les lui mis dans les mains sans une parole d'explication ni de reproche, et brisée tout à fait, épuisée par les conflits moraux, les angoisses, la responsabilité de ces dernières journées, je trempai mon mouchoir d'éther, je me jetai sur un sopha, avec l'espoir de m'y perdre dans une totale inconscience. Abîmé sur ses genoux à côté de

moi, il me pressait de lui parler — de dire un mot, un seul mot. A la fin, je répondis d'un murmure à peine perceptible : Que puis-je dire? — Dites que vous m'aimez, Hélène — Je vous aime. — Ce furent les dernières paroles que je lui ai jamais dites. »

Baudelaire (1) rapporte, d'après Griswold, de qui on sent à merveille qu'il se défie, quoique ce fût, à son époque, la seule source d'information sur Edgar Poe, — « qu'un jour, au moment de se remarier, (les bans étaient publiés, et, comme on le félicitait sur une union qui mettait dans ses mains les plus hautes conditions de bonheur et de bien-être, il avait dit : — Il est possible que vous ayez vu les bans, mais notez bien ceci : je ne me marierai pas), il alla, épouvantablement ivre, scandaliser le voisinage de celle qui devait être sa femme... », et Baudelaire en conclut que, dans bien des cas, l'ivrognerie de Poe était préméditée. Mrs. Whitman ne fait aucune

(1) *Histoires extraordinaires : Edgar Poe, sa vie et ses œuvres*, p. XXVI.

allusion à cet incident scandaleux ; elle raconte la scène d'une manière bien différente. Mais comment Baudelaire aurait-il deviné la profondeur de scélératesse de l'immonde calomniateur qui ajoute, au surplus, que, dans l'état où il dépeint le malheureux, il aurait pénétré chez sa fiancée, et qu'il avait fallu faire appel à la police pour l'expulser ! (1).

(1) « Non ! la scène ignominieuse est inventée ; et voyez le crime de Griswold, que cette infamie, faite pour capter aisément la foule, s'imposa même à la réflexion de Baudelaire et y suscite comme une tentative de bienveillante explication ! » (S. Mallarmé, *les Poèmes d'Edgar Poe. Scolies*, p. 161.)

Un ami d'Edgar Poe, W. J. Pabodie, juriste réputé éminent, écrivait au *New-York Tribune* (7 juin 1852) « Je suis autorisé à déclarer, non seulement par ce que je sais personnellement, mais aussi sur le récit de *tous* ceux qui ont été mêlés à cette affaire, qu'il n'existe pas l'ombre d'un fondement à l'historiette en question. » Pabodie raconte qu'à cette époque il voyait Poe tous les jours, qu'il était au courant des circonstances dans lesquelles il s'était engagé vis-à-vis de Mrs. W., et des motifs qui avaient amené la rupture. Il s'adresse enfin à Griswold et le conjure d'entreprendre tout ce qui demeure en son pouvoir pour « effacer le stigmate immérité dont il a marqué le souvenir de celui qui est parti. »

De retour à Fordham, Poe tout entier semble s'être ressaisi, reconnu, retrouvé. Très calme et très digne il écrit à Mrs. Whitman : « Aucune provocation si forte qu'elle puisse être, ne m'induira à parler de vous en mal, fût-ce pour me défendre moi-même. Si, pour me protéger contre la calomnie, quoique injustifiée, quoique impossible à supporter, je trouve nécessaire d'en arriver à des explications qui pourraient vous condamner ou vous peiner, je vous assure le plus solennellement du monde que je subirai ces calomnies patiemment plutôt que de me prévaloir d'aucun moyen de cette espèce pour les réfuter. Que vous ayez, à aucun degré, encouragé cette fausseté pitoyable, je ne le crois pas, je ne puis le croire, — quelqu'un qui est également votre ennemi et le mien, en est l'auteur ; mais ce dont je vous

— Griswold répondit à Pabodie en le sommant furieusement, avec menaces, de retirer sa déclaration. — Pabodie ne retira rien, mais au contraire, établit avec preuves à l'appui d'autres mensonges indéniables du *Memoir*. Cette fois, Griswold se le tint pour dit, et garda le silence.

supplie, c'est de m'écrire tout de suite quelques lignes d'explication... Votre simple désaveu, voilà tout ce que je désire. Le Ciel sait à quel point je voudrais m'abstenir de vous blesser ou de vous affliger... Le Ciel vous protège de tout mal ! »

A cette lettre Mrs. Whitman ne répondit pas ; « je n'osais pas y répondre, » avoue-t-elle. Elle n'osait, à son égard, que les actes malveillants et les paroles cruelles.

Comme, en toute circonstance, il importe qu'on trouve un tort à Edgar Poe, on lui fait reproche d'avoir, le mois suivant, le 11 janvier 1849, écrit à Mrs. Richmond : « Je n'ai pas besoin, Amie, de vous dire quel grand fardeau a été enlevé de mon cœur par ma rupture avec Mrs. W., car j'avais complètement disposé mon esprit à briser cet engagement. » On l'accuse de prétendre, dans une pique d'amour-propre et de vanité, que c'est lui et non elle qui a décidé cette rupture. Encore que la question soit oiseuse, les dernières paroles prononcées par Mrs. Whitman : « je vous aime », n'encourageaient-elles pas à poursuivre, mal-

gré tout, des espérances un instant brisées, tandis que de Poe la lettre dernière dans son ton de réserve fière impliquait bien plus exactement une renonciation courtoise ?

Ceux qui, du plus près, le chérissaient se montraient enchantés de l'issue de cette aventure. Mrs. Clemm, trois jours après, le 28 décembre, écrivait à Mrs. Richmond : « je me sens si heureuse au milieu de tous mes tracas, Eddy n'épousera pas Mrs. W. Que de choses j'aurai à vous raconter... Tous les journaux disent qu'il va conduire à l'autel la *talentueuse*, *riche* et *belle* Mrs. W... mais je vous raconterai tout cela dans ma prochaine lettre. »

Mrs. Whitman essaya, à plusieurs reprises, de se rapprocher. Poe ne s'y prêta pas. Il ne fit aucune attention particulière aux vers que dans le *Metropolitan* elle lui adressa, et que, pour être plus sûre qu'ils tomberaient sous ses yeux, elle fit reproduire dans le *Southern Literary Magazine*. C'était chose bien terminée. Plus jamais, plus une seule fois il ne prononça même son nom ; il l'ignorait, il l'avait exclue de sa mémoire. L'unique allusion que, dans

sa correspondance avec sa fidèle, sûre, absolue confidente, avec celle qui fut de plus en plus l'âme de sa conscience, on puisse relever, serait contenue, sans que son nom soit prononcé, dans la phrase que voici, où il se libère : « Mais une chose que je puis vous assurer, Amie, c'est que désormais je fuis la société pestilentielle des *femmes de lettres*, assortiment de créatures sans cœur, sans rien de naturel, venimeuses, sans honneur, sans autre principe qu'une estime de soi désordonnée. Mrs. Osgood est la seule exception que je connaisse... »

VII

LES DERNIÈRES ÉPREUVES. LA MORT

1849

Résigné désormais à ne pas rencontrer sur la terre l'appui affectueux, tendre et fervent auquel tout homme aspire, Edgar Poe ne songea plus qu'au travail et au calme. La formule du bonheur dont il s'était mis en quête n'était point la banale et la traditionnelle ; son dessein n'était pas de s'appesantir dans l'anéantissement, dans la satisfaction des instincts les plus grossiers et des appétits primitifs. Aucune autre félicité n'existe, et, à l'exemple du clair et pénétrant poète de France qui nous est cher, qu'il « fuie et s'accroche à toutes les croisées, d'où l'on tourne le dos à la vie (1) », celui qui est

(1) Stéphane Mallarmé : *les Fenêtres.*

14

Ainsi, pris du dégoût de l'homme à l'âme dure
Vautré dans le bonheur où tous ses appétits
Mangent, et qui s'entête à chercher cette ordure
Pour l'offrir à la femme allaitant ses petits...

Le bonheur complet, le bonheur exaltant, qui résulte d'une concorde moins de satisfactions que d'aspirations, le bonheur qui n'est pas un aboutissement, mais un point de départ, un seul couple y goûte-t-il, une seule femme le désire-t-elle, y consent-elle ? Si l'on quête les honneurs, de l'argent, les riches situations, un prestige mondain, peut-être est-il possible que deux âmes battent d'accord. Mais qu'il s'agisse d'une ferveur d'art, d'un enthousiasme sans gain défini, souvent aussi d'un labeur pénible, quel esprit fraternel est disposé à participer à d'aussi rudes fatigues, à les alléger du charme encourageant de son sourire? Déjà les hommes sont rares qui ne succombent pas avant le terme, et qui ne se *vautrent* pas, à un tournant, parmi le tas d'ordure *où tous ses appétits mangent !*

Poe appartient à la race de ceux qui persévèrent. Déçu, navré au cœur, déchiré de

tortures corporelles et morales, épuisé d'efforts et d'espoirs, il s'aperçoit sans un tressaut de colère qu'il s'est lui-même fourvoyé.

Il avait cru, s'approchant de femmes dont les apparentes préoccupations semblaient proches des siennes, qu'il avoisinait la région des enviables félicités, où la jouissance de la beauté, la grâce du corps, le goût de tout ce qui est élevé et pur forment une préparation mystérieuse à une grandeur intellectuelle, transfiguratrice, suprême. Il avait appris à ses dépens de quelle lamentable sécheresse d'âme, de quelles mesquines frivolités de l'esprit et du cœur, de quels égoïsmes honteux, de quelle hypocrisie maladive et de quelle envie les généreux dehors qu'affectent les femmes de lettres, ces niaises puériles et encombrantes, forment la rançon piteuse et misérable. A travers la suite des siècles citerait-on l'exemple de dix femmes qui aient chéri la pensée, l'art ou la poésie assez haut pour ne pas les sacrifier à l'amour de l'artiste, d'un indifférent, ou, plus souvent encore, d'elles-mêmes ?

La majeure préoccupation d'Edgar Poe est,

pour le moment, de s'assurer, d'assurer à Mrs. Clemm de quoi subsister. Il envoie des articles aux revues, il traite avec certaines, il confie enfin à Annie qu'un engagement le lie à tout magazine américain, à la seule exception près du *National* de Peterson. Il a échappé aux difficultés de la vie matérielle, espère-t-il, et il travaille. C'est l'époque où il compose, termine ou retouche, parmi ses poèmes, *le Sonnet à ma Mère*, *Eldorado*, la *Valentine* à Mrs. Osgood, *Annabel Lee*, qui ne fut imprimée qu'après sa mort, *les Cloches*, cet inouï chef-d'œuvre de l'allitération verbale, *Pour Annie* : « ... Le malaise, — la nausée — l'impitoyable douleur — ont cessé, avec la fièvre et sa démence au cerveau, — avec la fièvre appelée « Vivre » qui brûlait dans mon cerveau (1). »

Parmi ses Contes, il achève *Hop-Frog*, *Mellonta Tauta*, *le Cottage Landor*, et il donne différents articles de critique littéraire.

Cette activité l'eût peut-être tiré de la misère ; mais, d'entre les revues auxquelles

(1) Trad. Mallarmé.

il collaborait ou devait collaborer, deux cessèrent de paraître, deux autres cessèrent de payer, le *Southern Literary Messenger* ne payait que très tard et très difficilement ; l'entente avec certaines au dernier moment ne se conclut pas, si bien que, suivant ses propres expressions, il se trouva réduit au *Sartain's Magazine* et au *Graham's Magazine*, l'un et l'autre bien précaires.

Et puis, la maladie, une très grave maladie s'abattit sur lui. « J'ai cru » écrivait sa belle-mère à Mrs. Richmond, « j'ai cru plusieurs fois qu'il allait mourir. Dieu sait si je souhaite que nous soyons tous deux dans la tombe : sûrement cela vaudrait mieux. » Lui-même, de son côté, explique à Annie que les « ténèbres » de son âme ne sont pas la conséquence de ses déboires littéraires « car aucune considération mondaine n'aurait le pouvoir de me déprimer de la sorte, ... non, ma tristesse est *inconcevable*, et je n'en suis que plus triste. Je suis plein de sombres pressentiments. *Rien* ne m'égaie ou ne me soulage. Ma vie apparaît dévastée, — l'avenir se montre vide et lugubre :

mais je continuerai à lutter, et à *espérer contre l'espoir* (1). »

Seule lueur, au mois de mai un bailleur de fonds intelligent s'offrit à lui faciliter la création du *Stylus*, en lui en abandonnant la direction sans contrôle. Dans l'espérance de parfaire la somme nécessaire, il organisa, de nouveau, une tournée de conférences dans le Sud.

Au moment de s'éloigner, il alla à Lowell prendre congé de ses amis Richmond ; il pria par lettre *son ami* Griswold de donner, s'il y avait lieu, ses soins à la publication de ses œuvres réunies, et son ami Willis d'écrire toute notice biographique qui serait nécessaire; puis, le 29 juin, accompagné de Mrs. Clemm, il se rendit à Brooklyn, chez les Lewis. « Il paraissait si triste ; » raconte Stella, « de bonne heure il se retira dans sa chambre, mais, le lendemain matin, comme il s'en allait, il prit ma main dans la sienne, et, me regardant dans les yeux, il me dit : « Chère Stella, ma bien chère amie. Vous me comprenez véritable-

(1) Ingram, p. 410.

ment, et vous m'appréciez. J'ai le pressentiment que je ne vous verrai plus. Je dois partir aujourd'hui pour Richmond. Si je ne reviens pas, écrivez ma vie. Vous pouvez, vous voudrez me rendre justice. » Quand, devant le bateau qui l'allait emmener, il dit adieu à Mrs. Clemm, « Dieu vous protège, ma vraie mère aimée. Ne craignez rien pour votre Eddy ! Voyez comme je serai bien durant cette absence, puis je reviendrai pour vous aimer et pour vous consoler (1). »

Il s'arrêta à Philadelphie. A John Sartain il dit : « Je suis venu chez vous me réfugier. » Il délirait, il se sentait poursuivi et menacé par des ennemis imaginaires. Sartain le rassura, le calma, de quelques jours ne le quitta plus. On veut que cette crise provînt de ce qu'il aurait, pour tuer en lui sa tristesse, absorbé des stimulants, de l'opium ; il aurait demandé à Sartain de lui procurer du laudanum (il semble que ç'eût été plutôt pour endormir sa surexcitation maladive), et c'est une des

(1) Ingram, 414-415.

trois occasions où (1) l'on signale qu'il en ait désiré, sans qu'on sache rien de positif sur les causes de son état momentané d'égarement.

A Richmond il en était sorti, sa tristesse aussi s'était atténuée. Mrs. Weiss (alors Miss Talley), qui le connut à cette époque, en parle dans ces termes (2) : « Je fus surprise de découvrir que le poète n'était pas du tout le personnage mélancolique que je m'étais figuré sans raison. Bien au contraire, il m'apparut — sauf dans une circonstance, — invariablement gai, et fréquemment d'humeur enjouée. Il semblait s'amuser paisiblement du bavardage léger de la jeunesse autour de lui, souvent s'y joignait par des réparties pleines d'humour, avec parfois une pointe de sarcasme badin. Cependant il préférait rester tranquillement assis à écouter et à observer. Rien n'échappait à son observation aiguë... Je puis me le rappeler nettement tel qu'il apparaissait dans les visites

(1) Voir page 105.

(2) *The Last Days of Edgar Poe*, by Mrs. S. Archer Talley Weiss (dans *Scribner's Monthly* de mars 1878, — cité par Ingram), et un vol. New-York 1907.

qu'il nous faisait. Il portait en tous temps une canne ; dès qu'il entrait dans l'ombre de l'avenue, il retirait son chapeau, rejetait ses cheveux en arrière, et marchait à pas lents comme pour jouir de la fraîcheur, tenant son chapeau à la main et, en général, derrière le dos. Parfois il s'arrêtait pour examiner une fleur rare ou pour cueillir un grain de raisin aux treilles surchargées. Il venait à nous avec une expression de plaisir qui illuminait son visage et éclairait ses beaux yeux.

« Les yeux de Poe étaient, en effet, d'une frappante beauté, et c'est à ses yeux que son visage devait d'être particulièrement attirant. Je n'ai jamais vu d'yeux ressemblant le moins du monde aux siens. Ils étaient grands, avec des cils longs, d'un noir de jais, — l'iris était d'un gris d'acier sombre, d'une netteté, d'une transparence cristalline, où l'on apercevait la pupille d'un noir de jais se dilater, se contracter à la moindre nuance de sa pensée ou de ses émotions. J'observais que ses paupières ne se contractaient jamais, comme il est si habituel chez la plupart des gens, particulièrement

quand on cause ; mais son regard était toujours plein, ouvert, et ne se rétrécissait pas... Excepté pour la merveilleuse beauté de ses yeux, je n'aurais pas appelé Poe un bel homme. J'ai entendu dire qu'il fut beau dans sa jeunesse, mais, à l'époque où je l'ai connu, il avait une physionomie pâle, soucieuse, — quelque peu hagarde, en vérité — et qu'on remarquait, sauf quand il s'animait. Il portait une moustache brune, scrupuleusement soignée, mais qui ne cachait pas totalement l'expression légèrement crispée de sa bouche ni parfois un tiraillement de la lèvre supérieure, qui ressemblait à un ricanement. Ce ricanement, en vérité, s'éveillait aisément, — c'était un mouvement de la lèvre, à peine perceptible et pourtant profondément significatif. On n'y pouvait rien découvrir de méchant, mais seulement beaucoup de sarcasme. »

« J'étais à Richmond en 1849 », — écrit celui que M. Whitty (1) appelle le vénérable évêque O. P. Fitzgerald, — « et je me souviens

(1) *Op. cit. Memoir*, p. XXVII.

de M. Poe, avec sa jaquette et son pantalon de toile blanche, son gilet de velours noir et son large chapeau de Panama. C'était la plus remarquable figure dans ce groupe de spécialistes qui se réunissaient autour de John M. Daniel, éditeur de l'*Examiner* de Richmond... M. Poe avait déjà atteint la célébrité en tant qu'écrivain dont la prose et la poésie n'étaient pas pareilles à celles des autres. Le public qui lit le suivait dans l'attente d'œuvres plus grandes. Il y avait en lui quelque chose qui attirait spécialement l'attention. Son visage était un des plus tristes que j'aie jamais vus. Sa démarche était gracieuse, sa voix douce, et pourtant claire, son aspect tout à fait séduisant. »

Tel qu'il se montrait aux yeux de ceux qui le virent alors pour la première fois, il reparut, mais fatigué, usé, devant ses amis des jours anciens. Il visitait avec empressement Miss Poitiaux, sa camarade d'enfance, une autre, miss Eliza Lambert ; il voyait chaque jour sa sœur Rosalie, qui vivait chez les Mac-Kenzie ; enfin, il retrouva, veuve, Mrs. Shelton

qui avait été — miss Sarah-Elmira Royster — le premier objet de ses amours.

Par tous il était accueilli avec joie, choyé en ami dont on est sûr, admiré pour la netteté simple de sa vie, et probablement plutôt pour la célébrité que pour la profondeur et la beauté de son génie.

Son rêve d'une vie régulière et paisible le hantait dans ce milieu tranquille. Mrs. Shew naguère lui avait donné à entendre qu'une femme attentive et dévouée lui serait indispensable pour ne pas replonger en l'abîme de ses anciens tourments, de ses souvenirs déchirants, dans le découragement et dans le désespoir. Il songeait à se marier. Il proposa le mariage à Mrs. Shelton, qui, tout d'abord, se prit à rire, puis, voyant qu'il parlait très sérieusement, lui demanda quelques jours de réflexion, se garda de le repousser dans la détresse où il avait vécu, délaissé de tendresse, privé de caresses affectueuses. Elle sortit avec lui plus fréquemment, et, en somme, d'avance paraissait disposée le plus favorablement.

Il est vraisemblable, toutefois, qu'elle n'avait

pris encore aucun engagement, lorsque Poe se décida à quitter Richmond, pour peu de temps, avait-il déclaré à ses amis. Il désirait préparer Mrs. Clemm à cette union projetée, la décider à abandonner Fordham pour vivre avec lui désormais à Richmond. Depuis longtemps il n'avait été aussi gai, les quelques semaines passées dans la société de ses anciens et de ses nouveaux amis avaient été depuis de nombreuses années les plus heureuses qu'il eût vécues. Quand il aurait pour toujours quitté New-York, estimait-il, il y laisserait derrière lui tous les tracas et les vexations de son existence passée.

Ceux qui tiennent à ce qu'il se soit, durant son séjour à Richmond, livré à des excès d'alcools ou d'excitants, étalent un passage des mémoires de Mrs. Weiss, que voici : « La connaissance de sa faiblesse m'avait été cachée, à sa demande. Tout ce que j'ai su à ce sujet, c'est que, une fois, un ami nous informa que « M. Poe était trop malade pour nous venir voir ce soir-là. » Un jour ou deux plus tard, il envoya sa sœur Rosalie nous demander des

fleurs, il nous adressa en retour un charmant billet de remerciement, écrit d'une main tremblante... Le lendemain il fit parmi nous son apparition, mais si pâle, si tremblant, d'un aspect si minable, que je fus convaincue qu'il avait été malade sérieusement. Cette fois, il avait été soigné, dans sa chambre par la famille Mackenzie, mais, lors d'une rechute plus grave, il fut transporté par le docteur Mackenzie et par le docteur Gibbon Carter à Duncan-Lodge, où, durant plusieurs jours, sa vie fut réellement en danger. Des soins assidus le sauvèrent, mais, d'après l'opinion des médecins, une nouvelle attaque de ce genre serait fatale. Ils le lui dirent et l'avertirent sérieusement du danger. Il répondit que, si on ne l'entraînait pas, il ne faiblirait pas... »

Invariable est le système. Pour accabler Poe, on cite des témoignages indirects, on ne tient aucun compte de ce qui y contredit. Poe, lassé sans doute d'être éternellement poursuivi par d'identiques accusations, s'était affilié à une société de tempérance : il fallait, paraît-il, depuis trois mois n'avoir rien fait qui fût con-

traire à ses exigences pour pouvoir y être admis. John R. Thompson, que Poe voyait beaucoup, affirme que, dans les trois derniers mois de sa vie (c'est-à-dire tout au long de son séjour à Richmond) il a été parfaitement sobre (1). Des gens l'ont vu mal portant, faible, chancelant, personne ne l'a vu ivre ; une malveillance obstinée s'acharne, même auprès de ses plus grands amis, à attribuer aux effets de l'ivrognerie ses moindres malaises. Le docteur John Carter rappelle que son frère (le médecin par qui Poe avait été soigné) avait certifié dans les journaux qu'il n'était ni un buveur d'alcool, ni un gros buveur. Des personnes, enfin, l'ont rencontré, le 26 septembre, au restaurant Sadler, ont remarqué qu'il ne

(1) Dans une lettre, du 9 novembre 1849, à E. H. W. Patterson, le bailleur de fonds pour le *Stylus*. Dans la même lettre, il est vrai, Thompson raconte que, durant quinze jours, à son arrivée, l'été précédent, à Richmond, Poe, *d'après ce qu'on lui avait rapporté*, s'était livré à la plus crapuleuse orgie, dans le quartier du port. Il se serait mis aussitôt à sa recherche, mais le Poe, véritable ou prétendu, qu'on lui avait signalé, avait disparu quelques heures auparavant.

buvait pas, puis l'ont accompagné jusqu'au bateau qui devait, le lendemain à 4 heures, l'emporter vers New-York. Mrs. Shelton aussi avait écrit à Mrs. Clemm (1) : « J'ai passé une très heureuse soirée avec votre Edgar, et je sais que je vous ferai plaisir en vous assurant qu'il est tel que vous pouvez le souhaiter, sobre, tempéré, moral, et très aimé. »

De si affirmatives déclarations ne suffisent-elles pas pour à jamais réfuter la tendancieuse calomnie ? Quelle garantie plus grande offrent les rapports produits pour le condamner ? Ils ne sont ni mieux concordants, ni plus probants.

Il débarqua, le vendredi 28 septembre, dans la matinée, à Baltimore. Cinq jours après, le 3 octobre, on le ramassait, inanimé, dans la rue ; on le transportait au Washington University Hospital ; on l'y soigna pour un transport au cerveau, mais, le dimanche 7 octobre 1849, vers 5 heures du matin, il rendait le dernier soupir.

(1) Woodberry II, 335.

Que lui était-il advenu ? On l'ignore. On a supposé qu'il s'était présenté, légèrement ivre, chez un vieil ami habitant de Baltimore, et que, ne l'ayant pas trouvé, il s'en était retourné tranquillement ; — on a supposé qu'il avait été invité à une fête de baptême et n'avait pu refuser de boire à la santé de son hôtesse ; — on a supposé qu'il avait dîné avec d'anciens camarades de West-Point ; — on a supposé qu'il avait été raccolé par une bande d'électeurs, gorgé de boisson, et forcé de voter à plusieurs reprises ; après quoi on l'avait abandonné ivre-mort dans la rue. Mais aucun de ces racontars ne s'appuie sur le moindre indice ; ce ne sont que des bruits qui au hasard après sa mort ont été répandus.

Les biographes tendent naturellement à corser par le récit d'aventures plus ou moins dramatiques les événements qu'ils ont charge de raconter ; partout où il plane, comme ici, du mystère, ils s'enhardissent à le dissiper ou à l'approfondir en adoptant, pour leur intérêt fabuleux, des légendes sur la vie de leurs héros.

Quand il avait quitté Richmond, Poe s'était

plaint de malaise, de frissons, il se sentait épuisé. Le docteur Moran, qui lui prodigua ses soins à l'hôpital, a, dans une lettre adressée à Mrs. Clemm, décrit les derniers moments de son malade ; plus tard à plusieurs reprises, il a protesté dans les journaux contre les mensonges et les infamies dont on prétendait salir son grand souvenir, et, en 1885, il fit paraître à Washington un exposé complet : *Défense d'Edgar Allan Poe : Vie, Caractère du Poète : Ses Déclarations des dernières heures. Relation officielle de sa mort, par le médecin qui l'a soigné.*

Les funérailles se firent le lundi 8 octobre, par une journée sombre et froide. On l'enterra à côté de son aïeul, le général Poe, dans le cimetière de Westminster Church, à Baltimore. Etaient présents le petit nombre de parents et d'amis qu'on avait pu avertir à temps : ses cousins Neilson Poe et Henry Herring ; le docteur Snodgrass, Z. Collins Lee, qui avait été son camarade de classe.

VIII

LA BIOGRAPHIE D'EDGAR POE

L'annonce de cette mort inopinée frappa de consternation et d'une douleur véritable tous ceux qui l'avaient connu et apprécié. Mrs. Clemm prévint aussitôt Mrs. Richmond : « Annie, mon Eddy *est mort*. Il est mort hier, à Baltimore. Annie ! priez pour moi, votre amie désolée. Mes sens vont s'égarer. Je vous écrirai dès que je connaîtrai les détails. J'ai écrit à Baltimore. Ecrivez et conseillez-moi. Votre amie affolée, M. C. » Mrs. Shelton, se considérant comme sa fiancée, prit et porta le deuil. Kennedy, Graham, Willis rendirent à son caractère et à son génie un hommage pieux et sincère ; les journaux déplorèrent la perte que faisait le pays ; Longfellow, qui avait été

parfois malmené par sa critique, n'en rendit pas moins noblement justice à sa gloire, dans une lettre adressée à son ami Thompson.

Seule la *Tribune* du 9 octobre insérait une notice hostile sous la signature Ludwig. N. P. Willis y répondit aussitôt dans le *Home Journal*, et révéla que sous ce pseudonyme se cachait Griswold. John Neal de son côté dénonçait la fausseté et la malignité de cette notice. D'autres manifestèrent leur dégoût ; et George R. Graham, qui avait, lui, assisté aux premières relations de Poe et de Griswold, et qui avait employé Griswold après avoir employé Poe, rétorqua, en détail et avec véhémence, dans le *Graham's Magazine* de mars 1850 « l'esquisse fantaisiste d'un visionnaire prévenu, l'immortelle infamie du soi-disant Ludwig. »

Griswold assure qu'il apprit sa désignation par Poe en tant qu'exécuteur testamentaire pour la publication de ses œuvres, après que sa notice eût paru. Mais Mrs. Weiss affirme que Poe lui avait montré la lettre d'acceptation de Griswold. Quoiqu'il en soit, dès le 13 octobre, Mrs. Clemm écrivait à Annie : « On

prend déjà des arrangements pour publier les ouvrages de mon pauvre cher enfant. Plusieurs messieurs sont venus me trouver, et je me suis entendue enfin avec M. Griswold pour les classer et les éditer ; il souhaite que cela se fasse au plus vite. M. Willis l'aidera dans cette œuvre de piété... » Le 17, il se faisait remettre tous les papiers d'Edgar Poe, qu'il conserverait, disait-il, jusqu'à ce que la publication fût terminée. Mrs. Clemm n'en est jamais rentrée en possession.

Les deux premiers tomes (1) parurent au commencement de 1850. Dans le courant de la même année le troisième (*The Literati*), avec le *Memoir* de Rufus Wilmot Griswold.

D'où provenait son animosité contre le grand poète, qu'il avait l'honneur de présenter, pour la première fois, en une édition complète — ou à peu près — de ses œuvres ? Des causes les plus diverses.

En admettant qu'il y eût eu, dans le carac-

(1) *The Works of Edgar Allan Poe*, New-York 1850, 2 vol, in-12.

tère, dans les mœurs, dans les habitudes et les tendances d'Edgar Poe des côtés blâmables, répréhensibles, fâcheux, qu'il y eût eu dans sa vie des défaillances plus ou moins excusables, un homme au cœur généreux, une fois chargé d'éditer après sa mort l'œuvre de celui qui, le regardant comme un ami, lui avait confié cette besogne délicate, se fût défendu d'émettre contre lui la moindre parole de réprobation, et, surtout, non seulement n'aurait pas accordé son appui aux accusations courant dans le public, mais se fût avec scrupule abstenu d'en introduire de nouvelles. Griswold, s'il eût été un honnête homme, avait à choisir entre deux partis : défendre la mémoire du mort, ou, si sa conscience le lui interdisait, se taire. Mais il n'était pas doué d'un caractère très noble. En composant son Mémoire diffamatoire, il se rendait compte obscurément qu'il satisfaisait les bas désirs de son public : avilir quiconque par l'esprit est supérieur à la foule procure à la plupart une joie profonde. Quel grand homme a tout entier échappé à ce sort scandaleux ? S'il est vrai que dans tous les cas

le mensonge et la calomnie n'ont pas rencontré une faveur égale, dans le cas d'Edgar Poe ils furent — que dis-je ? *ils sont* triomphants. Des bruits depuis trop longtemps circulaient, des rumeurs souvent fondées sur des apparences habilement présentées, et parfois aussi sur des faits indéniables : rien de plus aisé que de convertir ces faits, une seule fois contrôlés, en habitudes détestables. On ne s'en fit pas faute. Tout ce qui dans sa vie demeurait incertain ou mystérieux se trouva exploité merveilleusement : les motifs de sa rupture avec Mrs. Whitman, les circonstances inconnues de sa mort, maints détails antérieurs.

Dans les relations avec Mrs. Osgood, nous avons vu comment et pourquoi la vindicative Mrs. Ellett était intervenue. Voici de quelle façon Griswold présente cet épisode : « Il avait emprunté cinquante dollars à une femme de lettres de la Caroline du Sud [c'est Mrs. Ellett], et quand il fut prié de restituer ou tout au moins de reconnaître cette dette par écrit à la demande du mari, il répondit « qu'il ne savait pas de quoi on lui parlait, et menaça de pro-

duire une correspondance qui aurait jeté le discrédit sur cette dame. »

Chaque particularité de l'existence de Poe est, de même façon, mise ingénieusement en valeur sans que nulle part apparaisse un élément, un commencement de preuve. Ou plutôt, car Griswold est très fort et s'aperçoit de la débilité de ses assertions les plus saugrenues, il s'appuie sur une série de lettres écrites par Poe ; il en cite des extraits ; seulement, après sa mort, bien qu'on ait retrouvé tous les papiers qui lui avaient été confiés, et, dans la masse, en grande partie la correspondance de Poe, les lettres dont il aurait ainsi reproduit des passages manquaient, à l'exception de deux d'entre elles qu'il avait manifestement tronquées et faussées pour les besoins de sa cause !

A la mesquinerie d'esprit naturelle à Griswold se joignaient les sentiments d'une sourde et tenace rancune. Poe l'aurait, paraît-il, dans une conférence, en 1843, critiqué d'une façon blessante. Ils s'en étaient expliqué entre eux, ils s'étaient réconciliés en 1845. Depuis, Poe

avait regardé Griswold comme un ami très sûr ; c'est incontestable, puisqu'il songe à lui comme exécuteur testamentaire en ce qui concerne son œuvre. Griswold, il est vrai, nie qu'il y ait jamais eu entre eux amitié véritable. Il y en avait tout au moins les apparences, et Poe avait pu s'y tromper. Il est trop simple, après diffamation, de révéler au monde que l'inimitié datait de loin.

On rapporte, en dernier lieu, que Griswold portait une affection très tendre à Mrs. Osgood, et que la jalousie, bien qu'il eût été le préféré de la dame, l'excitait aussi contre Poe. Elle est morte au mois de mai 1850 ; dans une lettre que, peu auparavant, elle adressait à Griswold, elle lui dépeignait en termes émus un Edgar Poe chevaleresque et magnanime, tel qu'elle l'avait connu en toutes circonstances.

Comme bien on se figure, la publication du *Memoir* indigna les amis du poète. Plusieurs protestèrent publiquement et attestèrent qu'ils l'avaient toujours connu probe, droit, généreux, travailleur, consciencieux, et n'avaient jamais assisté à aucun fait d'ébriété. Néanmoins l'im-

portance de l'ignoble libelle fut et demeure considérable. On estime que l'auteur, ayant en sa possession les papiers, les documents, les preuves, n'a pas toujours et indistinctement menti ou dénaturé la vérité. On a recours à lui pour rassembler les éléments d'une *solide* biographie. Ceux qui ont crié leur dégoût, qui ont bondi d'indignation ne fournissent qu'un témoignage moral, ils n'ont pas établi que les documents ou prétendus documents fussent controuvés.

Baudelaire lui-même, ce frère en esprit et en cœur d'Edgar Poe, s'évertue à justifier son caractère, tel qu'il est présenté par le calomniateur, à l'aide de la plus ingénieuse des théories. Il se révolte bien contre plusieurs assertions dont il pressent l'évidente fausseté ; il s'insurge contre son informateur, mais il le subit, et, d'une façon générale, il est bien obligé d'adopter son exposé. De même, en Angleterre, dans une biographie qui précède l'édition complète de 1853, l'éditeur James Hannay suit forcément la façon de procéder de Baudelaire.

Petit à petit, les doutes naissent, la longue et patiente besogne de nécessaire réfutation a commencé. Le *Chamber's Handbook of American Literature*, de 1854, soupçonne que toutes les affirmations de Griswold peuvent n'être pas véridiques. En 1857, Moy Thomas remarque que « la lamentable histoire de Poe repose uniquement sur le Mémoire de Griswold, que tout le monde depuis a suivi Griswold avec la ponctualité du copiste hébreu qui tremble devant la malédiction du prophète contre tous ceux qui ajouteraient ou retrancheraient une rubrique du texte. Il me semble, poursuit-il, qu'il serait intéressant d'apprendre quelle explication, s'il en est, eût donnée Griswold lui-même des raisons qui l'ont déterminé à accomplir sa tâche pénible. Même les lecteurs américains paraissent avoir oublié que, au moment où le *Memoir* de M. Griswold fut pour la première fois publié, ses affirmations ont été démenties par beaucoup de ceux qui ont connu Poe, que personne n'a confirmé les pires portions de son histoire, que plusieurs ont été jusqu'à attaquer ses mobiles, et que

d'autres, qui ont connu le poète et ont eu avec lui des rapports plus intimes, ont donné des relations qui diffèrent matériellement de celle de Griswold. »

En novembre de la même année, dans le *Russell's Magazine* de Charleston, S. C., le professeur James Wood Davidson se proposait, pour venger le renom d'Edgar Poe, d'établir l'infamie de quelques accusations, de signaler le caractère suspect de plusieurs autres ; à la fois se produisaient, dans diverses revues, dans des journaux, les déclarations énergiques et émues du Capitaine Mayne-Reid, d'amis personnels du poète, T. C. Clarke, et surtout Wilmer, qui, plus tard, rappelant dans son ouvrage *Our Press Gang* son article antérieur *Edgar Poe et ses Calomniateurs*, souligne les bas motifs pour lesquels il était facile aux publicistes impudents de rééditer les vaines histoires de Griswold, tandis que l'opinion favorable était lente à se faire jour et à se répandre : « Je ne sache pas que cette défense ait été reproduite par un seul journal, alors que la presse entière du

pays semblait désireuse de donner de l'extension et de l'authenticité aux scandales. »

Mrs. Whitman, dans son petit livre de ferveur et de piété, *Edgar Poe and his critics* (1860) étudie principalement son importance littéraire, laissant « à quelque écrivain nouveau la tâche d'apporter au monde sur le poète un mémoire plus impartial que celui de Griswold ». Elle indique, en passant que « les faits les plus controuvés, les suppositions les plus dénuées de base avaient été adoptés dans toutes les études ou notices subséquentes sur Edgar Poe ; c'est pourquoi elle publiait son livre, en manière de protestation fervente contre un tel *préjudice porté à un mort* » (1).

(1) « Beaucoup des récits faux et erronés du docteur Griswold, plusieurs des anecdotes les plus injurieuses, ont été réfutés durant la vie du docteur Griswold, dans *the New York Tribune*...

« Nous sommes autorisée à affirmer qu'un grand nombre des anecdotes déshonorantes, recueillies si laborieusement par le docteur Griswold, sont entièrement fabuleuses, que d'autres sont des déformations de la vérité, plus nuisibles dans leurs effets qu'une fiction sans mélange... » (page 15.)

Dans le *Harper's New Monthly Magazine*, en septembre 1857, était contenu un article, *Edgar Allan Poe*, qui ne tendait évidemment pas à lui être favorable, mais qui de la part de l'auteur dénotait des recherches personnelles. Revu et augmenté, il était, en 1875, joint sous forme d'introduction à une nouvelle édition américaine des *Œuvres Poétiques d'Edgar A. Poe*. Le *British Quarterly Review* l'apprécie en ces termes : « La dernière contribution à la biographie de Poe est le *Mémoire Original* de R. H. Stoddard, de New-York, lequel dément Griswold, et ensuite parvient à le dépasser dans sa propre manière, en rassemblant une masse de commérages ineptes, telle que nous n'en avions jamais lu auparavant. » Ce *Mémoire Original* de Stoddard n'en a pas moins été placé en tête des *Œuvres choisies* et des *Œuvres* en 6 volumes, publiées à New-York et Londres en 1884. Les plus récents commentateurs lui attribuent encore de l'autorité.

Le raisonnement de M. George E. Woodberry n'est pas, peut-être, parfaitement équi-

table lorsqu'il considère (1) qu'au mémoire de Griswold « aucune réplique, aussi loin que je regarde, n'a été opposée par les amis de Poe, sinon l'article de Burr (1852), plaidoyer en faveur de l'adoucissement du jugement porté. Bien plus tard, l'article de Clarke (1862) citait, en y souscrivant, le témoignage de Willis, auquel il ajoutait peu de mots. Par contre, Thompson, Thomas, et Kennedy, et Mrs. Lewis conservèrent des relations amicales avec Griswold. English, Briggs et Wallace l'ont soutenu, Redfield et Leland défendu, et Stoddard a écrit souvent et beaucoup pour fournir de preuves son récit. Il est enfin juste d'ajouter que le portrait qu'a donné Griswold est, pour la substance sinon pour le sentiment, celui dont la tradition a prévalu uniformément dans les cercles littéraires les mieux informés du pays. La réhabilitation de la réputation de Poe a été entreprise par des écrivains de la génération suivante. »

Souvenons-nous de la phrase de Wilmer,

(1) Woodberry II, 454.

qui, lui aussi, avait été un ami de Poe (1) : « Je ne sache point que cette défense (2) ait été reproduite par un seul journal, alors que la presse entière du pays semblait désireuse de donner de l'extension et de l'authenticité aux scandales. » La plupart des biographes que M. Woodberry énumère complaisamment ont, *sans aucun examen*, répété et amplifié Griswold, leur témoignage est donc sans valeur. L'opinion admise dans les cercles littéraires est un argument bien faible : nul ne met en doute, parmi les défenseurs de Poe, que les calomnies répandues sur son compte aient été accueillies presque universellement ; où serait, sans cela, la nécessité de les discuter, et, dans la mesure du possible, de les confondre ?

(1) M. Woodberry écrit (I, 309) : « *his friend Wilmer* » et reconnaît (II, 43) que « Wilmer, after Poe's death, was one of his most fathful defenders ».

(2) Allusion à son article : *Edgar Poe and his Calomniators*. M. Woodberry n'est pas parvenu à retrouver cet article ; nous admettrons avec lui que ce qui y est dit doit être analogue à ce qu'il dit de Poe dans *Our Press gang*.

Des amis de Poe seraient demeurés en bons termes avec le calomniateur ; soit (1) : en résulte-t-il qu'ils l'aient approuvé ? en résulte-t-il, surtout, que le mémoire de Griswold fût véridique ?

Aucune réplique au mémoire n'est venue des amis de Poe, affirme M. Woodberry. Qu'est-ce donc que les protestations de Wilmer, de Mrs. Whitman, du capitaine Mayne-Reid, de qui l'on se rappelle cette exclamation indignée : « il n'y a jamais eu, dans la liste des hommes de lettres un biographe aussi méprisable que Rufus Griswold ; il n'y a jamais eu une aussi

(1) Selon M. Woodberry (II, 449) Poe aurait fait tout au monde, en 1845, pour se réconcilier avec Griswold ; il avait le désir (car jamais ses intentions ne sont pures) de figurer dans ses *Prose Writers of America*, etc... N'est-il, dès lors, admissible aussi que plusieurs des amis de Poe, considérant l'extrême importance de Griswold, critique et directeur de revues, aient hésité, étant gens de lettres, à rompre avec lui ? — Thompson, Thomas. Mrs. Lewis, Poe les regardait comme ses amis ; Kennedy lui avait accordé la plus affectueuse protection. Les autres que cite M. Woodberry ne sont pas des amis de Poe, et avec English, faut-il le rappeler ? il avait eu la plus violente des polémiques personnelles.

grande victime du mépris posthume que le pauvre Edgar Allan Poe. » N'est-ce rien aussi que la sensation de répulsion instinctive, dont a été saisi un homme comme Baudelaire, qui a incité Moy Thomas à soulever des objections, et provoqué l'article du professeur James Wood Davidson ?

Les premiers, les ouvrages de M. Ingram ont fourni des précisions. Depuis 1874, il n'a cessé d'accumuler les documents, de les présenter, d'en discuter la valeur. Il est parvenu, en suivant pas à pas la vie du poète, à dissiper plus d'un mystère, à convaincre sur preuves indiscutables le méprisable Griswold d'ignominie, de faux et de mensonge. Il l'a percé à jour, il l'a confondu, et il a contribué, mieux que quiconque, à dresser dans l'image d'Edgar Poe l'exemple le plus haut que l'humanité puisse révérer d'un génie lucide, logique et conscient.

Néanmoins le mal fait demeure fait. Ce qui est nuisible ne s'efface pas en une fois. On a lu Ingram avec beaucoup plus de circonspection, avec un esprit de critique infiniment plus scrupuleux que Griswold. On suspecte chez lui

un parti pris d'éloge. Mais c'est une erreur : M. Ingram ne réfute pas toutes les accusations de Griswold ; il les discute ; chaque fois qu'il a pu les repousser par des documents réparateurs, il en montre une grande joie ; partout ailleurs, ou il émet des doutes, ou il déplore la réalité des faiblesses ou des vices de son *pauvre* héros. Oui, sa biographie est la plus impartiale, la seule équitable, toute pénétrée qu'elle est de sympathie et de vénération. « Critique sagace et loyal » l'a appelé Stéphane Mallarmé ; M. Gabriel Mourey a obtenu de lui une lettre-préface à sa nette traduction complète des *Poésies* de Poe ; en France et en Angleterre, où l'on n'est pas entravé par les préjugés de tradition et de convenance à cet égard, il fait autorité.

Cependant, il ne manque pas de bons esprits qui, en compagnie de M. Remy de Gourmont (1) objectent : « Il n'y a pas toujours de relation logique entre la vie et l'œuvre d'un écrivain »,

(1) Remy de Gourmont : *Promenades littéraires* (Mercure de France 1904), article : *Marginalia sur Edgar Poe et sur Baudelaire.*

accordent que Poe fut atteint « d'une bien étrange maladie mentale, d'une sorte de paralysie de la volonté. Il avait horreur de l'alcool, et il buvait ... » etc..., et ils admettent, en raison de son caractère pittoresque et bizarre, la narration ordinaire de la fin d'Edgar Poe, dans ce qu'il appelle « cette affreuse aventure électorale. »

Les ennemis de la gloire du grand poète ont trop profité de ce que ses admirateurs leur ont été, sous prétexte d'indifférence, indulgents. Ils triomphent : on ne nous répond pas, quand nous touchons à son honneur. Ou, hochant la tête, ils répètent ce truisme : « il n'y a pas toujours de relation logique entre la vie et l'œuvre d'un écrivain. » La question serait, nous semble-t-il, de savoir s'il n'y a pas eu correspondance logique de la vie à l'œuvre d'Edgar Poe. Aux yeux de ses ennemis, cette corrélation existe, et son œuvre a été élaborée dans les fumées de l'alcool et dans les hallucinations de l'opium ; ils en déduisent qu'elle est, comme s'exprime *le Petit Larousse*, « d'une imagination déréglée », alors que personne n'a jamais

attaché plus de prix à maîtriser, à ordonner, à conduire, à régler, à mesurer son imagination, à dominer l'inspiration, à résister aux surprises du moment et de l'enthousiasme.

A examiner, avec un sens réfléchi, les heures de la vie d'Edgar Poe, on vérifiera que le calcul, l'élan réservé, la volonté quasi-mathématique qui présidèrent à son œuvre, ont constamment été ses guides dans la pratique quotidienne de l'existence. Son œuvre a abouti, sa vie a échoué. Deux éléments fortuits et atroces, une insurmontable misère jointe à la maladie, l'avortement réitéré de ses aspirations sentimentales, lui ont toujours barré le chemin. Son but était l'art, l'art littéraire, que par-dessus tout ce qui est imaginable, il adora et servit. Il fut contraint à des besognes subalternes qui lui assuraient à peine de quoi subsister. Il recherchait un appui, un encouragement, une collaboration de cœur et de cerveau, qu'il ne trouva à aucun instant, en dépit de la bonne volonté de Virginie, que la souffrance torturait et emporta trop tôt, en dépit du dévouement maternel de Mrs. Clemm, qui, au point de vue intellectuel, n'était pas très cultivée.

Les cas où il est soupçonné d'avoir pris de l'opium, sont au nombre de trois, et on soutient qu'il s'en était fait une habitude. Les cas où, de toute certitude, il a bu sont énumérés, et de plus, qu'on le remarque, ils sont avoués, précisés et déplorés par lui-même. Ils sont, en somme, peu nombreux, ils se justifient par des particularités de son existence telles qu'il cherchait, à ces moments là, à plonger dans l'oubli, sinon dans la mort. Or, on comble les intervalles par le moyen de suppositions, de vieilles adaptations de l'adage : qui a bu boira, et rien de plus n'est avéré. Le bruit qu'il buvait avait circulé de son vivant, des légendes se sont multipliées. Comme on révérait la supériorité de son esprit, comme on redoutait sa critique, on était bien aise d'accueillir tout racontar qui pouvait, au moins, salir sa vie.

Des médecins certifient qu'il ne fut ni un buveur d'alcool, ni un grand buveur. Malgré ses déboires, sa lucidité d'esprit — à la fin de sa carrière il compose *Eureka*, *Ulalume*, *Annabel Lee*, — ne s'est jamais amoindrie. Son écriture, merveille de calligraphie nette, mesurée,

claire, agréable à l'œil, n'est ni plus troublée ni plus vacillante dans le manuscrit d'*Annabel Lee* que dans le manuscrit du *Palais Hanté* (1839) ou dans le manuscrit de l'*Introduction aux Contes du Folio-Club* (1833) que reproduit en fac-similé M. Woodberry (1). Enfin, le docteur Moran, qui l'a soigné sur son lit de mort, ne mentionne pas, comme cause de sa fièvre cérébrale, l'alcoolisme.

Tenons-nous en aux documents certains. Nous n'avons pas dissimulé les défaillances d'Edgar Poe. Plusieurs nous apparaissent mieux qu'excusables, presque nécessaires, et, du moins, inévitables. D'autres s'expliquent moins bien ; elles sont, néanmoins ; reconnaissons-les. Quel homme est à jamais exempt de faiblesses ? Quel est celui qui n'a pas une fois cédé à l'entraînement de ses passions ? Et pourquoi ce qui est naturel et commun à tous, Poe ne l'aurait-il pas subi ? pourquoi, lorsqu'on en passe aux autres condamnation, devrait-il, seul, en supporter le blâme ?

(1) Tome II, p. 352 — tome I, p. 200 et p. 98.

It was many and many a year ago,
  In a kingdom by the sea,
That a maiden there lived whom you may know
  By the name of Annabel Lee; —
And this maiden she lived with no other thought
  Than to love and be loved by me.

<u>She</u> was a child and <u>I</u> was a child,
  In this kingdom by the sea,
But we loved with a love that was more than love —
  I and my Annabel Lee —

With a love that the wingèd seraphs of Heaven
Coveted her and me.

And this was the reason that, long ago,
In this kingdom by the sea,
A wind blew out of a cloud by night
Chilling my Annabel Lee;
So that her high-born kinsmen came
And bore her away from me,
To shut her up in a sepulchre
In this kingdom by the sea

Pour un esprit systématique, il a pu paraître séduisant de construire comme, dans ses deux pesants volumes, l'a fait M. Emile Lauvrière, une thèse sur la problématique *morbidité* de l'œuvre de Poe en s'appuyant sur sa vie non moins *morbide*. Mais cette thèse ne serait-elle pas plus solide si l'auteur avait eu le souci de contrôler la valeur des documents dont elle est étayée, au lieu de les tenir pour acquis et incontestés, sans plus de preuve, sur l'unique attestation de M. Woodberry ?

Que le poète Stedman se soit écrié (1) : « Même Griswold a été un remarquable exécuteur littéraire pour Poe », cela aisément se comprend ; il avait dix-huit ans quand parut l'édition de 1850, et le *Memoir* de Griswold n'enleva rien à l'enthousiasme qu'éveilla l'œuvre en son esprit. Mais, outre M. Woodberry, nombreux sont les commentateurs et biographes récents (2) qui ne se débarrassent pas de cette

(1) *Life and Letters of Edmund Clarence Stedman;* lettre datée du 30 mars 1905.

(2) *Edgar Allan Poe, a critical study*, by Arthur Ransome; London, Martin Secker 1910; — *Poe and his Poetry* by Lewis Chase Ph. D., London George G. Harrap and C° 1913.

abominable sujétion. Seul peut-être, le mémoire de M. Whitty fait effort de vraie impartialité, sans parti pris, sans aveuglement (1).

On ne comprend pas que le portrait de Poe, tracé par Griswold au lendemain de sa mort, n'ait pas suffi pour éveiller chez tous les lecteurs une suspicion, une réserve considérable ; il était chargé, par un ami disparu, par quelqu'un qui le considérait comme un ami, de défendre les intérêts de sa gloire, et voici ce

(1) En tête du volume plusieurs fois cité.

Signalons, comme intéressant la biographie de Poe, les ouvrages suivants : 1. Edition, en 1877, des *Œuvres Complètes* (New-York) avec un *New Memoir* de E.-L. Didier ; — 2. *The Life of Edgar Allan Poe* by William F. Gill (New-York et Londres 1878) ; — 3. *The Last Letters of Edgar Allan Poe to Sarah Helen Whitman*, édited by James A. Harrison (New-York 1909) ; — 4. *The Home Life of Poe* by Susan Archer Talley-Weiss (New-York 1907 ; — 5. D[r] Landa, *Noticias biograficas de Edgar Poe* (1858) ; — et, enfin, outre d'innombrables articles de revues en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Italie, les travaux de la Société *The Raven*, sous la direction de M. C. Alphonso Smith, professeur à l'Edgar Poe School of English, University of Virginia, Charlottesville, U. S.

qu'il a le triste courage d'écrire : « La passion chez lui emportait beaucoup des sentiments qui militent contre la félicité humaine. On ne pouvait le contredire sans soulever une violente colère ; on ne pouvait parler de richesse sans que sa joue pâlit de rongeante envie. Les étonnants avantages naturels de ce pauvre garçon (1), — sa beauté, sa vivacité, l'esprit d'audace qui soufflait autour de lui comme une atmosphère de feu, — avaient exalté sa confiance en soi, qui tenait à son tempérament, jusqu'à une arrogance convertissant ce qu'il pouvait même réclamer d'admiration en préventions contre lui. Irascible, envieux, — assez mauvais, mais non des pires, car ses angles saillants étaient tout recouverts d'un vernis de cynisme repoussant, ses passions se déchargeaient en ricanements. » Plus loin, il observe que « la rude expérience » que Poe a subie de la vie « l'avait dépouillé de toute foi dans un homme ou dans une femme ». Répondons, avec M. Whibley : « Oui, sans doute, puisque Poe avait connu Griswold. »

(1) Oui : *ce pauvre garçon*, « *of this poor boy* » !

« Même au tombeau tout n'est pas perdu » est-il écrit dans le *Colloque de Monos et de Una*. « On prendra (1) une meilleure connaissance de Poe quelque jour, quand le préjugé et les jalousies seront écartés, quand le génie, et non les défaillances, de l'homme sera le plus apparent. »

Poe ne s'embarrassait pas de savoir si ses aspirations, ses goûts, ses habitudes morales, sa conduite dans l'existence étaient ou non analogues à ce qui dirigeait et réglait les mœurs de ses contemporains aux Etats-Unis ou ailleurs. Eux recherchent la richesse, le bien-être et le luxe. Leur honorabilité dépend de leurs efforts pour y atteindre. Comment auraient-ils compris cet homme, si merveilleusement doué qu'ils le reconnussent, quand son labeur désintéressé et constant ne lui assurait pas, ainsi qu'à eux-mêmes qui travaillaient aussi, la légitime possession de masses d'or ? Son labeur ne correspondait donc à aucun besoin ; il dilapidait sa peine et son temps. Du moment que son intel-

(1) *Daily Chronicle*, 8 janvier 1909.

ligence, sa culture, sa résistance physique surpassaient les forces de beaucoup de ses compatriotes dont les entreprises cependant réussissaient, n'est-il point évident qu'une tare secrète dénaturait, corrompait l'usage qu'il semblait faire de ses dons ?

Son mépris était invincible et presque inconscient pour ce que les Américains prisaient par dessus toute chose : le commerce, l'enrichissement par le commerce ; pour les mœurs réputées bonnes, qu'une longue tradition hypocrite a maintenues conventionnellement ; pour enfin, dans le domaine intellectuel, tout ce qui touche au didactisme. Il écrivait, et ne se préoccupait pas d'enseigner. Alors, se demandait-on, à quoi sert d'écrire, quel est ce jeu futile ? Emerson l'a surnommé « jingle man », homme-grelot, peut-être un peu parce que son vers prétend, comme qualité première, être musical, mais surtout parce que, ne renfermant pas en soi de substance didactique, il le regarde comme vide et comme inutilement sonore (1).

(1) Chase, *Poe and his Poetry*, p. 127.

Autour de lui se sont groupées en tous temps d'ardentes admirations, qu'il surprenait parfois, qu'il émerveillait toujours. Ceux qui l'ont approché ont attesté ses qualités de courtoisie, de désintéressement, de dévouement. Ceux qui l'ont employé l'ont, en général, estimé et respecté. Il fut reçu dans les meilleurs salons de New-York, *lion* de la saison. Son œuvre, mieux que l'appréciation favorable de ses amis, répond pour sa vie. Son œuvre est inséparable de sa vie ; elles sont, l'une avec l'autre, dans la dépendance la plus étroite.

Quelle fermeté, quelle sûreté de vision, de volonté, puisqu'il a su, malgré la misère, le découragement et la maladie, poursuivre son œuvre de pur idéal esthétique et intellectuel, sans qu'un rayon de sympathie, sans que l'appui d'un pair le vînt jamais réchauffer dans sa solitude ? On s'acharnait contre lui, on le mordait, on prenait plaisir à entasser sur lui les médisances, les accusations hasardeuses, les attaques haineuses ou sournoises. La pauvreté, toutes les misères du corps, la consomption et la mort de celle qui lui fut la plus précieuse,

une invétérée tristesse, le dégoût de vivre n'ont jamais empêché ceux qui l'ont fréquenté de s'attacher à cet être séduisant, net, et marqué d'une pointe d'originalité, qui n'appartenait qu'à lui.

En est-il qui, de son vivant, l'aient vraiment entrevu ? Ni Kennedy, si généreux lui fût-il, ni F. W. Thomas, simple journaliste, ni Lowell, épris d'un idéal trop dissemblable, n'auraient pu concevoir l'idée qu'il se faisait de l'art. Il ne lui était ouvert aucun refuge. Nul homme n'est mort plus solitaire ni plus ignoré.

Vingt-six années après qu'il eut disparu de la surface de la terre, le 17 novembre 1875, on lui érigea un monument, dans le cimetière. Il avait fallu dix ans pour rassembler les fonds. La souscription avait été décidée, le 7 octobre 1865, dans un congrès de l'Association des Instituteurs aux Ecoles Publiques. Le comité comptait nombre de membres très zélés, entre autres Miss Sarah S. Rice. Enfin on parvint au but, et, en présence d'une assemblée, point trop nombreuse et très recueillie,

l'inauguration put avoir lieu. On avait invité toutes les sommités littéraires (ou réputées telles) des Etats-Unis ; seul était présent, vénérable et majestueux, l'admirable et puissant invalide, Walt Whitman. On donna lecture d'adresses en prose ou en vers de Mrs. Sarah Helen Whitman, de William Cullen Bryant, de John Neal, de Longfellow, de Lowell, de Tennyson, puis du sonnet hautain et vengeur de Mallarmé :

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
Donner un sens trop pur aux mots de la tribu
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

Enfin, une longue et chaleureuse lettre d'Algernon-Charles Swinburne renfermait ce jugement décisif : « Si loin que la gloire de Poe se soit répandue, si profondément qu'elle se soit enracinée en Europe, elle se répand à présent plus loin encore, elle frappe plus profond à mesure que le temps avance. C'est le présage le plus sûr que le Temps, ennemi éternel des petites et superficielles renommées, se montrera dans le cas présent l'ami fidèle et loyal, le gardien de la gloire d'un poète, parvenue à sa maturité. »

En Amérique, on se prenait à l'étudier, à l'aimer, à s'en glorifier. Le Professeur Harrison, de l'Université de Charlottesville, lui consacrait une notice enthousiaste ; la Virginie le révérait comme un héros local. L'admiration s'accroissait de jour en jour pour son œuvre, bien qu'on ne consentît pas à admettre la grandeur de son caractère moral. Les Américains sont trop épris des choses positives et pratiques pour que ne les déconcerte pas la singularité d'un Edgar Poe, aussi bien que d'un Walt Whitman. Articles, études, biographies suc-

cinctes ou étendues sur le poète, sur son œuvre, sur sa vie, sur ses parents, sur ses amies se succèdent et s'accumulent. Lors du Centenaire, en 1909, ce fut le débordement. Des hommages de toute nature continuent à être dédiés à sa mémoire, et dernièrement, en septembre 1913, M. George E. Woodberry lui-même publiait dans le *North American Review* quelques strophes à lui adressées : « Dès le moment qu'il s'agita — dans l'air pesant — l'esprit céleste a peiné et souffert — parce que nul amour n'était là... »

Ainsi, même dans son pays natal, on en est venu à sentir (1) que la caractéristique qui distingue Edgar A. Poe de tous ceux qui là-bas l'ont précédé ou ont vécu en même temps que lui, c'est son *absolu amour de la beauté*. En cela, justice lui est rendue. Par malheur on poursuit : « Si l'amour de l'idéal lui fut un frein à sa sensualité (2), s'il ne fut ni un

(1) E. C. Stedman : *Poets of America* (1893).

(2) Les Américains (Stedman *op. cit.*) reprochent sa *sensualité* à l'œuvre d'Edgar Poe.

mystificateur, ni un ivrogne d'habitude, ces effets de la pauvreté, un tempérament sensitif, un manque d'équilibre l'ont rendu, non point immoral, mais amoral. Le souhait le plus ardent de Poe n'était que caprice d'enfant, et non détermination qui demeure et qui conquiert. Pas plus que Goethe, il n'était égoïste ; son instrument s'est brisé faute d'avoir la main ferme et égale qui en eût usé d'une manière virile, et dans le dessein de prolonger l'élan... »

Bref, l'Amérique, orgueilleuse désormais de la gloire universelle de son enfant, n'a pas encore l'intuition de ce qui fut sa grandeur. Le sentiment de l'art, l'intelligence de ce qu'est, de ce qu'apporte un tel artiste, lui fait toujours défaut.

La littérature était pour Edgar Poe la religion suprême. Dans le dénuement, jamais il n'a de ses dons tiré un profit qui lui eût semblé illégitime. Jamais il n'a cédé à la tentation, ou, comme s'exprime dans le *Nineteenth Century* de janvier 1909 M. Lewis Melville, « jamais sans doute il n'a même éprouvé la tentation » de publier quelque chose que n'eût

pas approuvé son sens critique. Il œuvrait lentement ; trop fréquemment dans la peine et dans le chagrin, il forgeait maille à maille la chaîne des chefs-d'œuvre qui a fait immortelle sa gloire dans tous les pays.

Considérable, son influence en Angleterre, en France, dans l'Europe entière, domine aussi sur l'Amérique. « Poe *consciemment* veut et fait la nouvelle courte » écrit le professeur Brander Matthews, de la Columbia University, « différente, par cela même, de la nouvelle de Gautier ou de la nouvelle d'Irving. — « Il *inventa* en maints domaines » observe M. Charles Whibley ; « il est bien peu de poètes » achève M. Edmund Gosse, « chez qui la musique du vers ne trahisse pas l'influence de Poe. »

Aucun écrivain de langue anglaise n'a pénétré chez les écrivains de toutes les contrées du monde aussi profondément. En France, il est aussi vivant que le plus vivant des poètes français. En Angleterre, *le Corbeau* est populaire. Il a innové des genres qui avant lui n'existaient pas ; il a créé, dans un certain ordre de préoccupations exactes, un charme et

une horreur dont l'imagination n'avait pas avant lui été conçue. Pour l'Amérique il a été son premier vrai conteur, son premier poète, son premier essayiste, son premier critique, et le don d'analyse est au fond de tout ce qu'il a écrit, directement ou indirectement.

Quoiqu'on en puisse penser, quoiqu'on en conteste, quoiqu'on lui reproche, une chose est certaine et glorieuse, il a, ainsi s'exprime M. Whibley, « été lu et imité dans le monde entier, et il exerce, après plus d'un demi-siècle, une influence dominatrice sur trois littératures. »

« La biographie de Poe n'est plus à faire chez nous », déclare Stéphane Mallarmé. Qui, avec lui, n'admire « le suprême tableau à la Delacroix, moitié réel et moitié moral, dont Baudelaire a illustré la traduction des Contes, ce chef-d'œuvre d'intuition française ? »

Néanmoins il était intéressant, urgent, de restituer, sur l'examen de documents plus sûrs, l'effigie vraie et nette d'Edgar Poe, lavée des souillures de la calomnie, et, autant que son œuvre, pure, puisque avec elle fut toujours en relation étroite sa vie.

QUELQUES POÈMES

DE Mrs. SARAH-HELEN WHITMAN

Voici, pour mieux faire comprendre et estimer la mentalité et le cœur de Mrs. Sarah Helen Whitman, les quelques poèmes, pour la première fois (croyons-nous) traduits en français, qui lui ont été inspirés par son admiration pour l'art d'Edgar Poe, par le sentiment généreux et enthousiaste qu'il lui avait manifesté et prouvé, par les souffrances qu'il en avait endurées, par le regret de sa mort, ou par le souvenir.

Les Poèmes de Mrs. Sarah Helen Whitman, qui, vers 1853, avait publié un petit volume : *Heures de Vie et autres poèmes*, avaient été réunis par elle et préparés pour la publication, durant la dernière année de son existence. Ils ont été édités, en 1878, à Providence,

Rhode-Island, chez MM. Preston et Rounds, par les soins de Charlotte F... et Maud Dailey. Une seconde édition en a été faite, chez les mêmes éditeurs, en 1894.

I. LE CORBEAU

Corbeau, des états obscurs
  Sur le rivage plutonien de la Nuit,
Souvent j'entendis tes ailes poussiéreuses
  Onduler et voltiger autour de ma porte —
Je vis l'ombre de tes ailes
  Flotter sur le parquet de la lune éclairé !

Souvent, des bois de chênes jetant leur ombre
  Autour de quelque obscure tour ancestrale
Qui se mire dans le lointain lugubre, —
  Quelque haute tour solitaire —
Je puis entendre ton cri d'orage qui traverse
  L'heure de la mi-nuit désolée.

Quand la lune est au zénith
  Tu hantes le manoir entouré de fossés
Où la fleur marécageuse verdit

Sur les eaux, telles qu'un linceul
Où la Maison Usher s'incline
Et salue obscurément sa chute.

Là je te vois glisser sombre,
Je vois tes noires plumes onduler lentement,
Te cacher au creux de ses croisées
Quand leur ombre au-dessous s'entrebâille
Au maussade marais confiant
Le secret de leur douleur.

Je te vois, quand les astres brûlent
De leurs torches claires d'argent,
Quand l'esprit de Ligeia s'élançant
Vers la vie terrestre, erre auprès, —
Quand l'âme de Morella revenue
Magnifiquement soupire : Me voici.

Une fois, dans un royaume enchanté,
Dans une île lointaine des mers,
Hanté de non-terrestres visions,
De mélodies non-terrestres,
Où la lumière du soleil le soir biaisait
En or à travers les arbres du jardin,

Où la lumière rêveuse de la lune s'assoupit
Où vivent les violettes précoces,
Ecoutant aux clos argentés

D'un lyrisme trop aimé,
Soudain, parmi les roses,
Comme un nuage ton ombre est tombée.

Une fois, où Ulalume gît endormie
Tout contre l'étang hanté d'Auber,
Faisant avec les goules la vigile,
En cette nuit de toute l'année,
Vinrent tes ailes retentissantes balayer
A travers les bois sans feuille de Weir!

Souvent avec Proserpine je flâne
Sur le rivage plutonien de la Nuit
Espérant, craignant, alors que je médite
Sur ton aimée, perdue, Lénore, —
Sur les démoniaques doutes qui séparent
Une âme d'une âme à jamais;

Confiante, bien que chargée de tristesse,
Que, passé le noir rêve de la vie,
Sous quelque nom que la vierge
Vive dans ton savoir mystique,
Eiros, dans ce lointain Aidenn,
Rencontrera de nouveau sa Charmion.

II. SOUVENIR DE MUSIQUE

Oh, cœur solitaire! pourquoi ton pouls bat-il
A la musique qui s'est tue d'une voix si chère,
Que toutes les cadences douces et tristes répètent
Ses accents à voix basse, ensorcelants à ton oreille ?
Pourquoi interroges-tu les astres pâles pour savoir
Si cette riche musique flotte sur l'air
Dans ces royaumes lointains où, sinon, leurs feux brilleraient
A jamais beaux pour ton désespoir ?
Fie-toi en Dieu; car, profond au dedans du voile
Où de joyeux hosannas à travers l'empyrée roulent
Et des antiennes en chœur d'un salut angélique
Avec une douceur d'alleluia l'âme affranchie,
La voix qui a chanté le chagrin de la terre dans la nuit de la terre
Chantera avec les séraphins joyeux, dans la grande lumière de Dieu.

III. NOTRE ILE DE RÊVES

« Près l'écume
De mers perilleuses, en des terres de féeries perdues »
KEATS

Dites-lui que je me traînai seule sur le rivage
Où nous nous séparâmes, dans le chagrin, pour ne nous revoir jamais plus ;
Le vent de la nuit soufflait froid sur mon cœur désolé,
Mais plus froides ces dures paroles de jugement, « il vous faut vous séparer. »

Sur les ténébreuses eaux soulevée, je jetai un cri ;
Sauf la plainte de ces eaux aucune réponse n'est venue.
Je désirais, comme un oiseau, fuir au-dessus des lames
De notre demeure solitaire de l'île et du gémissement de la mer

Loin, bien loin du sauvage bord de l'océan
Où les vagues toujours murmurent « Plus, jamais plus »
Où je m'éveillais au milieu sauvage de la pleine nuit, pour entendre
Ce chant solitaire de la houle, si douloureux et si lugubre.

Quand les nuages qui maintenant nous voilent la
belle lumière des cieux
Retournent leur molle doublure d'argent sur la
nuit,
Quand le temps dissipera les vapeurs de la fausseté,
Il saura si je l'ai aimé ; mais jamais à quel point.

1849.

IV. LES DERNIÈRES FLEURS

« L'immortelle voix de ce temps mort
Avec son carillon interminable
Sonne sur mon esprit comme un glas »

Te souvient-il de ce jour d'automne
Quand près de la vague du solitaire Seekonk nous
nous tenions
Et remarquions la langueur de repos qui s'étendait,
Plus douce que le sommeil, sur la vallée, la vague
et le bois ?

Une extase de tristesse sacrée semblait bercer
La terre charmée et l'air environnant,
Et le murmure à voix basse des feuilles semblait
plein
D'un désespoir résigné et sans passion.

Quoique le souffle chaud de l'été languît encore
Sur les chemins solitaires où naguère ses pas avaient passé,
Les pâles fleurs étoilées sur la colline pourpre
Soupiraient rêveuses « Nous sommes les dernières, les dernières !... »

Je me tenais près de toi, et un rêve céleste
Autour de moi comme un halo doré tomba.
Alors le voile brillant de la fantaisie se déchira
Et mes lèvres murmurèrent « Adieu, — adieu ! »

Je n'osai écouter tes paroles, ni me tourner
Pour rencontrer le langage mystique de tes yeux,
Je *sentis* seulement leur puissance, et dans l'urne
De la mémoire, me fis un trésor de leurs riches rapsodies.

Nous nous séparâmes alors, pour toujours — et les heures
De ce jour brillant furent entassées avec le passé —
Mais, par les longues nuits d'hiver, j'entendais les fleurs
Soupirer rêveuses, « Nous sommes les dernières ! — les dernières ! »

Septembre 1849.

V. CHANSON

Je te dis de rester, trop bien le sais-je.
La faute est mienne, mienne seulement :
Je n'osais point penser au passé
Tout désolé et solitaire.

Je craignais dans l'air silencieux de la mémoire
De trop tristement te regretter, —
Craignais dans la nuit de mon désespoir
Que je ne pusse pas tout t'oublier.

Mais va, — ah, va ! ces yeux qui plaident,
Ces accents à voix basse, suaves, qui en appellent
Du cœur au cœur, — ah, puis-je me fier
A cette révélation passionnée ?

Car, ah ! ces yeux sombres et qui plaident
Evoquent un chagrin trop aigu,
Une angoisse qui ne cessera pas
Avec tes vœux changeants, demain.

Un amour immortel et divin
Au dedans de mon cœur s'éveille :
Son rêve de douleur et de désespoir
Il ne l'a point, à moins de se briser.

VI. FLEURS DESSÉCHÉES

Vous qui rappelez le bonheur ! à moi
Vous apportez les douces pensées de l'aube pourpre de l'année,
Mélodies changeantes, entremêlées d'oiseau et d'abeille
Qui répandent sur les vents d'été leurs accords argentins
D'encens embaumé, dont tout l'air est chargé,
De fleurs qui, auprès du mur de jardin ensoleillé,
Fleurissaient à vos côtés, nourries à être belles, là,
Par les rosées et les ondées silencieuses : mais celles-là à *tous*
Vous les apportez. Oh ! bien plus doux que celles-là le sortilège
Sanctifié dans ces urnes féeriques pour *moi* seule;
Pour moi un charme dort dans chaque cellule de miel,
Dont le pouvoir peut rappeler des heures du ravissement en allé,
Au cœur triste rendre de doux souvenirs,
Des accents, des regards, des paroles d'amour qui ne peuvent revenir.

VII. LA VOIX FANTOME

« *C'est une voix fantôme*

Encore ! — encore ! comme solennellement elle tombe
Dans le cœur de mon cœur ! »

Scènes de *Politien*

Dans le calme solennel de minuit
Que tristement sur mon oreille
Tombe l'écho d'une harpe dont les accents
Je ne pourrai plus entendre !

Farouche, non terrestre mélodie
Dont la monotonie émeut
Les plus tristes, les plus douces cadences
Du chagrin et de l'amour :

Si bien que le fardeau du souvenir pèse
Comme du plomb sur mon cœur,
Et l'ombre sur mon âme qui dort
Ne s'en ira jamais.

Le clair de lune spectral qui glisse
Comme un fantôme dans les ténèbres,
Qu'il emplit de fantaisies solennelles
Ma chambre solitaire !

Et les vents soupirants de l'automne
  Ah ! qu'ils répètent tristement
Cette mélodie à voix basse, ensorcelante,
  Et douce si mystiquement !

Je l'entends mollement murmurer
  A minuit sur la colline,
Ou à travers les sauvages savanes
  Quand tout, à côté, est tranquille.

Je l'entends dans le gémissement
  De l'océan mélancolique
Dans la violence du vent d'hiver,
  Le rythme de la pluie.

Même les fleurs sauvages de la forêt,
  Ondulant tristement en avant, en arrière,
Soupirent seulement dans mon cœur qui pressent
  Le fardeau de sa douleur.

Et la lune spectrale qui à présent pâlit
  Et se fane, semble dire
« Je te laisse à des souvenirs
  Qui ne passeront pas. »

Ah ! dans tout le minuit solennel,
  Qu'il est lugubre d'écouter

Les voix du silence,
  Le murmure des ténèbres !

En vain je me tourne, qu'une consolation
  J'obtienne des étoiles lointaines :
Elles brillent sur ton sépulcre,
  Sourient sur ton tombeau.

Que je suis lasse de leur splendeur !
  Toute la nuit elles semblent dire :
« Nous sommes solitaires — tristes et solitaires
  Bien loin, — bien loin, bien loin ! »

Ainsi dans tout le minuit solennel
  J'entends cette voix fantôme,
Comme elle fait écho à travers le silence
  Quand nul son terrestre n'est proche.

Et quoique la lumière de l'aurore cède à la lumière
    de midi
  Et que les ténèbres se changent en jour,
Elles ne me laissent qu'à des souvenirs
  Qui ne passeront pas.

Novembre 1849.

VIII. ARCTURUS

Écrit en octobre

« Notre étoile regarde à travers la tempête »

Etoile au visage resplendissant ! ton œil glorieux
Brille sur moi toujours de ce ciel là-bas ennuagé —
Brille sur moi à travers les horreurs d'une nuit
Plus lugubre qu'il n'en tomba jamais sur un jour si clair —
Brille jusqu'à ce que le serpent d'envie s'esquive furtivement
Et pâlisse et tremble devant ton ferme rayon.

Ne t'es-tu pas penchée du ciel, belle étoile, pour être
Ainsi près de moi dans cette heure d'agonie ? —
Si près, — si claire — si glorieuse, que je semble
Etre extasiée comme dans quelque rêve de merveille, —
Toute joie terrestre oubliée, — toute crainte terrestre,
Purifiée à la lumière de ta sphère resplendissante :
Tu allumes au dedans de mon âme un désir pur
De fondre avec le tien son feu incandescent, —
De perdre ma vie même en la tienne, et d'être
Ame de ton âme durant toute l'éternité.

1849.

IX. RESURGEMUS

Je ne te pleure pas : nul mot ne peut dire
Le calme solennel qui saisit mon sein
Quand d'abord je connus que ton âme avait passé
De la terre à son repos éternel.

Car le doute et les ténèbres sur ta tête
A jamais agitaient leurs ailes de Condor ;
Et dans leurs ombres obscures nourrissaient
Des formes de choses inexprimables ;

Et tout autour de ton foyer silencieux,
La gloire qui une fois rougit et fleurit
Ne fut qu'un rêve aux souvenirs ternis
Du « vieux temps dans le tombeau ».

Ces yeux mélancoliques qui semblaient
Regarder par-dessus tous les temps, ou qui, tournés
Vers les yeux qu'ils aimaient, rayonnaient si doucement,
Combien peu comprenaient leur langage mystique.

Combien peu pouvaient lire leurs profondeurs, ou savoir

Le cœur fier et haut qui habitait solitaire
Dans des palais superbes de douleur
Comme Eblis sur son trône brûlant.

Car, ah ! nul cœur humain n'eût pu supporter
De partager les ténèbres de ton sort,
Et pas un œil vivant n'eût pu contempler
Sans blessure ton terrible désespoir.

Je ne te pleure pas : la vie n'avait pas de science
Pour plonger ton âme dans les rosées de Morphée,
Pour ramener le népenthès perdu de l'amour
Ou ordonner au chagrin vengeur de dormir.

Mais tant que la nuit de la vie durera
Et que les astres lents sur moi évolueront,
Dans les solitudes du cœur j'observerai
Une vigile solennelle pour ton âme.

Je foule d'obscurs bas-côtés de cloître, où tout
Par-dessous est tombes sonnant gravement ;
Tandis que sur la fenêtre, comme un linceul,
Une ombre noire, funéraire, s'agite.

Là, agenouillée auprès d'un sanctuaire sans lampe
Seul au milieu d'un enclos de tombeaux,
Mon esprit égaré implore le tien
Jusqu'à ce que la lumière fleurisse à l'Orient.

Ah ! quand tes fautes seront toutes pardonnées,
La vigile de ma vie surpassée,
Dans quelque calme altitude du ciel, —
Rêve de ta pensée prophétique, —

A jamais près de toi, l'âme dans l'âme,
Près de toi à jamais, et pourtant combien loin,
Puissent nos vies atteindre au but parfait de l'amour
Au rang élevé de ton étoile !

X. SONNETS

I

A —

Vainement mon cœur avait lutté avec tes magies :
Il était sans refuge contre ton amour, — nul ciel
Qu'en ta fatale présence, — de loin
Il était en ton pouvoir et tremblait comme une étoile
Surchargée de lumière et de splendeur. Pouvais-je juger
De quelles ténèbres une ombre peut obscurcir son rayon ? —
Pouvais-je croire que la souffrance pourrait jamais habiter

Où ta présence brillante jetait son charme bien-
heureux ?
Tu étais mon fier palladium; — pouvais-je craindre
Les Destinées vengeresses quand tu étais auprès ? —
Tu étais ma Destinée ; — ton chant, ta renommée,
Les farouches enchantements groupés autour de
ton nom
Etaient l'héritage de mon âme, son douaire royal ;
Sa gloire, et son domaine et sa puissance !

2

La première fois que je regardai tes yeux glorieux
Et que je vis, avec leur beauté non terrestre et
souffrante,
Les cieux s'approfondir dans les cieux comme le ciel
Des nuits d'automne qu'aucune ombre ne tache,
Je restai comme quelqu'un qu'un songe étrange
asservit ;
Car, bien loin, dans une vie divine perdue,
Une terre que chaque songe de gloire rappelle,
Un esprit me regardait avec des yeux comme les
tiens.
Même à présent, bien que la mort ait voilé tes yeux
étoilés
Et clos leurs paupières dans sa nuit sans pitié —
Comme quelque songe étrange, dont on se souvient
en songe,

Je revois endormie leur tendre rayon ;
D'inflétrissables espoirs emplissent leur azur sans nuage
Des cieux approfondissant dans les cieux, sereins et paisibles.

3

Souvent depuis que tes yeux terrestres se sont fermés aux miens,
Nos âmes errant obscures dans le palais des songes
Conversent mystiquement sur la vie divine,
A la paisible musique des courants immortels ;
Et souvent ton esprit raconte comment les âmes, fiancées
Par des destinées souveraines, ne peuvent plus se séparer, —
Comment la mort et l'enfer sont impuissants à désunir
Des âmes dont la vie profonde est liée cœur à cœur.
Et si, parfois, quelque ombre traînante s'étend
Pesante sur mon chemin, quelque terreur qui me hante,
Alors je t'indique, aux harmonies
De ces calmes hauteurs jusqu'où nos âmes élèvent
Malgré leur souffrance, la foi qui confirme
Dans la mort la puissance éternelle et la vie divine de l'amour.

4

Nous nous sommes rencontrés sous les rayons fastueux de septembre :
Longtemps dans ma maison de vie ton étoile avait régné ;
Sa splendeur en deuil tremblait dans mes songes,
Et ne s'évanouissait pas avec les gloires fantômales de la nuit.
Nous errions pensifs par des prairies dorées
Vers un bois solitaire éclairé de fleurs étoilées,
Où conduit un sentier sauvage, solitaire
Entre des sépulcres croulants et des berceaux de cyprès.
Une tristesse songeuse emplissait l'air automnal, —
Près d'une tombe basse et sans nom, je me tenais près de toi,
Mon cœur accordant à ta prière murmurée
Les pleines, douces réponses que mes lèvres te refusaient.
O foi en deuil, scellée sur cet autel lugubre —
Triste aube d'amour révélée dans les royaumes de la mort !

5

Sur notre sentier solitaire ne fleurissait nul espoir terrestre :
Le chagrin et la mort étaient près de nous, comme nous nous tenions
Où la forêt obscure des pentes des terres hautes
Glissait ténébreusement vers la mer. Le bois enchanté
Tressaillait comme ému d'une terreur prophétique ;
Et comme les vagues brisaient sur le rivage solitaire
Dans leur monotonie à voix basse, il me semblait entendre
Une voix solennelle soupirer : « Vous ne vous rencontrerez plus. »
Là, tandis que les rayons du soleil horizontal semblaient brûler
A travers les longs bas-côtés d'ombre rouge, automnale —
Où de pompeux cénotaphes historiés ensevelissent
De douces espérances humaines, trop belles pour fleurir sur la terre, —
Etait le bouton moissonné, dont les pétales, purs et froids,
Dorment sur mon cœur jusqu'à ce que le ciel déplie la fleur.

6

Si ton triste cœur, affligé de l'amour humain,
Dans sa solitude terrestre devenait sombre de crainte,
De peur que le haut soleil du ciel lui-même ne se prouve
Impuissant à sauver de cette sphère fantômale
Où ton esprit errait, — si ces fleurs
Qui se pressaient autour de tes pieds, ne semblaient que fleurir
Dans des Gethsemanis solitaires, par des heures sans étoiles,
Quand tous, qui aimèrent, t'auraient laissé à ton sort, —
Oh, crois pourtant, que, dans la creuse vallée
Où mon âme se traîne, attendant pour atteindre
Autant de la douce grâce céleste qu'il en faut
Pour soulever son fardeau de souffrance et de remords —
Mon âme te rencontrera et renoncera à son ciel
Jusqu'à ce que le grand amour de Dieu dispense à tous deux un seul espoir, un seul ciel.

XI. ARCTURUS

Écrit en avril

« Nec morti esse locum, sed viva volare
Sideris in numerum atque alto succedere cœlo »
VIRGILE *Géor* IV

Encore, étoile impériale ! ton rayon mystique
Répand ses sauvages splendeurs sur mes rêves éveillés,
Perçant les bleues profondeurs de la nuit vernale
De lances d'opales et de flammes de lumière de rubis ;
Emplissant l'air de mélodies, qui viennent
En deuil et douces, du dôme obscur et de saphir —
Sons magiques qui font la joue pâle d'horreur
Quand leurs mélodies sauvages balaient le vent.
Car, dans ce monde de faste, passionnément je pense,
Habite l'âme libérée de quelqu'un dont le rêve terrestre
Etait plein de beauté, de majesté, de malheur.
Quelqu'un qui, dans ce pur domaine, le tien, grandit
Vers un pouvoir serein — une joie solennelle,
Que n'obscurcit ni chagrin terrestre ni mélange; —
Dans une sphère bien plus haut que la terrible, fantômale obscurité, —

Les tortures pénales de cette tombe vivante
Où sa vie terrestre a langui ; — qui dira
Les lugubres enchantements de cet enfer dantesque!

« N'était-ce pas le Destin, dont le nom terrestre est chagrin »
Qui lui dit, avec une âme prophétique, d'emprunter
A toutes les étoiles qui bigarrent le dôme pourpre de la nuit,
Toi, brillant Arcturus! pour sa demeure en l'Éden —
N'était-ce pas le Destin, dont le nom dans le ciel là-haut
Est Vérité et Bonté et inaltérable Amour,
N'était-ce pas le Destin qui lui ordonna de se tourner vers toi
Comme vers le brillant régent de sa destinée ?
Car quand ton globe sortit des ténèbres prolongées
Des nuits d'automne, pour fleurir, étoile matinale,
Près des portes de perle orientale de l'Aurore,
Lui sortit de la terre, pour ployer ses ailes lasses
Dans les fraîches vallées du Ciel : et de là, à travers la mer là-bas
D'îles stellaires, prendre sa course vers toi.

Or, quand dans les nuits sans étoiles d'avril, je me tourne
Vers où ton phare parmi les étoiles brûle, —
Cynosure glorieuse, — je lis en toi

La rune de l'augure d'or de Virgile (1) ;
Et je juge que sur tes mers de calme argentin
Flotte le lointain parfum du palmier d'Eden.

Avril 1850.

XII. LE PORTRAIT

Après de longues années, je soulevai les plis qui cachaient
Ce visage, magnétique comme le rayon du matin :
Et la mémoire endormie frissonna à cette révélation
Comme Memnon s'éveillant de son rêve de marbre.

De nouveau je voyais la pâleur translucide du front,
La sombre chevelure flottante comme un plumage ;
La douce, impérieuse bouche dont la vaillance hautaine
Défiait tous les présages sinistres du sort menaçant.

Des yeux, calmes planètes, avec quelque chose dans leur vision
Qui ne semblait pas né d'un mélange mortel et terrestre ;

(1) Il n'y a aucun moyen d'anéantissement : mais vivant chacun monte dans l'ordre de son étoile, et prend sa place élevée dans le ciel. *Géorgiques*, livre IV.

Fois étranges et mystiques, fantaisies élyséennes,
Et rêves lointains et doux de « terres féeriques abandonnées ».

Insondables yeux qui contenaient le chagrin
Des âges évanouis dans leurs profondeurs ombreuses,
Eclairés par cette prescience d'un matin céleste
Que dans les cœurs élevés garde l'esprit immortel.

Souvent cette présence pâle, poétique, a hanté
Mes méditations solitaires à l'heure du crépuscule,
Transformant l'épaisse vie terrestre qu'elle enchantait
De merveille, et de mystère, et de puissance.

Souvent ai-je entendu le maussade vent de mer grogner
Ses requiems, ses chants funèbres, sur le rivage
Ou écouter les bois d'automne entonnant
La sauvage, douce légende de la Lénore perdue.

Souvent par quelque soir de cendre en octobre
Je me suis tenue en extase auprès d'un tombeau en ruine
Très près de ce lac visionnaire d'Auber
Où dort la forme enlinceulée d'Ulalume ;

Souvent, par les froides nuits étoilées, j'ai entendu le son

De cloches lointaines, mélodieuses dans l'air vif,
Et senti leur musique de fonte et d'or mesurant
Aux pulsations du cœur, une réponse inconsciente.

Doux yeux douloureux, depuis longtemps fermés au chagrin de la terre,
Dormez pleins de calme après le songe enfiévré de la vie !
Dors, cœur douloureux ! jusqu'à ce que par un matin froid et brillant
Ton âme rafraîchie baigne dans le rayon du matin.

Quoique le nuage et le chagrin demeurent sur ton histoire
Et que des mains rudes soulèvent la draperie de ton linceul,
Le temps, par droit de naissance, restaurera ta gloire,
Et le ciel rallumera toutes les étoiles qui tombent.

1870.



INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

L'édition Ingram compte 43 poèmes, l'édition Whitty 49 poèmes, plus un certain nombre de pièces présentées comme recueillies pour la première fois, et des pièces d'attribution douteuse. Tous les poèmes portés sur la liste qui suit se trouvent dans l'exacte et consciencieuse traduction de M. Gabriel Mourey ; trente-six (marqués *) ont été mis en français par Stéphane Mallarmé ; Baudelaire a traduit les contes et les poèmes dont les titres sont suivis du signe ·

Gordon Pym, *Eureka* forment, chacun, un volume, en dehors des Contes, dans l'incomparable version de Baudelaire. Le reste est reparti en trois volumes : *Histoires Extraordinaires*, renfermant 13 contes ; *Nouvelles Histoires Extraordinaires*, 23 contes ; *Histoires Grotesques et Sérieuses*, 7 contes, plus 3 essais : *Le Joueur d'Echecs de Maelzel*, *Philosophie de l'Ameublement*, *la Genèse d'un Poème*.

D'autres portions de l'œuvre de Poe ont, en outre, été traduites en français par Emile Hennequin, F. Rabbe, etc...

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Liste chronologique des Contes et des Poèmes d'Egar Poe, avec la date de leur première publication, d'après les ouvrages de M. G. E. Woodberry et de M. J. H. Whitty, et des recueils de Contes ou de Poèmes publiés durant la vie de l'auteur.

Années	Contes	Poèmes
1827	....	Tamerlane and other Poems, Boston, in-18.
1829	... .	Al Aaraaf, Tamerlane and minor Poems, Baltimore, in-8°.
1831	....	Poems (2e édition) New-York, in-12. *Ces éditions comprennent :* 1. Introduction (La Romance) * 2. Sonnet à la Science*

Années	Contes	Poèmes
		3. Al Aaraaf. 4. Tamerlan. 5. A Hélène : *Hélène, ta beauté est pour moi...* * 6. La Vallée de l'Inquiétude * 7. Israfel * 8. A — : *Je ne me soucie pas...* 9. A — : *Les bosquets dans lesquels...* 10. A la Rivière * 11. Chanson : *Je te vis le jour de tes noces...** 12. Les Esprits des Morts. 13. Un Rêve * 14. Pays de Fées * 15. Le Lac * 16. L'Étoile du Soir. 17. Imitation (Un rêve dans un rêve) * 18. Le Jour le plus heureux * 19. Rêves. 20. *Dans ma jeunesse, j'ai connu...*

Années	Contes	Poèmes
		21. Un Péan (Lénore)*
		22. Irène (la Dormeuse)*
		23. La Cité Condamnée (la Cité dans la Mer)*
1832	....	24. Scènes de Politien
1833	1. Manuscrit trouvé dans une bouteille*	25. Le Colisée*
1834	2. Le Rendez-vous.	26. A quelqu'un au Paradis*
1835	3. Bérénice*	27. A F... (à Mary)*
	4. Morella*	28. A. F...s S. O...d (vers écrits dans un album)*
	5. Lionnerie*	
	6. Hans Pfaal*	
	7. Bon Bon	
	8. Ombre*	
	9. Le Roi Peste*	
1836	10. Metzengerstein*	
	11. Le Duc de l'Omelette	
	12. Quatre Bêtes en une*	
	13. Un Événement à Jérusalem*	
1837	14. Mystification	29. Ballade de noces*
		30. Sonnet à Zante*

Années	Contes	Poèmes
1838	15. Ligeia '	31. Le Ver Vainqueur '*
	16. Comment écrire un article à la Blackwood.	
	17. Prédicament.	
	THE NARRATIVE OF ARTHUR GORDON, PYM, New-York, in-12 '	
1839	18. Silence '	
	19. Le Diable dans le Beffroi '	
	20. L'Homme qui était usé.	
	21. La Chute de la Maison Usher '	32. Le Palais Hanté '*
	22. William Wilson '	
	23. Conversation d'Eiros avec Charmion '	
1840	24. Pourquoi le petit Français portait sa main dans une écharpe.	33. Silence, sonnet *
	TALES OF THE ARABESQUE AND THE GROTESQUE, 2 vol, in-12, Philadelphie.	
	25. L'Homme d'affaires.	

Années	Contes	Poèmes
	26. L'Homme des Foules *	
1841	27. Double Assassinat dans la rue Morgue *	
	28. Une Descente dans le Maelstrôm *	
	29. L'Ile de la Fée *	
	30. Colloque de Monos et de Una *	
	31. Ne pariez jamais votre tête avec le Diable.	
	32. Trois Dimanches dans une semaine	
1842	33 Eleonora *	
	34. Le Portrait ovale *	
	35. Le Masque de la Mort Rouge *	
	36. Le Jardin-paysage	
	37. Le Mystère de Marie Roget *	
1843	38. Le Puits et le Pendule *	
	39. Le Cœur Révélateur *	
	40. Le Scarabée d'Or *	
	41. Le Chat Noir *	
1844	42. L'Élan.	34. Terre de Songe *

Années	Contes	Poèmes
	43. Les Souvenirs de M. Auguste Bedloe (A Tale of the Ragged Mountains) '	
	44. Les Lunettes.	
	45. La Filouterie considérée comme science exacte.	
	46. Le Canard au Ballon '	
	47. Révélation magnétique '	
	48. L'Ensevelissement prématuré.	
	49. La Boîte oblongue	
	50. L'Ange du Bizarre '	
	51. Tu es l'Homme.	
	52. La Vie littéraire de Thingum-Bob.	
1845	53. La Lettre volée '	35. Le Corbeau ' *
	54. Le Système du Docteur Goudron et du Prof. Plume'	36. Eulalie *
	55. Le Mille et deuxième Conte de Schéhérazade.	THE RAVEN AND OTHER POEMS, New-York in-12.
	TALES, New-York, in-12.	

Années	Contes	Poèmes
	56. Petite Discussion avec une Momie '	
	57. Puissance de la Parole '	
	58. Le Démon de la Perversité '	
	59. Le Cas de M. Valdemar '	
1846	60. Le Sphinx.	
	61. La Barrique d'Amontillado '	
1847	62. Le Domaine d'Arnheim '	37. A M... L... S... *
		38. Ulalume *
		39. A M... L... S... *
1848	EUREKA, POÈME EN PROSE, New-York, in-12 '	40. Sonnet (Enigme)
	63. Mellonta tauta.	41. A... (A Sarah-Helen Whitman)*
	64. Hop-Frog '	
	65. X-ing a Paragrab.	
	66. Le Cottage Landor'	
1849	67. Van Kempelen et sa découverte.	42. Une Valentine.
		43. Pour Annie *
		44. Sonnet à ma Mère ' *
		45. Annabel Lee *
		46. Les Cloches *
		47. Eldorado *

La période d'activité littéraire d'Edgar Poe, si l'on ne tient pas compte de ses poèmes de jeunesse, s'étend, de 1831 à 1849, sur dix-neuf années seulement. Il a donc produit, en dix-neuf années, environ cinquante poèmes, à peu près soixante-dix contes, avec *Gordon Pym* et *Eureka*, de plus, selon M. Ingram, huit grands essais, *Marginalia* et ce qui les complète (environ deux cents pages de son édition), et tout un fort volume (555 pages) de critiques littéraires. M. Ingram a volontairement rejeté ce qui, étant critique occasionnelle, n'est plus de nature, d'après lui, à intéresser les lecteurs d'aujourd'hui. Son édition compte quatre gros volumes. L'édition E. C. Stedman et G. E. Woodberry, qui vise à ne rien omettre, ne compte pas moins de dix volumes.

Poe employait forcément une grande partie de son temps à diriger les revues qui lui furent confiées, le *Broadway Journal*, etc..., à préparer, à lire ses conférences, à composer, en dehors de toute littérature, des ouvrages qui, tel le *Conchologist's first Book*, lui étaient commandés et payés par les éditeurs. Dans ces conditions sa vie a donc été bien emplie par le travail. Et si de ces dix-neuf années on défalque les périodes où, à diverses reprises et pour des motifs divers, il n'a pas travaillé ou il a peu travaillé, soit qu'il ait été, comme le prétendent ses biographes, trop absorbé dans la

félicité du début de son mariage (1836-1837), soit qu'il ait été trop lanciné par l'anxiété et par l'inquiétude, vers 1842, lorsque commença la terrible maladie de sa jeune femme, soit enfin quand lui-même, en 1841-1842, en 1846-1847, a été plus ou moins dangereusement malade, ou, au temps de son aventure avec Mrs. Whitman, que reste-t-il de moments que l'usage de l'alcool ou des excitants funestes ait pu décimer ?

En 1836-1837, il paraît avoir peu produit. Il était *editor* du *Southern Literary Messenger*. De son propre aveu, il s'était laissé enlacer par le charme et la facilité de bien boire et de manger qui entraient dans les habitudes des habitants de Richmond. Dans les dernières années que vécut Virginie, il but aussi ; cependant, le besoin le talonnait, le désir de lui procurer des soulagements, un relatif bien-être, et sa production n'en fut pas ralentie. Dira-t-on que le *Canard au Ballon, l'Ange du Bizarre, le Corbeau*, *Eulalie*, *la Lettre Volée, Petite Discussion avec une Momie* ou *le Démon de la Perversité* aient pu être conçus et écrits sous l'empire de la boisson ? Ce sont œuvres où la volonté, l'emploi suivi d'une logique serrée dominent sur les impulsions de la fantaisie. Le hasard n'y détermine rien. Si des documents ou des témoignages décisifs prouvaient qu'elles aient pu prendre naissance dans une sorte d'hallucination issue

de l'ivresse, il faudrait s'incliner, mais il n'existe rien, que, tout au plus, un raisonnement spécieux et tendancieux : Poe buvait, donc son œuvre a été déterminée par l'usage de la boisson, par son ivrognerie ! — Nous répondons : il est hors de doute que, à certaines périodes ou dans des circonstances déterminées, Poe ait bu ; rien ne nous permet d'en tirer la conclusion qu'il ait bu à d'autres périodes ; et nous n'ignorons pas combien il déplora, dans certaines lettres, que nous avons citées en parties, ses défaillances momentanées, combien il en souffrit, combien il en conservait l'indicible répugnance. De telles confessions nous induiraient, si nous songions à prendre parti, à le supposer, dans les longs intervalles où rien ne nous autorise à dire qu'il s'enivrait, assez sobre au contraire pour que ses amis l'aient remarqué, pour que lui-même au docteur Snodgrass ait pu écrire un jour : « je ne bois que de l'eau. »

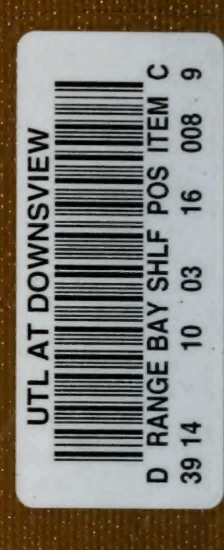
De toutes façons l'influence de l'alcool sur son œuvre, la relation entre son hypothétique intempérance et son œuvre n'est nullement perceptible. Parfois son gigantesque labeur a pu se ralentir, il faudrait, pour qu'on en fût certain, mettre à jour les dates de ses travaux critiques et de ses collaborations aux revues et journaux ; même en ce qui concerne ses contes et ses poèmes, les dates connues se rapportent à la publication, non à la

composition de ses ouvrages. Mais elles doivent à peu près se confondre : les revues lui étaient ouvertes, il était pressé de retirer de son travail toutes ressources au plus tôt ; il était, le plus souvent, son propre directeur. D'ailleurs il publiait, semble-t-il, assez hâtivement ses contes et ses poèmes, puisque, même après les avoir publiés, il les reprenait, les remaniait, les refondait, en donnait, dans bien des cas, plusieurs versions successives et assez différentes.

Tout cela, encore une fois, constitue un travail appliqué, patient, logique, volontaire, incompatible avec les caprices, les hasards, les impulsions de l'ivrognerie habituelle.

TABLE DES MATIÈRES

ALENÇON. — IMP. GEO. SUPOT.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 10 03 16 008 9